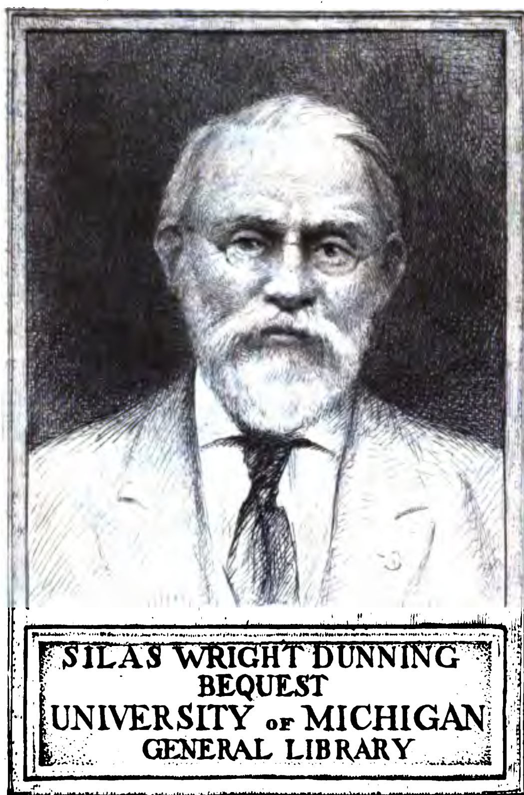



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



L'ANNÉE LITTÉRAIRE,

ANNÉE M. DCC. LVII.

Par M. FRÉRON, des Académies d'Angers, de Montauban, de Nancy, de Marseille & de Caën.

Parcere personis, dicere de vitiis. MARTIAL.

TOME VIII.



A AMSTERDAM.

Et se trouve à Paris,

Chez MICHEL LAMBERT, Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoise, au Parnasse.

Printed in the Netherlands

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE I.

Détail Véritable de la GRANDE *Expédition des Anglois, &c.*

EN Angleterre, les Ministres qui concertent les projets, les Amiraux qui commandent les flottes, les Généraux qui sont à la tête des armées, non-seulement sont responsables de leur conduite devant des Tribunaux Suprêmes qui les approuvent ou les condamnent, les honorent ou les flétrissent. Ils ont des Juges plus redoutables encore : ce sont les écrivains, nation libre en effet dans la Grande-Bretagne. Nos Guerriers, nos Négociateurs, nos Magistrats, quelquefois plus malheureux que repréhensibles, en sont quittes parmi nous pour des quolibets, des épigrammes & quelques couplets de chansons bientôt oubliés. Les auteurs Anglois nous

imitent, & ne nous valent pas dans ce petit genre; mais, en récompense, ils écrivent sur les affaires publiques; ils sont à la fois hommes d'Etat & gens de Lettres; ils dévoilent la témérité des entreprises & la fausseté des mesures; ils vengent leurs concitoyens avec les armes de la véhémence ou de l'ironie. Par eux la dernière expédition sur nos côtes a été couverte d'opprobre & de ridicule dans une foule de Brochures; il en est une sur-tout qui a eu le plus grand succès à Londres. Elle est intitulée: *A Genuine Account of the late* GRAND *Expedition to the coast of France, under the conduct of the Admirals* HAWKE, KNOWLES *and* BRODERICK, *General* MORDAUNT, *&c. By a Volunteer in the said Expedition;* c'est-à-dire, *Détail véritable de la* GRANDE *Expédition faite dernièrement sur les côtes de France sous la conduite des Amiraux* HAWKE, KNOWLES *&* BRODERICK *& du Général* MORDAUNT, *&c. Par un Volontaire dans cette expédition.* Vous lirez avec plaisir, Monsieur, la traduction de ce morceau. Elle m'a été envoyée par M. l'Abbé *Des François* qui enseigne à Paris avec succès les principes des deux langues An-

gloise & Françoise ; il travaille à un ouvrage historique Anglois, dont il donnera la version au commencement de l'année prochaine ; c'est un jeune homme très en état de bien faire. Il a voyagé utilement en Angleterre, en Hollande, en Flandre, & en Italie dont il possède aussi l'idiome.

L'an de notre Seigneur mil sept cent cinquante-sept, la trentième année du regne de *George II*, sous le Ministère patriotique de *Démosthènes Pitt*, on projetta une expédition secrette que les Historiens Anglois rapporteront avec emphase, & que la Postérité verra avec étonnement.

Nous étions alors en guerre avec la France. Cette guerre, faute de conduite dans une des parties du monde & de courage dans une autre, n'avoit depuis son commencement entraîné après elle que des défaites & des malheurs. Notre petite armée en Amérique avoit été taillée en pièces avec son chef ; Minorque étoit tombée dans les mains d'un ennemi téméraire ; la négligence d'un Amiral, pour me servir de l'expression du Conseil de Guerre, avoit couvert

notre flotte de deshonneur ; notre puissant Allié, Sa Majesté le Roi de Prusse, avoit été repoussé par notre ancienne Alliée Sa Majesté Impériale qui nous a tant coûté ; son Altesse Royale le Duc de *Cumberland* s'étoit vû forcé, par une armée sans doute trop nombreuse, à abandonner à la merci d'un ennemi triomphant les Etats Germaniques de son père. Quelque triste que paroisse cette peinture, c'est le tableau fidelle de notre situation, lorsque l'expédition secrette, dont je vais rapporter les particularités, fut projettée avec tant de sagesse & mise en exécution avec tant d'intrépidité.

L'écrivain de ces Mémoires se rendit au camp de l'isle de Wight le 21 Août en qualité de Volontaire. La haute idée qu'on lui avoit fait concevoir des Commandans, l'ambition, le desir de la gloire qui sont si naturels aux jeunes gens, le portèrent à partager les dangers de l'expédition. Nous allons voir si l'événement a répondu à son attente. C'est lui-même qui va parler.

Je sentis une joie secrette en arrivant au Camp. Je trouvai nos Généraux fort attentifs à perfectionner la discipline de

notre petite armée. L'exercice ordinaire paroissoit avoir fait place à des évolutions plus considérables & plus sérieuses. Des combats, des attaques, des retraites supposées, faisoient notre occupation journalière. Nos Ingénieurs ne se tenoient pas non plus dans l'oisiveté; ils tiroient des lignes, faisoient des retranchemens, élevoient des batteries. Je ne puis dire cependant que dans leurs ouvrages on découvrît le génie des *Vaubans*; mais je me flattois que nous n'aurions pas grand besoin de leurs secours; j'étois assez tranquille à cet égard.

A peine eumes-nous appris que les vaisseaux de transport étoient arrivés qu'on nous donna ordre de nous embarquer.

Le 5 de Septembre la Brigade composée des Régimens du Roi, d'*Oldbuff*, de *Kingsley*, d'*Hume*, d'*Hodson*, défila vers *Cowes*. Ils étoient le soir même à bord de leurs vaisseaux respectifs. La Brigade que formoient les Régimens de *Bradenal*, de *Loudon*, de *Cornouailles*, d'*Amhurst*, de *Bentinck*, s'embarqua le jour suivant. Le lendemain matin tous les vaisseaux de transport joignirent la flotte à *Spithead*. Je laisse au lecteur à

juger de la force & de la magnificence de cette flotte par la liste suivante des vaisseaux qui la composoient.

Le Royal George de	100 canons.
Le Ramillies	90
Le Neptune	90
Le Namur	90
Le Royal Guillaume. .	84
La Princesse Amélie. .	80
Le Barfleur	80
Le Magnanime . . .	80
Le Torbay	74
Le Dublin	74
Le Burford	74
L'Essex	64
L'Intrépide	64
L'Alcide.	64
Le Medway. . . .	64
Le Dunkerque	60
L'Achille	60
L'Amérique	60

Six Frégates.

Deux Galiotes à bombes.

Deux Brulots.

Quarante - quatre Vaisseaux de transport.

Deux Bâtimens pour les malades.

Six grandes Chaloupes.

Avec cette puissante flotte composée

de 82 voiles, nous nous mîmes en mer tout remplis d'eſpérances, & comme aſſûrés du ſuccès. A la vûe de notre invincible armement chacun d'entre nous ſembloit être tranſporté d'admiration. C'étoit, à la vérité, le plus frappant & le plus formidable que j'euſſe encore vû. Nos vaiſſeaux de guerre étoient, à notre avis, les mieux conditionnés & les plus forts de notre Marine. Nous penſions que nos Régimens, quoiqu'au nombre de dix ſeulement, ne devoient céder à nul autre; enfin, nous prenions nos Commandans pour des gens d'une habileté connue & d'un courage à l'abri du doute. A toutes ces idées flatteuſes nous ajoûtions l'agréable perſpective de la victoire. Notre deſtination nous étoit encore inconnue le 14 quand nous entrâmes dans la Baie de Biſcaye; alors il parut évident que nous étions deſtinés pour les côtes de France. Les ordres ſuivans furent donnés de deſſus *le Ramillies* en date du 15. Ils feront prendre au lecteur une idée claire de la manière dont nous devions débarquer, ſans les obſtacles que nous oppoſa une fatalité dont je ne puis rendre compte. Il eſt réſervé aux recherches de la nation de

décider comment notre mauvais génie a pu prévaloir. Voici les ordres.

« Quand les vaisseaux seront à l'an- » cre pour débarquer, les Colonels re- » joindront aussi-tôt leurs Corps res- » pectifs.

» Les Grenadiers & les Compagnies » détachées débarqueront probablement » les premiers; ils se tiendront donc » les premiers prêts à attaquer ou à se » défendre; les Bataillons les suivront » suivant leurs rangs, ou selon qu'ils » pourront être mieux placés.

» Tous les vaisseaux enverront des » Officiers dans leurs bateaux à propor- » tion de leurs soldats.

» Les soldats auront deux bonnes » pierres à fusil & trente-six cartouches; » les Grenadiers & les Compagnies dé- » tachées en auront le double à pro- » portion.

» Le premier Corps qui débarquera » aura un Ingénieur & les instrumens » propres aux retranchemens. Les sol- » dats auront leurs haches, leurs pio- » ches, du biscuit & du fromage pour » deux jours & leurs bouteilles.

» Les vaisseaux d'un même Régiment » jetteront l'ancre aussi près qu'il sera » possible les uns des autres.

» On donnera du biscuit, du fro-
» mage & du bœuf pour six jours à
» toutes les troupes prêtes à être en-
» voyées sur le rivage, aussi tôt que les
» premières seront débarquées.

» La petite artillerie se débarquera le
» plus promptement qu'il sera possible.
» Les bateaux des vaisseaux de l'artille-
» rie, lesquels vaisseaux jetteront pareil-
» lement l'ancre proche les uns des au-
» tres, ne seront employés que pour
» transporter sur le rivage l'artillerie &
» les instrumens propres aux retranche-
» mens.

» Quand les troupes se seront empa-
» rées d'un poste sur le rivage, le pre-
» mier Ingénieur marquera un retran-
» chement pour assurer ses provisions,
» les munitions, la grosse artillerie, la
» poudre & les autres choses nécessaires
» pour l'armée. Alors, afin qu'il n'y ait
» point de temps de perdu dans l'exécu-
» tion de l'entreprise, on portera sur le
» rivage toutes les tentes, les couvertu-
» res, les capotes, les havresacs, le reste
» des instrumens pour les retranche-
» mens, les munitions de réserve, les
» provisions, les échelles d'assaut, les
» pétards, &c.

» Quand les ſoldats ſeront tous dé-
» barqués, on portera ſur le rivage les
» havreſacs des ſoldats, une tente, deux
» couvertures & une *marmite* pour huit
» hommes, une tente de ſoldat par
» Compagnie pour les Officiers.

» Lorſque l'armée marchera, il fau-
» dra que toutes ces tentes ſoient por-
» tées par les ſoldats juſqu'à ce que
» l'on trouve des moyens plus avanta-
» geux.

» Chaque ſoldat n'aura qu'une che-
» miſe, une paire de ſouliers & une
» paire de bas dans ſon havreſac.

» On ne permettra à aucune femme
» de ſe rendre ſur le rivage ſans l'ordre
» du Général.

» On laiſſera dans chaque bâtiment
» de tranſport une perſonne pour avoir
» ſoin des bagages appartenans aux Offi-
» ciers & aux ſoldats juſqu'à ce qu'on
» les demande.

» Toutes les fois que l'on croira pou-
» voir atteindre l'ennemi, le Lieutenant
» Général ordonnera aux Corps, qui
» auront ordre de l'attaquer, de mar-
» cher droit à lui, & de ne faire feu
» que quand ils en ſeront très-proche.
» Le Général enjoint auſſi aux troupes

» de courir sur l'ennemi la bayonnette
» au bout du fusil dans les occasions fa-
» vorables. Cette manière d'attaquer,
» jointe à la force supérieure des trou-
» pes Angloises & à leur courage, ne
» peut pas manquer de réussir.

» Les troupes doivent s'attendre à
» trouver des Corps de Milice, sur le
» rivage; mais elles n'auront pas beau-
» coup de peine à les disperser.

» La première artillerie dont on aura
» besoin d'abord, se réduira aux petits
» canons de trois livres de balle, à ceux
» de six, & aux coulevrines; il faudra
» donc qu'ils soient prêts lorsque les vais-
» seaux jetteront l'ancre.

» Les Officiers de Marine seront char-
» gés de conduire les bateaux qui trans-
» porteront les soldats sur le rivage; &
» les Officiers de terre auront soin de
» faire exécuter ponctuellement les or-
» dres que donneront les premiers aux
» équipages des bateaux.

» Les bateaux seront rangés par Di-
» visions sous leurs Commandans res-
» pectifs.

» Tous les soldats qui seront hors
» d'état de servir resteront à bord des
» vaisseaux de transport.

Le 17 on donna encore les ordres qui suivent datés à bord du *Ramillies* dans la baie de Biscaye.

» Le Capitaine *James*, Officier d'Ar- » tillerie, donnera à chaque vaisseau de » l'Escadre une petite pièce de campa- » gne de bronze qui sera posée dans les » canots lorsque le débarquement des » troupes se fera, & deux caisses de mu- » nition, moitié mitrailles, moitié bou- » lets, pour ces troupes. Des soldats du » Régiment Royal d'Artillerie serviront » les canons. »

Le chemin que nous prenions nous prouvoit évidemment que nous étions destinés pour la Rochelle ou pour Rochefort, ou bien pour les isles de Ré ou d'Oléron. Le 19, vers les huit heures du soir, toute la flotte fut surprise du signal que donna l'Amiral pour se ranger. Le vent étoit favorable, la nuit très-belle; nous étions encore à plus de vingt lieues des terres que nous avions en proue. Il y avoit huit heures entières que nous étions dans cette situation sans aucune raison apparente, lorsque nous vîmes le signal pour faire voile.

Le 20, vers les trois heures après midi, nous cotoyâmes l'isle d'Oléron.

Peu de temps après un vaisseau de guerre François se trouva presqu'au milieu de notre flotte ; il ne tarda pas à s'appercevoir de sa méprise ; il revira de bord, & marcha à toutes voiles. Tous les vaisseaux de la flotte pouvoient le voir ; cependant il n'y eut de signal pour le chasser que quand il n'étoit plus temps ; enfin, quatre de nos vaisseaux de ligne coururent sur lui ; mais il étoit en sûreté dans la Garonne. Je n'entreprendrai point de dire quelles étoient les raisons politiques qui faisoient agir avec tant de lenteur ; je suis du moins sûr qu'aux yeux du vulgaire cette négligence a paru la plus grande bévue qu'on ait jamais faite.

Le lendemain nous naviguâmes sous le vent vers l'isle d'Oléron jusqu'au soir ; alors la flotte arbora les pavillons Anglois, & dirigea sa route vers le rivage ; mais le vent nous prenant en proue, nous fumes obligés de jetter l'ancre.

Le 22 nous levâmes l'ancre, & continuâmes de nous approcher de la côte. Il survint un calme qui nous obligea vers le midi de laisser tomber nos ancres. Vers les trois heures, la flotte mit à la

voile, faisant route entre les isles de Ré & d'Oléron, & mouilla encore une fois vers les dix heures du soir.

Il me semble qu'il n'est pas hors de propos d'insérer ici les ordres qui furent donnés en date du 21 à bord du *Ramillies*.

» Pardevant le Chevalier MORDAUNT, » Lieutenant Général des Armées de Sa » Majesté, &c. Comme Sa Majesté m'a » donné le pouvoir de publier les règles » & les ordres qu'il convient à tous les » Officiers & soldats, qui sont sous mon » commandement, de suivre, & celui » de punir les transgresseurs de mort ou » autrement, suivant la nature de l'of- » fense; & comme le succès de cette » importante descente sur la côte de » France dépend en grande partie du » bon ordre & de la discipline que doi- » vent observer les Officiers & les sol- » dats, je juge qu'il est nécessaire, pour » l'entière exécution des ordres de Sa » Majesté, & pour la sûreté & l'honneur » des troupes qui sont sous mon com- » mandement, de faire les règles & or- » donnances suivantes, & en même » temps de déclarer qu'aucun de ceux » qui y contreviendront n'obtiendra son » pardon.

» Aucun soldat ne passera ni de jour
» ni de nuit les sentinelles du camp,
» à moins que ce ne soit avec un Offi-
» cier. Tous ceux qui le feront seront
» fusillés.

» Quand l'armée marchera, on ob-
» servera l'ordre le plus régulier. Si
» quelque soldat quitte sa Division sans
» la permission de son Officier, en quel-
» que occasion que ce soit, il sera mis
» à mort.

» Si quelque soldat a permission de
» son Officier de quitter sa Division,
» on chargera un bas-Officier de le ra-
» mener.

» La maraude & le pillage, sans la
» permission du Commandant en chef,
» seront punis de mort. Toute irrégu-
» larité & mauvaise conduite de toute
» espèce seront punis avec sévérité. D'un
» autre côté, le Général se fera un soin
» particulier de récompenser le mérite.

» On punira très-rigoureusement l'i-
» vrognerie, surtout dans ceux que l'on
» trouvera ivres lorsqu'ils seront de
» garde.

» Les soldats qu'on enverra chercher
» du bois, de l'eau, des provisions, des
» munitions, des instrumens, ou autres

» choses, seront commandés par un
» Officier ou bas-Officier à proportion
» de leur nombre; & ces Officiers ou
» bas-Officiers seront responsables de
» leur conduite devant le Général.

» Les Officiers, bas Officiers & sol-
» dats de service seront attentifs à leurs
» devoirs; aucun d'eux ne s'absentera
» de son détachement sans la permis-
» sion de son Commandant, sous quel-
» que prétexte que ce soit.

» Les soldats de tous les corps obéi-
» ront aux Officiers de chaque Régi-
» ment sans distinction, & tous feront
» de leur mieux pour que Sa Majesté
» soit bien servie dans ce cas impor-
» tant.

» Un Officier de chaque Compagnie
» fera l'appel quatre fois en vingt-qua-
» tre heures, dont deux entre la retraite
» & l'appel du matin.

» Les Officiers qui commanderont
» des postes avancés ou des avant-gar-
» des, feront l'appel de deux heures en
» deux heures, & tous les bas-Officiers
» & soldats qui ne seront point à l'ap-
» pel, seront traduits devant un Conseil
» de Guerre, & subiront la mort, ou
» telle autre punition que le Conseil
» jugera à propos d'ordonner.

» Tout soldat qui fera feu sans ordre, sera regardé comme désobéissant au Commandement Militaire, & puni en conséquence; & tout soldat qui quittera son drapeau, sous prétexte d'aller chercher des munitions, ou pour d'autres raisons, sera mis à mort.

» Aucun soldat ne commettra des actes de cruauté ou d'inhumanité contre les habitans du païs, sous peine des plus rudes châtimens. Les ouvrages auxquels on employera les troupes seront exécutés avec tout le soin & la diligence possibles. Les Officiers & les soldats sont exhortés à faire avec zèle tout ce qui pourra contribuer au bien public.

» Le Général ne doute pas que les troupes ne fassent de bonne volonté, & avec une ferme résolution, tout ce qui regardera le service, afin que leur conduite convainque Sa Majesté & leur patrie qu'ils ont tout fait pour mériter des succès.

» Les Officiers qui se distingueront dans quelques cas particuliers peuvent compter sur l'approbation & l'estime du Général; il les recommandera cer-

» tainement avec chaleur à Sa Majesté
» & au Duc; &, afin qu'il puisse rendre
» cette justice aux Officiers qu'il com-
» mande, il espère que les chefs des
» différens corps l'instruiront de ce qu'il
» ne remarquera pas à cet égard, sans
» oublier rien de ce qui pourroit aller à
» l'avantage de l'Officier.

» Les Détachemens, les Partis ou
» Bataillons qui se conduiront avec une
» bravoure peu ordinaire, peuvent s'at-
» tendre à tout l'honneur que mérite
» une telle conduite; on donnera un
» détail exact de leurs actions. »

Ces ordres furent reçus avec des acclamations générales, & ils le méritoient. Ils étoient véritablement faits de manière à inspirer aux Officiers cette ardeur qui fait l'ame d'une armée dans l'action.

Le 23 vers les huit heures du matin, l'avant garde de notre flotte fit voile, dirigeant sa route vers l'isle Daix, située à l'embouchure de la rivière qui conduit à Rochefort. Les autres vaisseaux étoient à l'ancre à environ deux lieues de cette isle. Le Capitaine *How*, qui montoit le *Magnanime*, conduisoit l'avant-garde. Vers le midi les François

firent feu ſur lui de leur Fort, mais ſans aucun effet pendant quelque temps. Il continua ſa route avec la plus grande tranquillité ſans tirer un ſeul coup, juſqu'à ce qu'étant à la hauteur du Fort, il s'en approcha, & jetta l'ancre auſſi près des remparts qu'il lui fut poſſible. Il commença alors à répondre au ſalut des ennemis. Il continua ſon feu avec tant de rapidité qu'en moins d'une minute ſon vaiſſeau parut tout en flamme. Après ſa première bordée les ſoldats du Fort ne lui en tirèrent que quelques coups; ce ne fut pourtant qu'une heure après qu'ils arborèrent pavillon blanc. Le *Ba-fleur* tira auſſi; mais il étoit trop éloigné pour incommoder les ennemis.

Une partie de nos troupes de terre furent alors miſes ſur le rivage pour prendre poſſeſſion de cette iſle ſi *importante*. En entrant dans le Fort, nous trouvâmes que toute ſa force conſiſtoit en ſix canons de fer montés à barbette *,

* Terme de Fortification qui ſignifie une eſpèce de plate-forme ou petite élévation de terre, qui ſe fait ordinairement dans les angles d'un baſtion pour y poſer du canon, qui tire par deſſus le parapet. Tirer le canon *à barbette*, c'eſt tirer à découvert ſans épaulement de terre pour le cacher.

deux de cuivre qui étoient sur le haut d'une vieille tour, & deux mortiers. Près de 500 hommes, tant soldats que matelots, furent faits prisonniers de guerre dans cette expédition. Je voudrois pouvoir dire avec vérité que nos gens se sont comportés avec autant de modération qu'ils l'auroient dû; mais je suis fâché, pour l'honneur de notre discipline, que les ordres sévères que le lecteur a déja vûs n'ayent pas été exactement suivis. On souffrit que nos matelots & nos soldats s'enivrassent, & que, par conséquent, ils insultassent cruellement les malheureux habitans. Cette petite isle devint en peu d'instans le théâtre des ravages les plus affreux. On ne s'opposa point au pillage de l'Eglise; le pauvre Curé se vit enlever sa petite bibliothèque; ses soutanes servirent d'habits de mascarades aux mousses plongés dans l'ivresse la plus choquante. Si l'on avoit fait pendre quelques-uns de ces turbulens, une telle conduite nous auroit fait plus d'honneur que cette brillante conquête elle même; elle auroit contribué à bien établir notre discipline. On dit que ce Fort est de *Vauban*. Il auroit été

très considérable lorsque les ouvrages qu'on y ajoûtoit du côté de la mer auroient été faits; mais, dans la situation actuelle, il étoit si peu en état de se défendre que, si le Capitaine en avoit connu la force, il l'auroit plutôt attaqué dans son canot que sur le *Magnanime*. Les ennemis, faute d'embrasures qui les couvrissent, eussent été obligés par quelques décharges de mousqueterie d'abandonner leurs canons. Mon intention n'est pourtant pas de ternir la réputation de M. *How*. Je crois sincèrement qu'il ignoroit autant l'état du Fort qu'il a paru par notre sage conduite que nous étions peu au fait de tous les autres endroits de la côte, où nous devions faire une descente. Encore un mot au sujet de l'isle. Le lecteur sçaura donc qu'elle peut avoir environ cinq milles de circonférence suivant mes conjectures. Elle ne produit que de très-pauvre vin; quelqu'il soit, nous avons fait tout ce que nous avons pu pour empêcher que l'on n'y en fît cette année. Il seroit impossible de compter combien de bateaux pleins de raisin on a embarqués sur tous les vaisseaux de la flotte.

Quelque peu considérable que fût cette première conquête, elle servit à encourager toute la flotte, qui la regarda comme l'augure des plus grands succès. Si, selon nos idées meurtrières, nous eussions débarqué cette nuit là, ou même le lendemain matin, je suis moralement sûr que nous eussions fait tout ce qu'il nous étoit possible de faire, eû égard à notre nombre; mais le jour suivant se passa, un autre le suivit, & fut suivi de plusieurs autres. On perdit un temps si cher dans la plus grande inaction à la vue de la Rochelle & de toute la côte. Je ne doute pas que nos chefs n'eussent leurs raisons; il faut qu'elles ayent été de la dernière importance. Pour nous qui n'étions pas de leur Conseil, il nous parut que leur but étoit de donner à nos ennemis le temps de s'assembler; moi, surtout, Volontaire, ignorant l'art moderne de faire la guerre, je le pensois. Il y avoit huit jours qu'on nous voyoit voltiger le long de la côte. Qu'on n'imagine pourtant pas que pendant ce temps nous soyons restés tout à fait dans l'inaction: non; nos Chefs tinrent de fréquens Conseils de guerre, tandis que nos barques étoient

étoient si attentives à sonder le long de la côte, que j'ose dire que dans les expéditions à venir elles seront en état d'en donner une carte très-exacte.

La cause de ce délai devenoit de jour en jour plus impénétrable. Les plus fougueux de l'armée laissoient échapper leur impatience, tandis que d'autres qui avoient plus de sang-froid ou de politique persistoient à croire que notre intention n'étoit pas de faire une descente dans cet endroit; que nous n'avions paru sur la côte que pour y attirer les troupes qui se trouvoient dans la partie où nous devions débarquer, & que, quand nous leur aurions donné assez de temps pour leur marche, nous dirigerions notre route vers le lieu qui étoit l'objet principal de notre entreprise, pour y faire notre débarquement avec la plus grande diligence: mais hélas, ceux qui nous croyoient capables d'un pareil coup de maître se trompoient bien dans leurs conjectures! Le 28 dans l'après midi l'Amiral fit signal aux principaux Officiers des Régimens de venir à bord du *Ramillies*, & vers les huit heures le même soir, on lut à bord de chaque vaisseau de transport les ordres suivans.

» Les troupes se tiendront prêtes à
» quitter les vaisseaux de transport pour
» entrer dans les bateaux à minuit; il
» y aura un nombre de bateaux de vais-
» seaux de guerre fixé pour chaque Ré-
» giment sous le commandement d'un
» Lieutenant; ceux-ci avec les bateaux
» de transport qui seront sous la direc-
» tion d'un Lieutenant d'infanterie re-
» cevront les Grenadiers, une, deux
» Compagnies de Piquets, ou plus, se-
» lon que les bateaux pourront en con-
» tenir; le Commandant de chaque Ré-
» giment débarquera avec le premier
» détachement, s'il se monte à trois
» Compagnies.

» On aura soin que les soldats ne
» soient pas trop serrés dans les bateaux.

» L'équipage des bateaux qui ramera
» dans les canots des bâtimens de trans-
» ports, sera principalement composé
» de soldats qui retourneront au corps
» d'armée après le premier débarque-
» ment, & qui rameront de la flotte au
» rivage & *vice versâ*, jusqu'à ce que
» tout le débarquement soit fini, &
» que les provisions, les tentes, les ba-
» gages, &c, soient à terre suivant les
» ordres du 15 Septembre.

» Quand la première partie de cha-
» que Régiment sera embarquée, elle
» s'avancera en silence & tranquillement
» vers l'endroit du rendez-vous fixé pour
» la Division, & là toute la Division re-
» cevra les ordres d'un Capitaine de
» vaisseau de guerre, & les exécutera à
» tous égards.

» Les troupes ont eu un grand exem-
» ple sous les yeux ; le Général est assuré
» qu'elles tâcheront d'imiter le sang-
» froid & le courage qu'on a fait pa-
» roître dans l'attaque de l'isle Daix.

» Aucun soldat ne fera feu des ba-
» teaux, sous quelque prétexte que ce
» soit ; tous attendront qu'ils soient à
» portée de joindre l'ennemi, la bayon-
» nette au bout du fusil.

» On distribuera huit matelots par
» Régiment : les Officiers en chef en
» disposeront de manière à mettre à
» l'abri de la mousqueterie les bateaux
» de débarquement & les rameurs, en
» cas que cela soit nécessaire.

» Les troupes débarqueront en silence
» dans le meilleur ordre que permettra
» la nature de la chose.

» Les Compagnies se formeront, &
» se tiendront prêtes à attaquer quicon-
» que paroîtra devant elles.

» L'Ingénieur en Chef, le Maréchal » Général des Logis & ses Députés iront » sur le rivage avec le premier corps » qui débarquera.

» Pour les instrumens nécessaires pour » les retranchemens seront débarqués » immédiatement après le second em- » barquement.

» M. *Boyd*, Contrôleur de l'Artillerie, » sera chargé de porter les ordres à l'In- » génieur en Chef, Capitaine d'Artille- » rie, & à chaque Officier du Génie ; » & on lui obéïra.

» Aussi - tôt que chaque Régiment » aura pris le nombre des tentes qu'il » lui faudra à raison de huit hommes » par tente, suivant les ordres du 15, » il renverra aussi - tôt le nombre des » tentes de surplus.

» Le Colonel *Kingsley* se tiendra prêt » à marcher avec les Grenadiers aussi- » tôt qu'ils seront débarqués, avec deux » Officiers de l'Etat Major, le Major » *Farquhar*, & le Chevalier *Boothby*, » Lieutenant-Colonel.

» Chacun des Régimens recevra de » l'Inspecteur de l'Artillerie dix che- » veaux de frise. Il faudra les envoyer » chercher sur le champ. »

On peut aisément s'imaginer combien ces ordres étonnèrent tout le monde. Nous étions au moins à quatre milles du rivage, où nous avions envie de débarquer; ce rivage, comme on pouvoit naturellement le supposer, étoit couvert de canons. Il ne faut pas non plus oublier que, depuis deux ou trois jours, on remarquoit deux Camps à peu de distance de la mer. Supposé même que l'expédition se fût faite avec toute la diligence imaginable, ces Grenadiers & ces Compagnies détachées, qui étoient les plus nouvelles de chaque Régiment, ne faisant tout au plus qu'environ douze cens hommes, auroient été obligés de défendre leur terrein pendant au moins six ou sept heures avant que de pouvoir être secourus par un second débarquement; & cela sans la moindre espérance de retraite, puisque les bateaux devoient aussi-tôt retourner vers la flotte chercher le reste des troupes. Ces difficultés étoient trop visibles pour échapper aux remarques du plus simple des soldats de la flotte; cependant il faut que je rende cette justice à toute l'armée : quoiqu'alors notre débarquement, de la manière dont on

vouloit le faire, n'eût que l'apparence d'un coup de déſeſpoir, je ne vis dans tous ceux que j'eus occaſion de remarquer aucun ſigne de crainte; au contraire, tout ſe fit avec tant de bonne volonté & de promptitude, que nos bateaux étoient remplis une heure avant le temps marqué. Il faiſoit fort froid, & la mer étoit aſſez agitée. Nous reſtâmes quatre heures dans ces bateaux, après leſquelles on nous donna un ordre fort laconique qui nous ſurprit extrêmement. Le voici. » Les troupes rentreront dans leurs vaiſſeaux reſpectifs « juſqu'à nouvel ordre. »

Si le lecteur compte que je lui dévoilerai le myſtère de cette conduite, il ſe trompe; je l'ignore auſſi bien que lui. Je puis pourtant aſſûrer que, ſuivant le murmure qu'occaſionna cet ordre, il n'eſt pas douteux que les troupes n'euſſent mieux aimé braver les obſtacles dont on vient de parler que de n'avoir point débarqué.

On employa les deux jours ſuivans à faire ſauter les fortifications imparfaites de l'iſle Daix, &, de peur qu'on ne dît que nous n'avions pas répandu de ſang dans notre fameuſe expédition,

nous nous y prîmes de manière à faire sauter quelques-uns de nos propres soldats. Le 1 Octobre, nous défiâmes hardiment nos ennemis en nous retirant pour retourner chez nous. Nous y arrivâmes tous le 6 du même mois sains & saufs, Dieu merci. Adieu donc aux expéditions secrettes. Je vais me défaire de mes ajustemens militaires, & me retirer dans la terre de mes pères, bien résolu de renoncer pour jamais à la conversation des politiques, & de ne lire aucune Gazette de ma vie.

Je ne doute pas que nos Commandans ne fassent bien-tôt part au Public des raisons qui les ont fait agir, ou plutôt qui les en ont empêchés. Cependant, de peur qu'ils ne le fassent point, pour rendre justice au plus jeune des trois Généraux, je dirai que, par ce qui a transpiré de leurs conseils, il paroît qu'il inclinoit beaucoup pour un promp débarquement; mais que, quand nous eumes laissé échapper l'occasion favorable, il s'y opposa toujours fortement & prudemment. Je ne l'affirmerois pourtant pas; tout ce que j'en sçais, c'est qu'on se le disoit à l'oreille par toute la flotte. Je suis, &c.

A Paris, ce 1 Déc. 1757.

LETTRE II.

Collection Historique, &c.

On a réuni, Monsieur, en un volume *in-12* différentes pièces qui contiennent des détails curieux & instructifs sur des sujets intéressans. Ce livre, qui se trouve chez *Duchesne*, rue Saint Jacques, au Temple du Goût, est intitulé : *Collection Historique, ou Mémoires pour servir à l'Histoire de la guerre terminée par la paix d'Aix-la-Chapelle en* 1748, *avec quelques Plans gravés en taille douce.*

La première Partie de ce Recueil contient plusieurs lettres concernant les dernières entreprises de la maison de *Stuard* en Ecosse ; on assure qu'elles ont été véritablement écrites par des Officiers qui ont vû tout ce qu'ils rapportent. On ajoûte qu'un homme de considération, attaché très particulièrement à la personne & aux intérêts du Prince *Edouard*, a recouvré une partie de ces lettres dans un voyage qu'il a fait à Londres, & en a trouvé le reste en France.

Quoiqu'il en soit, on peut dire qu'elles contiennent des circonstances touchantes qui répandent un intérêt singulier dans toute cette Partie du Recueil. Mais la plûpart de ces détails ayant déja été employés dans une *Histoire du Prétendant*, dont je vous ai rendu compte *, je suis dispensé d'y revenir.

Parmi ceux qui ont suivi le parti du Prince *Edouard*, plusieurs ont été enfermés dans les prisons d'Angleterre, & ont souffert le dernier supplice. La plûpart écrivoient à leurs femmes, à leurs parens, à leurs amis, avant que d'être conduits sur l'échaffaut, ou faisoient des discours au peuple avant que de mourir. Leurs lettres & ces discours font partie de cette *Collection*. Le Comte *de Darwentwater*, Pair de la Grande-Bretagne, & Colonel au Régiment de *Dillon* au service de France, fut un de ceux qui portèrent sur l'échaffaut le courage qu'ils avoient montré dans les combats. Ce Seigneur avoit déja soutenu en 1715 la cause des *Stuards*. Il eut le bonheur d'échapper à la persécution, & de pouvoir offrir son épée en 1746

* Voyez l'*Année Littéraire* 1758. Tome II page 289.

au Prince *Edouard*. Il parut au lieu de l'exécution avec un visage assûré. Il salua d'un air aisé toute l'assistance, & leur dit : « Je meurs fils respectueux & » soumis de l'Eglise Catholique, Apos» tolique & Romaine. Je desire ardem» ment la prospérité de l'Angleterre ma » patrie, qui ne sera jamais heureuse » qu'après avoir rétabli le meilleur & le » plus maltraité des Monarques. Je suis » pénétré de reconnoissance, d'amour » & de respect pour le Roi de France, » *Louis le Bien-Aimé*, titre également » juste & glorieux. Je recommande ma » famille à sa protection Royale. Je par» donne à mes ennemis ; je me repens » de mes péchés, & je recommande » mon ame à Jesus-Christ. » Il ôta ensuite son uniforme, & présenta sa tête qui fut abattue de deux coups. La veille de sa mort il avoit écrit à sa femme à Paris. « Le meilleur de vos amis vous » dit un éternel adieu. C'est demain son » dernier jour. Aimez sa mémoire. Que » mes fils soient hommes comme moi, » & mes filles femmes vertueuses com» me vous. » La mort du Comte *de Darwentwater* avoit été précédée de celle des Lords *Kilmarnock* & *Balmarino*. Le

premier mourut sans proférer une seule parole ; le second, au contraire, fit aux assistans un discours très-prolixe dans lequel il disoit beaucoup de choses superflues. C'étoit proprement l'histoire de sa vie dont il ne faisoit pas grace d'une seule circonstance. Après avoir ajusté lui-même sa tête sur le billot, & fait le signal qu'il avoit marqué, il reçut un rude coup sur l'épaule. Cette mal-adresse du bourreau ne lui fit proférer ni plaintes ni cris ; il se retourna seulement, & lui dit avec douceur : *Visez donc mieux.* L'Exécuteur lui donna le second coup d'une main tremblante, & l'acheva au troisième. *François Townley*, Officier au service de la France, & huit autres furent condamnés à être pendus. Ayant été conduits au lieu de l'exécution, ils demandèrent la permission de se parler ; elle leur fut accordée. Ils s'encouragèrent réciproquement à mourir avec fermeté ; ensuite ils jettèrent aux spectateurs leurs chapeaux, leurs livres de prières & quelques billets. Plusieurs d'entr'eux firent les discours d'usage en pareille occasion. « Je vais, dit l'un, » être mis à mort, parce que j'ai fait le » devoir d'un Chrétien & d'un Anglois.

» Puisse tout le Royaume être informé
» de ce que j'annonce dans le moment
» le moins suspect de fausseté.... Grand
» Dieu, je te rends graces de tout mon
» cœur de m'avoir conduit sur les tra-
» ces de mon père. Il essuya des travaux
» en soldat Chrétien, & souffrit le mar-
» tyre en 1715. En prenant le parti de
» mon Roi, je n'y ai point été porté par
» un motif de vengeance ou de chagrin
» contre les bourreaux de la Maison
» Royale. Un vil intérêt ne m'a point
» armé pour le Prince *Edouard*. Ma for-
» tune étoit assez aisée ; une épouse ai-
» mable & cinq enfans, objets de sa
» tendresse & de la mienne, achevoient
» mon bonheur, s'il en est un sur la
» terre. J'ai combattu pour mon Sou-
» verain, parce que j'étois persuadé que
» le salut de la patrie dépendoit de lui
» faire rendre le sceptre qui lui appar-
» tient à tant de titres.

» J'ai vû, disoit un autre, le Prince
» *Edouard*, & c'est la plus douce conso-
» lation de ma vie. L'ame de ce Héros
» aimable est le siège des vertus. Un ré-
» cit naturel de ses mœurs est la seule
» façon de le peindre. Quelle différence
» entre ce Prince & son ennemi ! Celui-

» ci ne connoît que la férocité, le feu,
» & le sang des vainçus.... Lâches escla-
» ves d'un barbare, est ce là votre hé-
» ros?.... Je meurs dans la foi de l'E-
» glise d'Angleterre. J'ai clairement ex-
» pliqué ma créance dans un Poëme in-
» titulé *Le Témoignage du Chrétien, ou*
» *l'Accord de la Raison & de la Foi.* Cet
» ouvrage est en deux volumes. Le pre-
» mier a déja été publié; ma chère fille
» aura soin de mettre le second au jour.
» Je pardonne à tous mes ennemis, sans
» en excepter Milord.... mon Juge. Le
» zèle avec lequel son pauvre génie a
» travaillé au deshonneur de la fidélité,
» en condamnant soixante & dix per-
» sonnes à mort sans la moindre émo-
» tion, le couvrira d'une confusion éter-
» nelle. »

Un troisième du haut de la fatale tri-
bune s'exprima de cette manière: « C'est
» par la violence d'un Gouvernement
» usurpé que je me vois dans ce lieu.
» J'espère y trouver un degré pour mon-
» ter à l'immortalité. On est venu me
» dire dans ma prison, de la part de
» l'Electeur de Hanovre, que je sauverois
» ma vie en déposant contre les chers
» compagnons de mes souffrances. Dieu

» de bonté, Dieu juste, vous m'avez
» inspiré de l'horreur pour la seule pro-
» position d'occasionner l'effusion du
» sang de ces victimes innocentes. J'é-
» cartai le méprisable tentateur avec
» indignation, &c. »

Un quatrième dit : « Le vulgaire
» insensé jugera de mon supplice avec
» les préjugés ordinaires ; je n'en puis
» douter ; mais le petit nombre de ceux
» qui n'ont renoncé ni à Dieu, ni au
» Roi, dira : C'est une victime sacrifiée
» aux vengeances de l'Electeur de Han-
» novre, ou aux coupables adhérans de
» l'usurpateur qui le préfèrent à leur lé-
» gitime Roi. L'Electeur & son fils, que
» l'on nomme par abus *le Duc de Cum-
» berland*, sont coupables de meurtre en
» nous immolant contre la foi d'une
» Capitulation signée. Peut-on imagi-
» ner quelque chose de plus contraire
» aux loix divines & humaines, &c ? »

Un autre prit la parole, & dit : « *Jac-
» ques III* est l'indubitable Souverain.
» Le possesseur actuel est un Tyran.
» Prendre les armes contre lui n'est
» point un crime, mais un devoir. Non,
» disoit un autre, le modeste, le vail-
» lant *Edouard* n'a besoin que d'être

» connu de la Grande-Bretagne pour de-
» venir l'objet de son amour & de son
» admiration. Notre sang coule pour le
» soutien d'un chétif Electorat, que son
» peu d'importance avilit aux yeux de
» toute la Chrétienté. » Voilà, Monsieur, les dernières paroles de ces hommes intrépides dont la mémoire ne mourra point parmi les partisans de la Maison de *Stuard*. Je n'ai cité que les traits principaux de ces discours composés dans la prison, & dont le fond est presque le même par tout.

La seconde pièce de cette *Collection* est un *Journal du voyage fait aux Indes Orientales sur l'Escadre Françoise armée en guerre sortie de l'Isle de France, sous les ordres de M. de Mahé de la Bourdonnaye, du premier Février au 24 Mars 1746; par M. de Rostaing, Capitaine d'Artillerie.* Cette Escadre, Monsieur, composée de neuf vaisseaux & d'une frégate marchande, contenoit trois mille trois cens dix hommes. Elle essuya une furieuse tempête qui donne lieu à un détail circonstancié des manœuvres ordinaires en pareille occasion. L'expédition la plus considérable de cette flotte est le siège & la prise de Madras sur

les Anglois. Malgré le bruit répandu dans cette ville de la prochaine arrivée des François, les Anglois persistèrent à n'y ajoûter aucune foi; leur ville, florissante par le commerce, leur sembloit devoir être à l'abri de toute insulte. Ils la regardoient comme l'écueil de toutes nos tentatives, & s'attendoient à nous voir trembler à la vûe de leurs fortifications. Aussi mauvais guerriers qu'habiles négocians, ils dédaignèrent de faire les moindres préparatifs; *les François*, en un mot, *étoient anéantis dans leur idée*. Si ceux ci eussent pensé de même sur le compte de leurs ennemis, s'ils eussent soupçonné les Anglois d'être aussi peu capables de défendre leur honneur & leurs biens ils seroient montés à l'assaut dès le lendemain de leur descente. Envain les Officiers de la Garnison Angloise représentèrent au Gouverneur & au Conseil qu'il etoit de la prudence de se préparer à faire face à l'ennemi; leur avis fut reçu avec autant de mépris que de dureté. Le masque tomba & la présomption fut humiliée quand on vit les dispositions pour le siège. On envoya le soir à M. *de la Bourdonnaye* demander la permission

de faire sortir les femmes de la ville ; ce qu'il refusa. Les Anglois reconnûrent alors combien le mal étoit pressant. Toutes les politesses & les amitiés que le repentir peut suggérer dans un péril évident succéderent, à l'égard des Officiers de la Garnison, aux procédés les plus injurieux. On leur abandonna la sûreté de la ville ; mais on s'en avisa trop tard ; il fallut subir la peine dûe à la sécurité insolente. » Quelle situa-
» tion pour le Gouverneur, pour le Con-
» seil & pour tous les habitans, de ve-
» nir recevoir les François à la tête de
» leur ville & en présenter les clefs à
» M. *de la Bourdonnaye* ! Tout ce qui
» caractérise le mieux l'orgueil humilié,
» l'abattement & le desespoir, étoit
» peint sur leur visage. Ils payerent d'un
» tribut de larmes, dit M. de *Rostaing*,
» le ponche dont ils arrosoient nos san-
» tés avant l'arrivée de notre Escadre.
» Nous pouvons bien dire avoir joui
» de tout le plaisir de la vengeance ;
» mais que nous eussions pû la pous-
» ser loin ! Que la fortune nous offroit
» une belle & facile occasion pour im-
» mortaliser la gloire de la nation dans
» l'Inde ! Je me tais sur cet article ainsi

» que sur bien d'autres, dont la pru-
» dence me défend de parler. Notre en-
» trée dans la ville se fit avec la même
» tranquillité que dans une Place Fran-
» çoise où l'on iroit établir une Garni-
» son ; & nous leur fimes éprouver la
» différence des mauvais traitemens que
» les prisonniers qu'ils avoient faits
» dans nos vaisseaux avoient essuiés chez
» eux, aux procédés nobles, désinteres-
» sés & polis que tous les Officiers eu-
» rent à leur égard. »

Tout le monde étant prisonnier, on crut d'abord que la ville s'étoit rendue à discrétion, au pillage près. M. *de La Bourdonnaye* fit part aux Officiers de son Escadre d'une Capitulation qu'il avoit promis au Gouverneur de Madras & au Conseil de ratifier, & que l'on signeroit à certain jour marqué. Elle portoit, entr'autres choses, que la Place seroit rendue moyennant une rançon dont on conviendroit. Cette rançon alloit à neuf millions. M. *de la Bourdonnaye* proposa aux Officiers François de signer cette Capitulation. Ceux-ci la refusèrent, & lui dirent que leur approbation étoit inutile dans une affaire où ils n'avoient pas été consultés ; qu'il

étoit le maître de capituler seul; mais que le Conseil de Guerre ne signeroit pas ce qu'il n'avoit pas vû, ce qu'il ignoroit, & ce à quoi il n'avoit eu aucune part. M. *de la Bourdonnaye* assembla le Conseil pour délibérer, si, n'ayant encore rien signé, il étoit obligé de tenir ce qu'il avoit hautement promis, en présence de toute la Colonie Angloise assemblée, de ratifier au nom du Roi & de la nation. Le Conseil n'hésita pas à signer qu'il y étoit obligé, ajoûtant que s'il avoit inconsidérément & mal à propos engagé son Souverain, il en répondroit seul en son propre & privé nom, puisqu'il n'avoit consulté personne; mais que le nom sacré du Roi rendoit son serment trop fort & trop respectable pour pouvoir être enfreint ou violé dans la plus légère partie, la mort dût-elle être le prix de l'avoir hazardé avec trop peu de réfléxion; que d'ailleurs la parole d'honneur étoit le contrat des guerriers. Ce *Voyage aux Indes* est, Monsieur, un monument des ressources de la bravoûre unie à l'intelligence, qui fait beaucoup d'honneur à notre Marine.

La *Relation du siège de Pondichéry*,

levé par les Anglois le 17 *Octobre* 1748, est le troisième & dernier morceau de ce Recueil. C'est l'ouvrage d'un Officier François qui s'est extrêmement distingué dans la belle défense qui fut faite de cette Place. L'Amiral *Boscawen* ayant été choisi par le Roi d'Angleterre pour venger les affronts de sa nation dans les Indes & réparer ses pertes, parut le 5 Août dans la rade de *Goudelour*, Place appartenant aux Anglois; & distante de quatre lieues de Pondichéry. Son Escadre formidable pour ces mers, & telle qu'il n'en avoit jamais paru dans les Indes, étoit composée de quarante bâtimens, dont on pouvoit dire que la moitié étoit en guerre. Toutes ces forces causèrent d'abord à Pondichéry quelques inquiétudes; mais on se prépara à tout événement. Je ne suivrai point l'auteur dans les détail de ce siège dont il rapporte jour par jour toutes les opérations. Je ne m'arrêterai qu'à quelques endroits remarquables. Rien n'étoit plus extraordinaire que la confiance avec laquelle les Anglois se présentèrent devant Pondichéry; il sembloit qu'ils alloient combattre des ennemis rangés en bataille dans une plaine.

Le rapport d'un déserteur les avoit assurés qu'on n'attendoit que leur présence pour se rendre ; ils y vinrent avec si peu de précaution, qu'ils n'avoient apporté avec eux ni échelles ni grenades ; aussi furent-ils reçus comme méritoit leur présomption. La longueur de cette *Relation* pouvant souffrir quelque épisode, l'auteur fait une petite digression pour raconter un trait de deux Caffres qui servoient à une de nos batteries. Ces deux hommes, ennuyés de voir les Anglois jetter continuellement de la terre pour élever & fortifier l'épaulement derrière lequel ils se tenoient à couvert, sortirent brusquement de leur poste, & prenant chacun leur fusil, coururent, sans qu'on s'en apperçût, droit à ces retranchemens. La sentinelle de garde à la tranchée les voyant venir avec tant de précipitation ne douta nullement que ce ne fussent deux déserteurs. Dans cette idée il leur fit signe de la main, les exhortant à s'approcher, & leur cria qu'ils avoient du biscuit & de l'eau de vie en abondance. Un d'eux, sans faire attention à ce discours qu'il n'entendoit pas, coucha en joue le sentinelle, en lui criant dans son mauvais jargon : *Toi pas*

Chrétien, toi pas connoître Roi de France, mon maître, attrape pour toi coup de fusil. L'effet suivit la menace; le soldat Anglois fut plutôt renversé qu'il n'eut le temps d'appercevoir le danger. Cette action & plusieurs autres semblables firent connoître aux Anglois que nos Caffres, nation féroce de son naturel, ne leur feroient guères de quartier. Un d'eux ayant fait un Anglois prisonnier, après l'avoir blessé dangereusement dans un combat, voulut l'emmener avec lui jusqu'à la ville; mais ne pouvant y réussir parce qu'il étoit seul avec cet homme que ses blessures empêchoient de marcher, il voulut au moins porter à son Commandant quelques marques de sa victoire. Dans ce dessein il tira sa bayonnette, & se mit en devoir de lui couper un bras. L'Anglois croyant que son vainqueur alloit lui plonger sa bayonnette dans le corps, fit pour la première fois de sa vie le signe de la croix, & s'écria qu'il étoit Chrétien: il pensoit par-là fléchir son boutreau, au cou duquel il avoit apperçu un chapelet. Mais cet acte de religion, peu capable d'émouvoir le cœur d'un Caffre, ne l'auroit pas sauvé du danger de perdre le bras & la

vie, sans le secours d'un Sergent qui vint à propos pour empêcher cette cruauté. C'étoit un spectacle curieux de voir nos Caffres revenir de quelque expédition où ils avoient eu l'avantage sur l'ennemi. Presque tous avoient attrapé quelques dépouilles. Les uns étoient revêtus d'habits d'Officiers avec l'épée au côté; les autres avoient des chapeaux Anglois à grands bords garnis de plumets; mais ce qui leur plaisoit davantage & paroissoit le plus comique, étoit une espèce de grande calotte de cuir à grandes oreilles qu'ils mettoient pardessus de longues perruques dont ils étoient extrêmement curieux. Cet acoutrement, sous une figure sauvage, représentoit un vrai Carnaval & une troupe de Masques, plutôt qu'une expédition militaire, ou des guerriers revenant du combat. Ces Caffres, qui d'esclaves étoient devenus soldats, & se voyoient souvent mêlés avec les plus honnêtes gens, n'étoient pas moins jaloux que les François de bien faire leur devoir en toute occasion. Mais il étoit difficile de leur faire comprendre qu'un ennemi qui se rend à son vainqueur, mérite qu'on lui accorde la vie. Ce syf-

tème ne leur plaisoit pas, surtout à l'égard des Anglois dont ils avoient sujet de se plaindre. En effet, ceux-ci ayant fait prisonniers plusieurs Caffres, n'avoient jamais voulu les relâcher, quoique M. *Dupleix* leur eût fait faire des propositions réiterées de leur donner en échange des matelots ou des soldats Anglois dont les prisons de Pondichéry étoient pleines. Nos Caffres sçavoient ce refus, & animés par ce motif, ils ne négligeoient aucune occasion de s'en venger. Ils demanderent durant le siège qu'on leur permît de faire une sortie particulière avec une pièce de campagne. On crut devoir se prêter à cette ardeur, avec ordre cependant de ne pas s'éloigner du canon de la place. Leur façon de se battre donna un spectacle curieux & divertissant. On les voyoit traîner leur canon tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre; ensuite se dispersant, ils prenoient leur course jusqu'au pied des premiers retranchemens des Anglois; &, après avoir fait le coup de fusil, ils s'en revenoient aussi promptement & avec le même désordre qu'ils y étoient allés. Cette manière de combattre, qui incommodoit beaucoup les tra-
vailleurs

vailleurs Anglois, dura jusqu'à la nuit; & l'on fit rentrer ces Caffres dans la Place.

La journée du 8 Octobre doit être à jamais mémorable dans les annales de Pondichéry. Elle fournit à la relation de ce siège un événement aussi singulier que terrible; l'histoire des guerres passées offre peu d'exemples d'un feu aussi violent, & soutenu pendant si long-temps. Dix vaisseaux de guerre s'étant approchés pendant la nuit précédente, commencerent leur cannonade à six heures du matin, & tirèrent avec une fureur inexprimable jusqu'à six heures & demie du soir sans aucune interruption. Il n'est pas possible d'estimer au juste le nombre des coups que ces vaisseaux tirèrent; mais on a sçu depuis par les Anglois mêmes qu'ils se montèrent à plus de vingt mille; & dès le même jour, en effet, on ramassa plus de quatorze mille boulets, le reste s'étant perdu dans la mer & dans les plaines autour de la ville. Les ennemis se flattèrent que la furie de cette canonnade forceroit les habitans d'en venir à composition. Ils furent trompés dans leur attente; cet horrible fracas ne blessa que quatre

hommes de la Garnison. Les seules Malabares en furent les victimes ; il y en eut une trentaine de tués & autant de blessés par leur faute. Ces gens couroient les rues de la ville pour ramasser cette grêle de boulets, & l'appas du gain les portoit à se précipiter sur ceux qui tomboient, sans penser aux dangers semés sur leurs pas. Comme les Anglois tiroient à toute volée & sans fixer leurs coups, aucun de nos Ouvrages n'en fut incommodé. Il y eut seulement quelques maisons maltraitées. Enfin cette journée, qui devoit mettre Pondichéry en cendres, nous fut avantageuse, par l'abondante récolte de boulets qu'elle procura aux assiegeans. Comme ce débordement de flamme étoit le dernier effort des Anglois & un vrai coup de désespoir, le feu de leurs batteries se rallentit tout à coup. Ils cesserent entièrement de tirer le 15 d'Octobre, & le 17 ils levèrent honteusement le siége après trente-huit jours de tranchée ouverte. Par une estimation assez juste, on compte qu'il fut tiré du côté des ennemis plus de quarante mille coups de canons & près de cinq mille bombes, & la moitié autant du côté des assiègés. La revue

de nos troupes faite, il nous manqua cent cinquante hommes. La perte des Anglois se monta à quinze cens. On ne peut trop admirer le bon ordre & la discipline que le Gouverneur (M. *Dupleix*) avoit établis dans la Place. » On » sçait, dit l'auteur, combien le désor- » dre & la confusion sont à craindre » dans une ville assiégée. Que n'avions » nous pas à appréhender de ce côté-là? » Toutes sortes de nations renfermées » dans nos murs, & peut être autant » d'ennemis cachés, une multitude de » pauvres désertés de toutes les Colo- » nies de la côte pour trouver chez nous » un asyle assuré contre leur misere, les » différentes troupes qui composoient » la Garnison, une foule d'ouvriers de » chaque espèce dont on avoit besoin » à chaque moment, & dont il falloit » contenir la timidité causée par les » efforts de la bombe, la distribution » des vivres qu'il falloit continuelle- » ment donner jour & nuit : tant d'objets » qui formoient un détail immense, » demandoient dans les Chefs une fer- » meté & une présence d'esprit peu » commune. Malgré tous ces embarras » & la grande étendue de la ville, tout

» étoit si bien disposé, que chacun fai-
» soit son devoir sans inquiétude ni
» confusion; & l'on peut dire, à la
» louange de tous les Officiers, que
» l'ordre & la discipline militaire n'ont
» jamais été mieux observés que pen-
» dant ce temps de licence. *Boscawen*,
» qui avoit cru ne trouver qu'une ville
» entourée de simples murailles, & une
» Garnison abatardie par la mollesse
» Asiatique, s'étoit flatté d'une con-
» quête facile. D'assez bonnes fortifica-
» tions défendues par de bons soldats
» agguerris depuis deux ans, & con-
» duits par de très-braves Officiers qui
» ne cherchoient que l'occasion de signa-
» ler leur valeur, lui ont appris à ses
» dépens que, si la présomption An-
» gloise suffit pour tenter tout contre
» les François, il faut quelque chose
» de plus pour le faire avec succès. »

Je suis, &c.

A Paris, ce 3 Décembre.

LETTRE III.

Les Intérêts de la France mal entendus. Tome III.

JE vous ai annoncé, Monsieur, trois volumes *in*-12 des *Intérêts de la France mal entendus, dans les branches de l'Agriculture, de la Population, des Finances, du Commerce, de la Marine & de l'Industrie, par un Citoyen*; & je ne vous ai encore entretenu que des deux premiers *. Le troisième renferme deux Parties comme les précédens; dans la première on examine l'état de notre Marine. *Cromwel*, au contraire, fixa la balance du pouvoir maritime en faveur de la Grande-Bretagne. Pour avoir des vaisseaux nationnaux, il ordonna *qu'aucunes marchandises de l'Asie, de l'Afrique ou de l'Amérique, ne pourroient être apportées que dans des vaisseaux fabriqués en Angleterre.* Cet article anima les particuliers qui tous

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756, Tome VII pages 3 & 163.

avoient intérêt à construire des vaisseaux; ainsi les autres Puissances furent anéanties, & le sont encore. Les Anglois, qui, sous le regne de *Charles I*, n'avoient pas trois vaisseaux marchands de trois cens tonneaux, devinrent les voituriers de la mer, & l'Angleterre fut le centre de la Marine de tout l'univers. Le Cardinal *de Richelieu* avoit bien vû la nécessité de nous donner une Marine; mais le détour qu'il falloit faire pour y arriver l'effraya. Les matériaux de ce grand édifice n'existoient pas encore, au lieu que ceux qui le conduisoient à l'abaissement des Grands & de la Maison d'Autriche étoient, pour ainsi dire, sous sa main. Il voulut jouir de la gloire de son propre ouvrage, & courut au plus pressé. *Louis XIV* suivit le même plan; plus de cinq cens mille de ses sujets devinrent soldats; ce Prince ne vit d'abord que la terre. On demande aujourd'hui si la France a une position assez avantageuse pour égaler sa Marine à celle des autres Puissances? Si son commerce général lui fournit assez de moyens pour disputer l'empire de la mer? Si les denrées de son crû peuvent occuper

un nombre de vaisseaux aussi grand que celui de l'Angleterre & de la Hollande ? Si les moyens d'élever sa Marine sont tellement à elle, qu'ils existent indépendamment de ceux que les autres Etats pourront lui opposer ? Enfin, si la population peut lui donner le nombre de Mariniers qui lui est nécessaire ? Voilà, Monsieur, des questions intéressantes : les réponses sont toutes à notre avantage.

1°. Notre proximité avec l'Espagne, le Portugal, la Sicile, & la Barbarie, qui sont les greniers de l'Europe, nous donne la supériorité sur les autres Etats. Nous avons des ports dans les deux mers ; nous pouvons aller de l'une à l'autre par le canal de Languedoc. Notre climat est favorable pour la navigation ; notre Ciel est doux ; nous rencontrons moins de glace que les Hollandois & que quelques Etats du Nord ; nos vaisseaux font cinq voyages sur mer, tandis que les Anglois & les Hollandois n'en font que quatre.

2°. Nos Colonies en Amérique nous offrent les plus grandes ressources. Le défrichement de leurs terres employera

un plus grand nombre de vaisseaux. La consommation étrangère sera toujours certaine, malgré l'état de prohibition. Nos denrées à plus bas prix se vendront davantage. Le Turc a des besoins aujourd'hui qu'il n'avoit pas autrefois. Les Echelles du Levant, les isles de l'Archipel peuvent former des branches de Marine; le Grand Seigneur consentiroit volontiers à nous laisser le commerce de la Mer Noire, qui est encore inconnu aux nations Chrétiennes.

3°. La France a cent cinquante millions d'arpens de terre en quarré, qui ensemencés de grains peuvent fournir à sa subsistance & employer au moins six mille vaisseaux de transport. Aucun Etat n'a plus d'étendue relative. Nos vins, nos eaux de vie sont devenus une boisson nécessaire à l'étranger; ceux des autres climats sont dangereux par leur nature; nos Provinces du Midi regorgent de fruits; il n'y en a point dans les Etats du Nord. Notre sel peut seul occuper une Marine sur l'Océan. Nos Arts sont adoptés par toutes les nations du monde; chaque peuple a la manie de se parer de nos étoffes; ceux mêmes qui en Angleterre en défendent l'entrée,

sont les premiers à s'en habiller. Ajoûtez à cela nos chanvres, nos lins, & surtout nos modes qui tiennent le luxe dans une agitation continuelle ; au lieu que l'Angleterre ne produit que des grains ; de l'étaim & de l'alun ; pour la Hollande, elle n'a que du laitage.

4°. Ces matériaux de grandeur appartenant à la France, les autres Etats ne peuvent pas empêcher qu'elle n'en fasse usage, d'autant plus qu'elle n'a point de compensation à faire avec aucun Gouvernement, tandisque les autres se trouvent dans une dépendance réciproque.

5°. L'Angleterre avec huit millions d'hommes se fait cent mille Mariniers. La France a dix-huit millions d'habitans ; elle peut donc avoir cent vingt-cinq mille Mariniers plus que l'Angleterre. On compte encore parmi nous quarante - quatre mille Paroisses : que chaque Paroisse fournisse un matelot à l'Etat. Nous avons un trop grand nombre de troupes de terre. Il étoit nécessaire autrefois ; il devient inutile aujourd'hui depuis notre union avec l'Espagne. Ce sont ces armées nombreuses qui sont cause que l'on nous déclare tou-

jours la guerre sous différens prétextes lorsque nous travaillons à notre Marine. Je ne dis pas que l'on diminue nos forces, mais qu'on les partage entre la terre & la mer, comme font les autres Etats. La Noblesse Françoise regarde l'Océan comme un vaste champ où il y a plus de richesses que de gloire à acquérir, & elle le dédaigne. Tel qui ambitionne un Brevet de Capitaine de Dragons, ne voudroit pas de celui d'un Commandant de vaisseau. Un jeune Seigneur se fera simple soldat; il croiroit s'avilir, s'il commençoit par être simple pilote.

La seconde Partie a pour objet l'industrie. C'est d'elle que dépend aujourd'hui la puissance des Etats. La France est au centre des besoins de l'Europe, & la seule qui puisse y fournir. Plusieurs Princes ont fait venir des ouvriers de Paris & de Lyon. Ils ont même fait voiturer chez eux jusqu'aux alimens auxquels ils étoient habitués. Tout cela a été inutile; l'Artisan ne se retrouvoit plus dans son propre ouvrage; c'étoit un arbre transplanté qui ne produisoit plus les mêmes fruits. Ce que ces Souverains avoient laissé derrière eux, ce

qu'il n'étoit pas en leur pouvoir de faire voiturer, c'étoit le climat. Cependant le climat seul ne fait pas tout; il faut du génie, & le François en est pourvû. Il a l'imagination vive & l'esprit inventif; les autres nations ne font qu'imiter. On diroit qu'il tient la nature à ses gages; & qu'il dispose à son gré des nuances & des couleurs. C'est quelque chose de prodigieux de voir le changement qu'il a apporté dans les Arts. En général, sa main d'œuvre est à plus bas prix que celle des autres peuples; mais la France n'a pas connu ses intérêts en portant son industrie chez les peuples les plus pauvres, au lieu d'entrer en concurrence avec les Arts des nations qui procurent l'or & l'argent; tel est le Portugal, où l'Angleterre envoye tous les ans douze cens gros vaisseaux chargés du produit de sa main d'œuvre, tandis que la France n'en envoye pas dix. Nous avons vû nos voisins partager par leurs Arts les trésors immenses de l'Amérique, & nous n'avons fait aucun effort pour les partager. *Cromwel* stipula dans son Traité avec le Portugal, qu'en considération de ce que la Grande-Bretagne recevoit

ſes vins, le Portugal recevroit ſes étoffes de laine. Mais il ne donne pas l'excluſion aux autres ; & pourquoi ne les y pas porter, au lieu de nous arrêter au commerce de Cadix, qui ne procure aucun avantage ? Nous aurons autant d'or du Breſil que l'Angleterre, lorſque nous vendrons au Portugal relativement la même quantité de main d'œuvre. Mais nos Manufactures ont toutes un vice local ; on ne les trouve que dans les endroits où les denrées ſont chères, & on multiplie trop celles qui ne regardent que le luxe. En général, nos Manufactures portent des taxes trop fortes ; c'eſt à cela ſeul que l'on doit attribuer la ſortie de pluſieurs ouvriers hors du Royaume. La fixation des Imprimeries en a donné de compte fait 195. à l'étranger, & n'a point tari chez nous la ſource des mauvais livres.

Plus je lis cet ouvrage, Monſieur, & plus j'y apperçois des maximes ſenſées & des projets utiles. Celui de l'établiſſement d'un Hôtel d'Induſtrie pour occuper les ſoldats réformés, ne ſeroit-il pas bien propre à remplir le vuide que la guerre a coutume de laiſſer dans les

Arts ? Aussi n'a-t-il pas échappé à notre auteur citoyen. L'homme d'Etat & le Négociant y trouveront beaucoup à profiter, soit pour faire de nouveaux établissemens, soit pour retrancher des abus.

Poësies Latines.

Vous connoissez, Monsieur, cette belle collection d'auteurs Latins commencée en 1742 par *Coustelier*. Vous sçavez que l'Imprimeur *Barbou* devenu possesseur de son fond, quant à cette partie, continue cette entreprise avec le plus grand succès. En vous rendant compte de quelques-uns de ces auteurs*, j'ai donné de justes éloges au Libraire, aux Editeurs & aux Artistes dont les soins & les talens réunis concourent à rendre cette collection aussi magnifique qu'elle est utile. *Quinte-Curce* vient de paroître avec les mêmes avantages que ceux qui l'ont précédé. Le texte, pour lequel on a suivi l'édition de *Henry Suakembourg*, est de la dernière exactitude. Il a été revû sur les manuscrits de la Bibliothèque du Roi ; & c'est d'a-

* Voyez l'*Année Littéraire* 1755 Tome VII. page 238.

près l'autorité de l'un de ces manuſcrits, qui eſt de la plus grande antiquité, qu'on a reſtitué à *Juſtin* ce qui avoit été inſéré ſans raiſon dans l'hiſtoire de *Quinte Curce*. On promet de donner inceſſament les Comédies de *Plaute*, & ſucceſſivement les Poëſies d'*Ovide*, les ouvrages de *Ciceron*, de *Pline* le Naturaliſte & des autres auteurs célèbres, exécutés dans le même goût.

Cette collection, qui juſqu'au *Quinte-Curce* incluſivement forme dix-huit volumes *in-12*, vient d'être augmentée d'un dix-neuvième Tome que le même Libraire a fait venir de Hollande. C'eſt une ſuperbe édition des Poëſies Latines de *Théodore de Beze*, de *Muret*, de *Jean Second* & de *Bonnefond*. Ce nouveau volume eſt bien digne de figurer parmi ceux auxquels on l'aſſocie. Il eſt exécuté dans le même format, ſur le même papier, avec la même exactitude & les mêmes ornemens Typographiques que les précédens.

On connoît des Poëſies Françoiſes & Latines de *Théodore de Beze*, qui ne ſe trouvent point dans ce Recueil. Il ſemble qu'on ait voulu ſeulement donner un choix des dernières. En ce cas on

auroit bien pû supprimer encore une infinité de pièces qui n'ont plus aujourd'hui aucun titre pour intéresser. Je crois même que ce seroit un service assez important à rendre aux Lettres & à tous ces Poëtes Latins du moyen âge & des siècles derniers, que de les tirer, en quelque sorte, de ce fatras oisif qui fait volume, & qui, sans ajouter à leur gloire, empêche qu'ils ne soient lus & ne passent à la Postérité. En ne conservant d'eux que ce qu'ils ont d'intéressant & par le sujet & par la versification, on leur assûreroit l'avantage de plaire & d'instruire dans tous les âges.

Jules Scaliger, le moins indulgent des Critiques qui ont parlé des poësies de *Beze*, lui reproche de fréquens gallicismes. Ce n'est pas, à mon avis, le seul défaut de ce Poëte souvent agréable. On pourroit l'accuser encore de porter la facilité d'esprit jusqu'à l'abus de l'esprit même, de jouer quelquefois sur le mot jusqu'à la puérilité, de rabaisser les sujets qu'il traite par des idées minutieuses & peu nobles, enfin, de sacrifier le mérite des pensées à celui des vers, & à la recherche frivole d'une diction facile & abondante. Il mérite ce-

pendant d'être distingué de cette foule, si j'ose le dire, de singes de l'Antiquité, qui depuis trois siècles ont inondé tous les pays où l'on cultive les Lettres. Nous n'avons ici de *Beze* que des morceaux tirés de ses *Sylves*, ses *Elégies*, ses *Epitaphes*, ses *Portraits* & ses *Epigrammes*. La cinquiéme Elégie me paroît l'une des plus agréables. Le Poëte s'y plaint de la violence d'un amour qui ne peut être guéri par l'absence. Tout retrace à ses yeux l'objet qu'il aime.

Sive abeo in sylvas, nobis succurrit Adonis;
Et fit tristitiæ conscia sylva meæ.
Sive placent horti; quot florum hîc millia cerno,
Tot stimulis captum me premit asper amor.
Narcissum hinc croceum video, hinc flentes Hyacinthos;
Hinc miser ante oculos pulcher Adonis adest.
Magna quidem nostræ fateor medicamina flammæ.
Sed qui me vincit, vincit & ille Deos.

Cet endroit, imité d'*Ausone*, me rappelle ces jolis vers de M. *Poinsinet* l'aîné, où la même idée est fort embellie.

Je m'éloigne occupé d'une autre rêverie;
Et suivant le sentier d'une riche prairie,
J'y foule mille fleurs, jadis autant d'amans,
Et qui le sont encore sous ces déguisemens.

Le Jasmin y languit pour l'ingrate *Amaranthe.*
Clytie aime à tourner vers l'Astre qui l'enchante.
La pâle Violette y croît près d'*Adonis* ;
Narcisse s'aime encore entouré de Soucis.
Sous le Saffran *Crocus*, sous la pourpre *Hyacinthe*,
De leurs feux mal éteints ont conservé l'empreinte.

Le Poëte Latin s'est surpassé dans cette autre pièce dont vous trouverez l'idée plus neuve, & l'expression plus gracieuse encore & plus élégante. Elle a pour titre : *De coma candidæ ad Zephirum.*

Aura nec nimio æstuans calore,
Aura nec nimio rigore frigens,
Sed verno comes ire sueta Phœbo :
Aura frigidula, Aura mollicella.
Quæ sic lacteolæ meæ puellæ
Crines aureolosque crispulosque
Audax exagitasque, ventilasque :
Ecquid, obsecro, dum per universum
Læta perstrepis & vagaris orbem,
Cernis candidulâ meâ puellâ
Tenellum mage, delicatumque ?
Sed, quæso, mihi dic & istud, Aura,
Dum tu sic temerè hanc comam pererras,
Cincinnique agis hinc & inde nodos,
Non times, rogo, ne vel hinc vel illinc
Veloci miser impliceris alâ ?
Nam qui tam tenues tibi capilli,
Quæ molles adeò comæ videntur,
Non sunt, crede mihi, comæ aut capilli.

Sunt plagæ potius, quibus scelestus
Irretit miseros Cupido amantes,
Ut tela tenui sagax arachna
Incautas solet occupare muscas.
Sic me, sic miserum Cupido cepit;
Sic tu, ni caveas, tu peribis, Aura:
Sed quàm suaviter, ô Dii, peribis!

» Zéphire, dont la douce haleine n'a » ni la chaleur brulante du Midi, ni le » froid glaçant du Nord, fidèle compa- » gnon de *Phœbus* à l'entrée de sa car- » rière, toi qui oses agiter ainsi, qui oses » caresser ainsi les cheveux de ma belle, » ces cheveux dont l'éclat égale celui de » l'or, ces cheveux bouclés par l'Amour » même, dis moi, je t'en conjure, frais » Zéphire, Zéphire délicieux, en pro- » menant dans l'univers enchanté le » murmure gracieux de ton souffle léger, » vois tu rien de plus touchant, de plus » charmant que ce doux objet de mes » amours? Mais dis-moi aussi, Zéphire » téméraire, en folâtrant ainsi dans cette » chevelure, en faisant voltiger à ton » gré ces boucles charmantes, ne crains- » tu pas, malheureux, d'y voir arrêter » l'une ou l'autre de tes aîles légères? » Ce que tu prends pour de foibles che- » veux n'est rien moins que ce qui te » paroît. Ce sont autant de pièges que

» le malin Amour tend aux malheureux » amans, comme tu vois l'adroite *A-* » *rachné* surprendre dans sa toile imper- » ceptible les mouches imprudentes. » C'est ainsi que je devins malheureux, » ainsi l'Amour me surprit. Ainsi tu » périras, Zéphire téméraire, si tu n'y » prends garde. Mais, ô Dieux, dans » cette mort même, que tu trouveras » de délices ! »

Observez, Monsieur, que les diminutifs & les répétitions fréquentes des mêmes mots & des mêmes vers, source féconde d'agrémens pour ce genre de poësie, sont autant d'avantages perdus dans une traduction en prose qu'il est bien difficile de rendre supportable. *Théodore de Beze*, l'une des principales colonnes de la secte de *Calvin* après la mort de cet hérésiarque, nâquit à Vezelai l'an 1519, & mourut à Genève en 1605.

Muret est celui des modernes qui a peut être le mieux écrit en Latin, si c'est bien écrire que d'avoir sçu imiter parfaitement le tour d'expression, le nombre & l'abondance verbeuse de *Ciceron*, sans en avoir la richesse des pensées ni la force. Ses vers respirent le même

goût de latinité que sa prose; mais il manque de chaleur & d'élévation. L'imitation servile de l'antiquité s'y fait trop sentir; & l'on y trouve souvent un défaut assez ordinaire dans les écrivains de ce temps; c'est l'affectation ridicule de mettre de l'érudition jusques dans les choses de pur agrément. Ses poësies galantes ont été traduites en François. Je ne citerai de lui que l'épitaphe du fameux *Raphaël.*

Sic mea naturam manus est imitata, videri
Posset ut ipsa meas esse imitata manus.
Sæpe meis tabulis ipsa est delusa, suumque
Credidit esse, mea quod fuit artis opus.
Miraris, dubitasque; audito nomine credes.
Sum Raphael. *Hei mihi, quid loquor? Imò fui.*
Et tamen, his dictis quid opus fuit addere nomen?
Alterutrum poterat cuilibet esse satis:
Nam mea & audito notissima nomine virtus
Et præstare vicem nominis ipsa potest.

» Mon pinceau sçut si bien imiter la » nature, qu'il sembleroit plutôt que » c'est la nature qui a imité mon pin» ceau. Plus d'une fois elle se méprit à » mes peintures, & prit pour son ou» vrage ce qui étoit l'ouvrage de mon » art. Tu es étonné, lecteur; tu as peine

» à me croire; apprens mon nom, & » tu cesseras de douter. Je suis *Raphaël*; » que dis-je, hélas! Je le fus. Cependant » après ce que j'ai dit de mon talent, » qu'avois-je besoin de me nommer? » L'un ou l'autre pouvoit suffire. » Mon nom fait assez connoître mon » talent, & mon talent, pour être connu, » n'a pas besoin de mon nom. »

Marc-Antoine François Muret nâquit au bourg de *Muret*, près de Limoges, au mois d'Avril de l'année 1526. Après avoir enseigné quelque temps les Belles Lettres en Province, il vint à Paris, & fut Professeur de troisième au Collège du Cardinal le Moine. Il passa en Italie, prit la Prêtrise, & devint Professeur en Droit, en Philosophie & en Histoire à Rome où il mourut l'an 1585.

Figurez-vous, Monsieur, une touche brillante & légère, une imagination vive & riante; c'est l'idée que vous prendrez des Poësies de *Jean Second*, ou *Secundus*, né à la Haye en 1511, & mort à Utrecht âgé de vingt-cinq ans. Elles semblent dictées par les graces & par le plaisir; tout y respire l'enjoûment & l'aménité. Vous croirez lire *Tibulle* & *Ovide*, & vous conviendrez que l'A-

mour doit à *Secundus* la première place après ces deux Poëtes charmans de la volupté. Cet agréable auteur a laiſſé une étonnante quantité de vers Latins dans preſque tous les genres, & tous d'un goût exquis. Nous n'avons dans ce Recueil que ſes Poëſies galantes, dont la plupart ſont compriſes ſous le titre de *Baiſers*, BASIA.

Un homme de qualité, qui joint à la naiſſance l'eſprit & le goût des Lettres, & dont la modeſtie retient des ouvrages utiles & agréables, fruits de ſes loiſirs, a imité un grand nombre des plus jolies pièces des Poëtes Grecs & Latins. Vous jugerez de ſon talent par la traduction ſuivante du quinzième *Baiſer* de *Secundus*.

Prêt à lancer ſur toi ſes traits,
Le cruel enfant de Cythère
Te menaçoit, jeune *Nééré*,
Quand arrêté par tes attraits,
Par ce teint qu'envieroit ſa mère,
Ces graces dans tes mouvemens,
L'or de ta blonde chevelure,
Tout ce compoſé d'agrémens
Que te prodigua la nature,
Il reſte interdit, incertain;

Les armes tombent de ſa main ;
Et plus occupé de te plaire
Que de te livrer des combats,
Il court, il vole dans tes bras.
Vainement tu veux te ſouſtraire
A mille baiſers raviſſans
Qui, par un trouble involontaire,
Portent tous ſes feux dans tes ſens.
Puis-je donc m'étonner encore,
Quand tu me donnes un baiſer,
De voir tes lèvres m'embraſer
De tout le feu qui te dévore.

Adducto puer Idalius poſt tempora nervo ;
Stabat in exitium, pulchra Neæra, tuum.
Cùm frontem ſparſoſque videns in fronte capillos,
Luminaque argutis irrequieta notis.
Flammeolaſque genas, & dignas matre papillas,
Jecit ab ambiguâ tela remiſſa manu.
Inque tuas curſu effuſus pueriliter ulnas,
Mille tibi fixit Baſia, mille modis
. . . .
Et miremur adhuc cur tam tua Baſia fragrent !
Duraque cur miti ſemper amore vaces ?

Liſez ce Poëte, Monſieur, & je ne crains pas que vous m'accuſiez d'avoir voulu donner de lui une trop haute idée. Vous n'aurez pas moins de plaiſir en liſant la *Pancharis* de *Bonnefons*. Vous y trouverez les mêmes grâces, la mê-

me facilité, le même feu que dans *Secundus*, mais non peut-être cette mollesse délicieuse qui n'est un mérite que dans cette sorte de poëmes. La *Pancharis* fut traduite en vers François presque dès sa naissance en 1588 par *Gilles Durand*. Ce Poëte traducteur est aisé & naturel, & quelquefois aussi piquant dans sa naïveté que *Marot* lui-memê. *Jean Bonnefons* étoit de Clermont en Auvergne. Il fut Lieutenant-Général de Bar-sur Seine, & mourut âgé de soixante ans l'an 1614.

Ce volume est admirablement terminé par un Poëme assez considérable du même auteur intitulé *Pervigilium Veneris*, *Veille de Vénus*, qui est comparable, peut-être même préférable, à celui de *Catulle*, tel que nous l'avons, c'est-à-dire, rempli de fautes & de lacunes, comme il faut le supposer. Les amateurs de la belle latinité ne peuvent trop encourager le Libraire *Barbou* à multiplier leurs plaisirs en continuant avec le même zèle une collection aussi précieuse.

Je suis, &c.

A Paris, ce 5 Décembre 1757.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE IV.

Les Vies des Hommes Illustres de la France. Tomes XXI & XXII.

L'Idée avantageuse que je vous ai donnée autrefois *, Monsieur, de cet ouvrage, commencé par M. *d'Auvigni*, continué par M. l'Abbé *Pérau*, n'est point démentie par les vingt-unième & vingt-deuxième volumes qui viennent de paroître, & qui renferment la vie d'un seul homme illustre, *Henri de Rohan, Prince de Léon.* Il nâquit au château de Blein en Bretagne le 25 Août 1579. Il fut le second de six enfans que *René*, Vicomte *de Rohan*, avoit eus de *Catherine de Parthenai*, fille unique de *Jean de Parthenai*, Sei-

* Voyez les *Lettres sur quelques Ecrits de ce Temps*, Tome VIII page 289.

gneur *de Soubise*. Je passe tous les détails de la jeunesse & de l'éducation de *Henri*, pour le considérer comme Prince, comme Héros. Il suffit d'observer avec notre Biographe que, né de père & de mère Protestans, il eut le malheur d'être élevé dans les principes de la Réforme, & que l'attachement qu'il eut toujours pour ce parti fut la cause des troubles qui agitèrent les plus beaux jours de sa vie.

Henri IV venoit de conquérir son Royaume à la pointe de l'épée, lorsque *Rohan* parut dans le monde; il fit ses premières armes sous ce Monarque ami de la valeur, & combattit sous ses yeux au fameux siège d'Amiens, repris sur les Espagnols. La paix entre la France & l'Espagne suivit de près cet heureux événement; & le célèbre Edit de Nantes, signé par *Henri IV*, acheva de mettre la tranquillité dans le Royaume. *Rohan* se voyant alors inutile en France, étant, comme il le dit lui-même, *d'un âge plus propre à apprendre qu'à servir pour l'heure sa patrie*, il résolut de voyager dans l'Europe. Sa haute naissance, sa bonne mine & la politesse de ses manières lui procurèrent par-tout des plaisirs & de la

gloire. En Angleterre il fut distingué d'*Elisabeth* qui l'appelloit *son Chevalier*; en Ecosse le Roi voulut qu'il fût parrain de son fils, & ce fils fut l'infortuné *Charles I* qui périt sur un échaffaut. De retour en France, le Roi, qui l'aimoit tendrement, le fit Duc & Pair, lui choisit pour femme la fille du Duc *de Sully*, & pour comble de faveurs le nomma Colonel-Général des Suisses & Grisons. L'Historien le représente, à la tête de son Régiment, dans la belle armée que *Henri IV* destinoit à l'abbaissement de la Maison d'Autriche. *Rohan* ne respira plus que la guerre; mais l'assassinat du Roi renversa toutes ces idées. Ses regrets sont les plus touchans, quand il parle de cette mort funeste & de l'occasion qu'il perd de se signaler : *Occasion*, dit-il, *que je ne reverrai jamais, pour le moins sous un si grand Capitaine, ni avec tant de desir d'y servir & d'y apprendre mon métier.* Personne dans son esprit n'étoit comparable à *Henri IV*. *Certes*, ajoûte-t-il avec l'éloquence naïve de ce temps-là, *quand j'y pense, le cœur me fend; un coup de pique donné en sa présence m'eût plus contenté que de gagner maintenant une bataille.*

Après la mort du Roi, la division régna parmi les Grands; chacun voulut se rendre maître de l'autorité. Il se forma un parti de *Mécontens* à la tête desquels on vit le Prince *de Condé*. Les Réformés se joignirent à eux, & ce ne fut par-tout que soulevemens & révoltes. Le récit de toutes ces fureurs seroit trop long. Je me hâte d'en venir aux trois guerres de Religion dont *Rohan* eut à soutenir le poids.

La première s'alluma sur la résolution que prit *Louis XIII*, dès qu'il eût pacifié les *Mécontens*, de mettre la dernière main au rétablissement de la Religion Romaine dans le Béarn, qui, de Catholique qu'il étoit autrefois, avoit été rendu Protestant par *Jeanne d'Albret*, Reine de Navarre, mère de *Henri IV*. Les Protestans donnèrent le commandement de leurs Cercles ou Provinces, au nombre de sept, aux Seigneurs de leur parti les plus éprouvés. On forma des fonds, pour la guerre, des deniers Royaux & des biens des Eglises, qui tous devoient être saisis au profit des Protestans; enfin, on pourvut à tout pour le civil & le militaire. Les Commissions qu'on expédioit étoient scel-

lées d'un grand sceau de cire rouge, sur lequel étoit représenté un Ange qui d'une main tenoit un livre, & de l'autre étoit appuyé sur une croix. Il avoit sous ses pieds une personne nue, & autour du sceau on lisoit cette légende : *Pro Christo & Rege*; étrange manière de combattre pour son Roi ! Les déclarations foudroyantes du Souverain contre les rebelles armés détachèrent plusieurs Grands de leur parti ; mais *Rohan* & *Soubise* son frère refusèrent généreusement de se détacher du corps Protestant. Sa Majesté commença par le siège de Saint Jean d'Angeli, que *Soubise* défendoit. Le Roi voulut d'abord la soustraire à sa juste indignation en la sommant de se rendre ; & comme cette sommation, qui se faisoit de la part d'un Souverain à son sujet, est d'une formule singulière, la voici telle que l'Historien la donne. C'est un Hérault d'Armes qui vient à la porte de la ville, où commandoit *Soubise*, lui dire à haute voix : *A toi, Benjamin de Rohan, le Roi, ton Souverain Seigneur & le mien, te commande de lui ouvrir les portes de sa ville de Saint Jean d'Angeli, pour y entrer avec son armée : à faute de quoi, je*

te déclare criminel de lèze-Majesté au premier chef, rôturier toi & ta postérité; tous tes biens confisqués, les maisons rasées de toi & de tous ceux qui t'assisteront. *Soubise* lui répondit qu'il n'étoit pas son maître, & qu'il ne pouvoit lui parler qu'en simple soldat. Comme il faisoit cette réponse le chapeau sur la tête, parce que le Hérault de son côté ne s'étoit point découvert pour lui parler: *Vous n'êtes point dans votre devoir*, lui dit le Hérault en l'interrompant à ce sujet; *ôtez votre chapeau.* *Soubise* se soumit au cérémonial qu'il ignoroit, & donna la réponse suivante au Hérault qui voulut l'avoir par écrit: *Je suis très-humble serviteur du Roi; mais l'exécution de ses commandemens n'est pas en mon pouvoir.* BENJAMIN DE ROHAN. La ville fut obligée de se rendre, & le Roi pardonna.

Comme l'armée Royale pressoit sans succès Montauban, & que la gloire des armes du Roi pourroit être compromise; le Connétable *de Luines*, pour se tirer de ce mauvais pas, demanda une entrevue à *Rohan*, son allié, son ami même. Mais *Rohan*, avec une fermeté digne de *Régulus*, rejetta, contre ses propres intérêts, tout ce qui n'alloit

point au bien général des Réformés. Le discours de *Luines* eſt preſſant, perſuaſif; celui de *Rohan* eſt noble & magnanime; l'un y parle en Miniſtre, l'autre en Héros. On ne put réduire Montauban; le ſiège fut levé. *Rohan* fut reconnu par les Religionnaires pour Chef général. Il parcourut toute la Guyenne, ravageant le païs Catholique, & convertiſſant toutes les cloche en bonne artillerie. La fureur fut pouſſée plus loin, & les Proteſtans ſe préparèrent par un jeûne ſolemnel à la démolition de toutes les Egliſes, qui fut exécutée avec la dernière violence. A Nîmes, après un pillage de pluſieurs jours, les ſéditieux firent crier par la ville que tous les Philiſtins (c'eſt ainſi qu'ils appelloient les Catholiques) euſſent à ſortir, ou qu'ils abjuraſſent la Papauté; faute de quoi, tous ſeroient cenſés priſonniers de guerre. *Rohan* lui-même, emporté ſans doute par le torrent, paroiſſoit autoriſer en ſa préſence les déſordres & les vexations contre les Catholiques. Cependant, comme il tranchoit du Souverain, faiſant hauſſer les monnoies, & mettant des impôts ſur les villes de ſon parti, il eſſuya bien des

traverses & des contradictions de la part des siens qui souvent l'humilioient. *Telle est*, disoit-il quelquefois, *le malheur des guerres civiles qu'elles mettent entre le chef & ses partisans une égalité trop grande qui ne peut que ruiner à la fin ceux qui s'y laissent entraîner.* Les troupes Royales s'approchoient, prêtes à l'assaillir de toutes parts ; quatre armées l'alloient attaquer, & dans cette cruelle position tous les mouvemens qu'il se donna pour faire face en même temps à tant d'ennemis, le rendirent malade sans l'ébranler. La Cour lui fit parler alors d'un accommodement, auquel il répondit qu'il se prêteroit toujours, pourvû qu'il comprît tout le corps Protestant. Pendant le cours des négociations, la guerre se fit également de part & d'autre ; l'hyver même ne vit pas de suspension d'armes. Les Protestans jurèrent tous de se défendre jusqu'à la dernière extrémité ; deux potences furent alors dressées dans Montpellier, pour y faire pendre quiconque parleroit de se rendre. *Soubise* perdit bientôt tous ses avantages dans le Poitou ; forcé par les troupes Royales, il se renferma dans la Rochelle. *Rohan* couroit d'un bout à l'autre la

Guyenne & le Languedoc, fortifiant les Places, levant des soldats, rassûrant les villes. On se disposoit à faire le siège de Montpellier; mais, comme on étoit fatigué de la guerre, on pensa sérieusement à la paix; elle fut terminée à l'avantage de tout le corps Protestant. L'Edit de Nantes fut confirmé dans toute sa force & son étendue. Ainsi *Rohan* put se vanter d'avoir eu la victoire sur son Souverain dans cette première guerre : cependant il vint se jetter à ses pieds, & lui demander pardon.

Il ne se passa rien de considérable au sujet de *Rohan* jusqu'au changement qui arriva dans le Ministère; tous les Ministres furent renvoyés, & ce fut dès-lors qu'un des nouveaux, plus habile & plus heureux que tous ceux qui l'avoient précédé, sçut établir solidement sa puissance, porter sa fortune au plus haut degré d'élévation, & s'y conserver jusqu'à la mort. « Je parle, dit l'Historien, » du fameux Cardinal *de Richelieu*, gé» nie vaste & entreprenant, fait pour » changer la face de l'univers, & pour » apprendre aux Rois le grand art de » regner. » *Rohan* le soupçonnoit bien d'être un esprit délié, propre aux intri-

gues de la Cour ; il ne lui croyoit pas assez de vigueur pour entreprendre la ruine entière du parti Protestant. *Richelieu* cacha dans les profondeurs de son ame politique son grand projet d'abattre ce colosse audacieux qui de temps en temps ébranloit la Monarchie par ses secousses. Comme le Ministre favorisoit les Protestans d'Allemagne, il étoit tout naturel de penser qu'il protégeroit ceux de France. Mais il préparoit sourdement toutes ses batteries, & la Rochelle devint l'unique objet de ses attaques : insensiblement cette fameuse Place fut bloquée par terre & par mer ; on eut beau réclamer les articles de la paix ; on ne fut point écouté. Le brave *Soubise*, auquel les Rochellois s'adressèrent pour les secourir, résolut de sauver cette ville ; & fit tant par ses vives sollicitations qu'il entraîna son frère avec lui. Voilà la seconde guerre de Religion.

On vit *Rohan* marcher de ville en ville, accompagné de plusieurs Ministres & faisant porter la Bible devant lui. Bientôt il eut des troupes, & le Roi fit marcher pour le réduire plusieurs armées. Les ravages & toutes les horreurs

de la guerre recommencèrent des deux côtés. On fit des expéditions cruelles qui font frémir dans la peinture qu'en trace l'Historien. Dans une de ces expéditions où l'on s'empara d'une petite Place, on fit passer au fil de l'épée tout ce qui se défendit, & le reste fut condamné à être pendu. Un seul eut sa grace, à condition qu'il exécuteroit les autres; & ce malheureux, pour sauver sa vie, eut la barbare fermeté de pendre son propre père. Enfin la paix fut encore conclue avec les Protestans; mais *Rohan* pressentit bien la nécessité d'une nouvelle guerre civile, & se précautionna contre tout événement. *Soubise*, qui le secondoit avec une ardeur incroyable, avoit obtenu de l'Angleterre un secours pour la Rochelle.

Richelieu ne perdoit pas de vûe le projet de renverser ce boulevard de la Réforme. Comme le Nonce du Pape lui faisoit un reproche de la dernière paix accordée aux Huguenots, lui représentant que c'étoit un scandale affreux de voir un Prélat revêtu de la pourpre Romaine traiter avec des hérétiques, & leur faire des avantages

par les Anglois, penchoit vers sa ruine; cette malheureuse ville essuya la famine la plus cruelle. Se voyant épuisée par tous les maux de la guerre & sans espérance de secours, elle ne trouva point d'autre salut que dans la clémence de son Roi. La Capitulation se fit promptement, pour secourir tant de misérables qui périssoient par la faim; le spectacle de la misère parut horrible aux vainqueurs quand ils entrèrent dans la Place. Le désastre de la Rochelle jetta la consternation dans tout le parti Protestant; *Rohan* lui-même en fut ébranlé; mais, quoiqu'il prévit bien que toutes les forces des Catholiques alloient fondre sur lui, il forma le hardi projet de ne poser les armes que par une paix honorable, & de ne terminer la guerre que du consentement unanime des Alliés. On le vit tout à la fois négocier en Espagne, agir en Angleterre, en Savoie, & par-tout. Sa lettre au Roi d'Angleterre, pour l'engager à mettre sous sa protection toutes les Eglises de la Réforme, est un chef-d'œuvre dans ce genre. Que ne puis-je, Monsieur, vous la transcrire? Vous verriez avec quelle force, quelle dignité, quelle

noblesse *Rohan* sçavoit s'exprimer, sçavoit parler aux Rois. Ces sortes de monumens font beaucoup mieux connoître le caractère & le génie d'un Héros que toutes les couleurs qu'on voudroit rassembler pour le peindre. Le Roi d'Angleterre y fut sensible, donna des paroles qu'il ne tint point à son ordinaire, resta quelque temps encore spectateur inutile des troubles de la France, & finit par faire sa paix avec elle. *Rohan* fit néanmoins les plus belles dispositions pour résister. *Mais*, dit-il lui-même dans ses *Mémoires* par un trait sublime, *Dieu qui en avoit autrement disposé, souffla sur tous ces projets.* Les troupes du Roi revinrent contre lui plus animées que jamais; *Rohan* ne put empêcher que le Vivarais ne rentrât sous l'obéissance par la réduction de Privas, sa plus forte Place; ce qui jetta l'allarme dans tout le Parti. Le Général fit encore tête à l'orage pendant quelque temps, & se tira de plusieurs mauvais pas; il fit même quelques conquêtes. Mais, comme on lui demandoit de toutes parts beaucoup d'hommes & d'argent ou bien la paix, excédé de ces plaintes continuelles, il vit bien qu'il falloit succom-

ber ou penser à un accommodement. L'embarras étoit de le faire avec un certain avantage vis-à-vis d'un Souverain qui connoissoit alors toute la foiblesse d'un Parti rebelle. « Des raisons d'Etat, dit » l'Historien, empêchèrent le Gouverne- » ment de porter les choses aux dernie- » res extrémités. *Richelieu*, qui avoit » toujours dans la tête le grand projet » de l'abbaissement de la Maison d'Au- » triche, souhaitoit ardemment de voir » cesser la guerre civile, afin d'être en » état de faire mouvoir en liberté les » ressorts qu'il avoit imaginés pour en » venir à ses fins. » On travailla sérieusement aux articles du Traité; *Rohan* & *Soubise* obtinrent l'abolition de tous les Arrêts Parlementaires & déclarations du Roi lancés contr'eux.

Mais *Rohan*, qui ne vouloit point vivre à la Cour, sollicita sa retraite à Venise, où cette République le combla d'honneurs, & le choisit pour son Général. C'est là qu'il composa ses *Mémoires* qui sont pleins de vûes & fort estimés. Ce fut à Padoue qu'il fit différens ouvrages sur *l'Art Militaire*, tels que celui qui a pour titre *Le Parfait Capitaine*, où, dans un abrégé de réflexions relati-

ves aux Commentaires de *César*, il fait voir que la Tactique des Anciens peut fournir beaucoup de lumières pour la Tactique des Modernes. Ce Traité de guerre en particulier est un excellent morceau. Ce fut encore pendant son séjour à Padoue qu'il fit un Traité *de la corruption de la Milice ancienne & des moyens de la remettre dans son ancienne splendeur.* Il avoit particulièrement en vûe les Italiens, qui avoient si fort dégénéré de la valeur de leurs ancêtres, mais dont il se flattoit de pouvoir relever le courage; il disoit que *c'étoit surtout en Italie que naissoient les véritables soldats.*

Rohan fut tiré de cette occupation tranquille par les ordres de son Souverain, qui l'envoya pour Ambassadeur Extraordinaire chez les Grisons & les Suisses. Ils le choisirent pour leur Général, & ce choix fut confirmé par la Cour de France. Son habileté dans les négociations appaisa plusieurs troubles; il fut rappellé en France, marcha dans l'Alsace contre le Duc *de Lorraine*, le battit, & le força de repasser le Rhin. Il quitta l'Alsace pour passer à travers toute la Suisse dans la Valteline, con-

trée des Grisons, & païs important pour les armées de la Maison d'Autriche. *Rohan* fut d'abord repoussé par les Impériaux qui l'attaquèrent avec des forces supérieures ; mais il revint à la charge, & tira d'eux la plus haute vengeance. Voici la harangue qu'il fit à la tête de sa petite armée avant la seconde action ; je la trouve d'une éloquence simple, mais admirable par les circonstances ; elle peut figurer avec les plus belles des Romains. « Nous avons passé, dit-il » à ses soldats tous François, des lieux » presqu'inaccessibles pour venir en cette » vallée ; nous y sommes enfermés de » tous côtés. Voilà l'armée Impériale qui » se met en bataille devant nous ; les » Grisons sont derrière qui n'attendent » que l'événement de cette journée pour » nous charger, si nous tournons le dos. » Les Valtelins ne sont pas moins dis» posés à achever ce qui restera de nous. » De penser à la retraite, vous n'avez » qu'à lever les yeux pour en voir l'im» possibilité ; ce ne sont de tous côtés » que précipices insurmontables, de » sorte que notre seul salut dépend de » notre courage. Pour Dieu, mes amis, » tandis que les armes de notre Roi

» triomphent par-tout avec tant d'é-
» clat, ne souffrons pas qu'elles périſ-
» ſent entre nos mains ; faiſons, par une
» généreuſe réſolution, que ce petit
» vallon preſqu'inconnu au monde de-
» vienne conſidérable à la Poſtérité, &
» ſoit aujourd'hui le théâtre de notre
» gloire. » Il le fut en effet ; *Rohan*, à la tête des François, défit les Allemands, & les chaſſa ſi bien de la Valteline, en les battant à pluſieurs repriſes, qu'ils n'oſèrent plus y reparoître. Il en fit autant des Eſpagnols qui voulurent le mettre entre deux feux ; ils furent défaits, & pour comble de gloire *Rohan* refuſa les offres de l'Eſpagne qui vouloit attirer un ſi grand Capitaine à ſon parti. Quand il ne s'agiſſoit pas de religion, il ne connoiſſoit d'autre ſervice que celui de ſon Roi. Voilà peut-être le plus beau trait qui couronne le Héros : auſſi ſon Souverain, qui ſentit toute la nobleſſe d'un tel refus & l'importance de la victoire, lui prodigua les careſſes les plus flatteuſes. Enfin ce grand homme, après avoir illuſtré pour jamais la Valteline par les actions les plus nobles & les plus courageuſes, fut tout-à-coup

abandonné du Ministère de France, sans trop sçavoir pourquoi. Plus de nouvelles, plus d'argent, plus de ressource; il eut beau se plaindre, écrire, solliciter; il ne reçut pour réponse qu'un ordre de revenir à la Cour. Mais il n'eut garde de se livrer à la vengeance d'un Ministre qui le haïssoit à cause de sa Religion, & peut-être de son trop de mérite & de vertu. Il se retira dans l'armée du fameux Duc *de Veimar*, qui lui promit de rompre plutôt avec la France que de souffrir qu'on attentât sur sa personne. *Weimar* reçut dans son camp ce respectable ami, comme dans l'asyle le plus assûré. Quelle entrevue, Monsieur, & quels entretiens! La réponse que fit *Rohan* au piège que lui tendit de la part de *Richelieu* le fameux Capucin *Joseph* son confident, qui lui fit écrire une lettre comme venant de l'Infant d'Espagne, qui le félicitoit sur sa retraite du service de France pour prendre celui de l'Espagne, dut détruire les soupçons que le Ministère de France pouvoit avoir contre lui. *Rohan* s'apperçut de la manœuvre, & dit, entr'autres choses, « qu'il » étoit trop bon François & trop pas» sionné pour son Roi pour écouter

» aucune proposition au préjudice de
» son service ; que, quelque mauvais
» traitement qu'on lui fît à la Cour,
» on pourroit bien lui donner quelque
» sujet de s'en plaindre, mais jamais de
» manquer de fidélité. » Que j'aime à
voir les deux amis, au moment d'une
bataille contre les Impériaux, se dispu-
ter l'honneur de servir l'un sous l'au-
tre, & ne point vouloir du commande-
ment ! Le François refuse enfin le Sué-
dois, & ne veut absolument combattre
que comme simple soldat. *Rohan* se mit
à la tête du Régiment de *Nassau*, donna
tête baissée sur l'ennemi, & fut victo-
rieux, mais blessé. Le côté que com-
mandoit *Veimar* fut mis en déroute ; il
perdit la bataille ; mais, en grand Ca-
pitaine, dès le lendemain il surprit les
Impériaux dans le désordre, & se ven-
gea bien du mauvais succès de la veille.
Rohan, après avoir été témoin de la
défaite & du triomphe de son ami,
mourut de ses blessures. Les Vénitiens
honorèrent ses armes, qu'il leur avoit
léguées en mourant, avec une singulière
vénération ; son corps fut transporté à
Genève, & sa pompe funèbre se fit avec
éclat : on lui éleva un magnifique Mau-

solée, décoré d'une épitaphe trop longue pour la rapporter. C'est ainsi que vécut & périt le Duc *de Rohan* après tant de travaux & de changemens de fortune ; assemblage éclatant d'adversités & de prospérités. Il montra par-tout la plus belle ame & l'esprit le plus ferme ; par le cœur vraîment François & citoyen, mais quelquefois sujet rebelle & Prince dangereux par Religion ; toujours honnête homme, toujours grand homme.

Les Vies des Hommes Illustres se trouvent à Paris chez *le Gras*, Libraire, Grand'Salle du Palais.

Suite du Mercure de Vittorio Siri. Tomes V & VI *.*

Je joins, Monsieur, ces deux volumes en un seul article, pour ne pas revenir trop souvent sur cet ouvrage. *Vittorio* commence par observer qu'aucune année dans tous les siècles précédens, n'offre autant de sièges & de batailles que l'année 1642. *Louis XIII* étoit à la tête de ses armées pour conquérir le

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756, Tome VI page 141, l'*Année* 1757, Tome I page 63, Tome II page 37, Tome III page 16, Tome V page 46.

Rouſſillon. *Philippe IV*, Roi d'Eſpagne, étoit occupé au recouvrement de la Catalogne dont les peuples vouloient faire revivre leurs anciens privilèges. D'un autre côté la France revendiquoit ſes droits ſur ce même pais ; mais le Miniſtère Eſpagnol mettoit tout en uſage pour rendre les François odieux aux Catalans. On écrivoit contr'eux des libelles qu'on répandoit parmi le peuple de la Catalogne. On diſoit aux Catalans, dans un de ces écrits : « Vous » appellez les François à votre ſecours ; » vous ne connoiſſez guères cette nation ; » les traits ſuivans vous apprendront à » la connoître. Il n'y a pas long-temps » qu'à Paris, auprès du Louvre, deux » Seigneurs, à l'heure des affaires & du » paſſage, étoient ſur un balcon, cou- » verts ſeulement de leurs manteaux, » du reſte nuds. A meſure qu'il paſſoit » des caroſſes où il y avoit des femmes, » ils pouſſoient de grands cris qui por- » toient les paſſans à lever les yeux pour » en voir le ſujet. Alors ils ſe décou- » vroient tout-à fait. Ce ſont là des » traits de la galanterie Françoiſe. Cette » façon de vivre, communément blâ- » mée dans le monde, ne regne pas ſeu-

» lement parmi les simples Seigneurs ;
» mais elle est ordinaire aux Princes de
» la plus haute naissance. *Gaston d'Or-
» léans* étant en Flandres, on lui donna
» le divertissement de l'arquebuse dans
» un très-beau jardin. Toutes les dames
» du pays s'y trouvèrent ; elles étoient
» assises dans une allée magnifique cha-
» cune selon son rang. Le *Duc d'Or-
» léans*, qui parcouroit le jardin, passa
» par cette allée faisant des indécences
» avec l'air d'un homme distrait. Le
» Cardinal *François Barberin*, neveu du
» Pape, fut envoyé en France en qua-
» lité de Légat *à latere*. Le *Duc d'Or-
» léans* alla à sa rencontre selon son or-
» dinaire. Il s'en alloit chantant par le
» chemin une chanson infâme contre
» le Cardinal Légat, régal ordinaire
» que fait la Cour de France à ces Car-
» dinaux. Comme on fut venu lui an-
» noncer que le Légat n'étoit pas loin,
» il arrêta son cheval, & voulut finir sa
» chanson, faisant attendre pour cela
» le dit Légat. Quand celui-ci fut arrivé
» à l'audience du Roi, le Duc, qui étoit
» auprès de la porte, fit remplir son
» chapeau de cerises qu'il mangeoit avec
» beaucoup d'appétit, tirant les noyaux
» au

» au visage des Patriarches & Evêques » qui étoient à la suite du Légat au risque de les aveugler. Si les Seigneurs » de cette même suite changeoient de » place, les François se moquoient d'eux » en disant : *Serviteur, Seigneur Leandre, Seigneur Léandre, je vous baise les* » *mains*; enfin tous étoient des *Léandres*. Pour se moquer d'eux encore » davantage, ils alloient à reculon con- » tre le mur. Le Cardinal *Aldobrandin*, » neveu de *Clément VIII*, ayant été en- » voyé en France, ne pouvoit digérer » les procédés insupportables qu'on » avoit eus à son égard. Il ouvroit son » ame à ses serviteurs en leur disant : » *Faites m'en souvenir quand nous serons* » *à Rome; je veux que nous tuions tous* » *les François qui y sont pour oublier en* » *partie les injures que nous avons reçues.* »

Malgré tous les écrits injurieux contre la France, les Catalans lui demeurèrent fidèles & causèrent beaucoup de mal aux Espagnols. Un jour que le Roi d'Espagne alloit à la chasse du loup, le peuple osa lui crier : Le loup qui nous dévore tous, c'est le Roi de France ; que Votre Majesté aille à la chasse de

son côté, cela vaudra mieux. On fit une Pasquinade dans laquelle on introduisoit trois Rois, celui de Portugal, celui de France, & celui d'Espagne qui se présentoient à la porte du Paradis. Le premier disoit : » Je demande le Royaume des Cieux, parce que j'ai recouvré des Etats qui avoient été ravis à ma couronne ; là-dessus il étoit introduit dans le Paradis. Le second disoit : Je demande le Royaume des Cieux, parce que j'ai conquis celui qui avoit été enlevé à ma maison. Il étoit introduit de même. Le troisième faisoit la même demande, parce qu'il avoit maintenu la foi dans ses Etats. Le Portier répondoit : On n'ouvre point la porte au possesseur de tant de Royaumes usurpés. *Philippe IV* s'en alloit tout dolent rapporter cette réponse à son Ministre qui lui disoit : Que Votre Majesté aille prier *Saint Pierre* de la laisser entrer, parceque tous mes soins sont de perdre ces Royaumes. «

Vittorio parcourt à son ordinaire les événemens arrivés dans les autres Empires de l'Europe. Les démêlés de l'infortuné *Charles I* avec son Parlement y occupent une place étendue. L'article

de l'Espagne est toujours celui qui dans tous les volumes présente les traits les plus singuliers.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Décembre.

LETTRE V.

*Adresse de l'Ombre d'*ERNEST * *au plus illustre de ses Descendans* **, traduite de l'Anglois du *Gray's-inn Journal* ***.

VOici encore, Monsieur, un morceau traduit de l'Anglois, qui ne vous plaira pas moins que le *Détail de la GRANDE Expédition.* Il renferme des leçons importantes, dignes des plus grands Instituteurs des Rois, d'un *Montausier*, d'un *Fénelon*, &c. L'auteur est, sans contredit, un véritable ami de ses Maîtres & de ses Concitoyens : deux

* *Ernest Auguste de Brunswick*, père de *George I*, Roi d'Angleterre.

** C'est-à-dire, au Prince *de Galles*.

*** En Anglois *inn* signifie *logis*, *Hôtellerie* ; ainsi *Gray's-inn* mot à mot veut dire *le logis de Gray*. Le fondateur apparemment s'appelloit *Gray*. C'est un grand bâtiment qui contient plusieurs cours. Les Avocats y ont de beaux logemens. Il y a des jardins qui sont publics & très-fréquentés. Le *Journal de Gray's-inn* a beaucoup de succès à Londres. Il se distribue toutes les semaines par Cahier. L'auteur est M. *Murphy*.

qualités qui ne se trouvent pas toujours ensemble dans un cœur Anglois. Le Traducteur François les réunit à un degré qui n'est pas moins rare parmi nous. C'est d'ailleurs un homme d'un esprit juste, solide, profond, agréable, en état d'éclairer sa nation, très-versé dans la langue Britannique, & qui écrit bien dans la sienne. Ne soyez point rebuté, Monsieur, de la longueur des deux premières périodes. Dans les ouvrages sérieux, les Anglois dédaignent de couper leur style; ils se contentent de séparer les membres de leurs périodes par un tiret qui tient lieu de notre point & virgule. Leurs phrases ont quelquefois une page ou deux. Il me semble qu'il y auroit eu plus de puérilité que d'adresse à forcer le style original pour l'arranger à la Françoise, ce morceau n'étant pas un ouvrage d'agrément.

O Prince, les heureuses dispositions que vous faites paroître, la solidité que leur assûre la fermeté de votre caractère, la perfection qu'elles doivent attendre de vos lumières naturelles & de celles que l'Histoire vous a données, en vous faisant voir les avantages de la vertu &

les dangers auxquels le vice nous expose; la triste expérience que vous faites tous les jours qu'il est bien plus difficile de gouverner un peuple corrompu qu'un peuple vertueux, & que rien n'égale l'influence que les mœurs des Grands ont sur celles de leurs inférieurs : toutes ces choses, dis-je, me persuadent qu'en continuant de suivre les sentiers de la Justice, vous obtiendrez un regne aussi glorieux & aussi heureux que je vous le desire.

Toutes fois, lorsque je considère la quantité de malhonnêtes gens dont vous êtes entouré, & la peine qu'ils se donneront pour découvrir le côté par où vous pourrez leur donner prise, & par laquelle de vos passions il leur sera plus facile de vous gouverner; le charme que doit avoir pour vous cette espèce d'hommes qui approuvera toujours ce qui vous plaira le plus; l'impression bien différente que fera sur votre ame celui qui ne consultera que votre intérêt & celui qui ne consultera que le sien, le premier s'opposant nécessairement à vos desirs, & le second ne manquant jamais de les seconder; la séduction des plaisirs dont si peu de gens auront le courage

de vous détourner, & où tant d'autres s'empresseront de vous inviter; la crainte que l'on aura de vous dire la vérité, tandis que mille bouches ne seront ouvertes que pour vous flatter & vous tromper; les années que vous avez encore à passer avant que l'on vous juge capable de vous conduire par vous-même, & que vous ayez les lumières que donne l'expérience: tout cela, lorsque j'y pense, décourage mon espoir, & ne me présente que des objets de crainte.

Ecoutez donc, tandis que vous êtes encore accessible à la vérité, ce que l'on peut vous dire de plus important pour vous.

L'état de Souverain n'est rien moins que tranquille & assûré, & vous n'avez pas besoin, pour vous en instruire, de consulter d'autre histoire que celle de votre païs: un Monarque n'a pas toujours ses soldats près de sa personne, &, quand cela seroit, leur défense deviendroit inutile; peut-être même auroit-il besoin d'être défendu contr'eux. La seule Garde qui ne le trompera jamais, c'est l'amour de ses sujets; tant qu'il en sera certain, il n'aura

pas besoin de satellites, &, s'il la perd, il n'en aura jamais assez.

Le bonheur dont vous jouirez dans votre Gouvernement, vous ne pourrez l'obtenir que par celui que vous ferez goûter à votre peuple; les plaintes, lorsqu'elles sont générales, ne sont jamais sans fondement; elles ne peuvent être long-temps sans parvenir à vos oreilles, &, si vous n'en détruisez le cause, il faut vous attendre à en ressentir les effets: quelque pouvoir que vous ayez, vous ne pouvez empêcher qu'elles ne vous nuisent en mille occasions.

De jeunes gens pourront vous dire que *vous ne devez point craindre de troubles tandis que vous ne prendrez point le bien de vos sujets, & que vous ne gênerez pas leur conscience.* Cela seroit vrai, si tous ceux que vous gouvernez avoient des biens & des consciences; mais il y en a beaucoup qui n'ont ni l'un ni l'autre. Votre véritable intérêt est donc de diminuer le nombre de ceux-ci pour augmenter celui des autres; l'indigent sera toujours mutin & le débauché malhonnête homme. Il vous est aussi important de régler les mœurs de votre peuple que de pourvoir à sa subsistance;

vous n'y réussirez qu'autant que vous exciterez l'industrie; celle de vos sujets sera toujours en proportion des récompenses qu'on leur donnera, & ce sera le Commerce qui la fera naître parmi le plus grand nombre d'entr'eux. Or l'étendue du Commerce dans un Etat dépend du rôle qu'il joue parmi les autres Etats, & de la faveur que ceux-ci lui accordent, soit par crainte, soit par attachement. Quelle doit donc être la sagesse de vos Ministres, & quelles précautions ne devez-vous pas apporter dans le choix que vous en ferez, puisque vous n'êtes pas seulement obligé de pourvoir au bonheur d'un si grand nombre d'hommes dans l'intérieur de votre Royaume, mais qu'il vous faut encore former des liaisons avec tant d'Etats remués tous par des intérêts différens? Ceux que dans votre jeunesse vous prendrez pour vos compagnons, sont les derniers que vous devez prendre pour vos conseillers. Recevez les avis des gens que l'expérience a mis en droit d'en donner. Les hommes doués des qualités les plus aimables sont susceptibles des plus dangereuses erreurs jusqu'à ce que, par des observations réité-

rées, ils ayent formé leur jugement, & que, par un long usage du monde, ils ayent appris à le connoître. Telles sont les choses qui méritent votre attention, si vous ne voulez pas être un Prince malheureux. Elles s'étendront bien plus loin, si vous voulez être un grand Prince.

La force d'un Souverain vient de celle de son Royaume; & un Etat est d'autant plus foible que ses membres sont plus divisés entr'eux. Occupés à se supplanter l'un l'autre, ils négligent l'ennemi commun, & lui laissent prendre des avantages qu'ensuite ils veulent inutilement recouvrer. L'esprit de patriotisme & l'esprit de parti ne peuvent s'allier ensemble. Le soin d'éteindre ce dernier doit être votre principale occupation. Soyez le père commun, & le protecteur du mérite, quelque part qu'il se trouve. Si votre faveur s'étend sur tous ceux qui en sont dignes, ceux-là seront vos amis que vous desirerez d'avoir pour tels. Lorsque l'intégrité & la capacité seront une recommandation sûre auprès de vous, vous aurez pour appui les plus éclairés & les meilleurs de vos sujets, & vous ne rencontrerez

ni obstacles ni oppositions ; le seul zèle que vous deviez encourager est celui du bien public.

Il peut se faire qu'il y ait une faction pour vous comme une contre vous. Ceux qui obéïront aveuglément à vos volontés sont aussi factieux que ceux qui s'y opposeront toujours, & ce seront les plus dangereux, puisqu'ils vous entraîneront dans les plus fausses démarches par leur déférence pour vos caprices, & par cette flatterie pernicieuse qui vous engage à soumettre à vos passions votre devoir & vos intérêts.

Ne croyez pas qu'il suffise que les loix de votre païs soient la règle de votre Gouvernement ; il faut encore qu'elles soient celle de votre vie. On ne vous a proposé que comme un foible degré de vertu de vous conformer à ce que les loix nous prescrivent. Allez tant qu'il vous plaira au-delà de ce qu'elles ordonnent ; mais ne restez pas en deçà. Ce que votre conduite autoriseroit, en vain le défendroient-elles. Commencez par leur obéïr, & voyez ensuite si les autres leur obéïssent ; si vous voulez conserver votre autorité, ne souffrez pas qu'elles perdent leur force.

La santé & le courage de votre peuple viennent de la liberté dont il jouit. Conservez cette liberté ; mais ne souffrez pas qu'elle dégénère en licence ; que chacun soit aussi attaché à ses obligations qu'à ses privilèges, aussi occupé de ce qu'il doit d'obéissance que des droits dont il peut se prévaloir. Un Gouvernement trop absolu peut être dangereux ; mais il n'est point d'Etat qui puisse fleurir sous un Gouvernement trop foible.

Une nation n'est pas plus puissante par le nombre du peuple que par l'ordre qui y regne. Or cet ordre ne peut venir que de la subordination, & l'on ne sçauroit apporter trop de soin pour la maintenir dans toute son étendue. Les Magistrats sont les Substituts du Souverain ; ils remplissent ses devoirs & assûrent à ses sujets cette paix, l'objet de leurs desirs & le motif des hommages qu'ils lui rendent ; il faut donc qu'ils soient respectés, si l'on veut qu'ils remplissent dignement la place qu'ils occupent. De même que la beauté d'un bâtiment consiste dans l'accord & la symmétrie des parties qui le composent, de même une multitude d'hommes ne tient sa force

& sa beauté que de la distinction & de la gradation des rangs. Faites que chacun connoisse son état, se fasse respecter, & sçache également ce qu'il doit & ce qui lui est dû. Rien n'est plus contraire aux progrès d'un Etat que cet esprit qui tend à tout égaliser, & à confondre tous les rangs.

En encourageant les Lettres, vous fournissez une innocente occupation à des esprits qui ont besoin d'aliment, & qui pourroient être dangereux, s'ils ne s'exerçoient sur des objets indifférens ; vous ouvrez une libre carrière à toutes sortes de recherches, dont une grande partie ne sera pas d'une médiocre utilité au Commerce de votre nation ; vous vous mettez aussi en garde contre deux dangereux ennemis du repos public, l'*Hypocrisie* & l'*Enthousiasme*. Ces emplois, qui occupent un si grand nombre de vos sujets, peuvent être remplis par les gens les plus capables de procurer la tranquillité publique, & qui étant intéressés à la conserver, employeront toutes leurs lumières à cet objet ; vous vous attacherez ceux qui sont le plus en état de vous exposer la vérité dans tout son jour, & de vous montrer le

mensonge & la calomnie dans leur aspect le plus odieux. La noble émulation que vous exciterez vous portera vous-même aux plus grandes actions ; vous en recevrez le prix dans de justes éloges, & votre réputation s'étendant au loin pendant votre vie, passera ensuite jusqu'à la postérité.

Si vos voisins entretenant toujours des armées sur pied, vous ne pouvez vous dispenser d'en avoir, faites en sorte qu'elles ne nuisent pas plus à votre propre pays qu'à vos ennemis, & qu'en protégeant la vie de vos sujets, elles n'en corrompent pas les mœurs. Plus vous leurs ferez observer une exacte discipline, plus il vous sera aisé de les réconcilier avec le peuple, & mieux vous en serez servi.

Quant aux Ecclésiastiques, ils seront toujours tels que vous voudrez qu'ils soient.

Il est moralement impossible qu'ils soient vicieux & ignorans, si vous ne dispensez les graces, dont vous disposez, qu'à ceux qui sont vertueux & instruits ; de même qu'il est difficile que le plus grand nombre d'entr'eux soient exacts à leur devoir, s'ils n'en attendent aucune

récompense. Je crois n'avoir pas besoin de vous dire combien leurs compatriotes se ressentent de leurs déréglemens.

Il n'est certainement pas de meilleur soutien pour le trône d'Angleterre que l'influence de ces principes qui y ont placé votre famille. Tant que vos compatriotes seront attachés à la Religion Protestante, ils ne pourront manquer de l'être à un Prince Protestant. Mais que ne devroit-il pas craindre de l'indifférence qu'on auroit pour elle ?

Ayez toujours présent que, quelque braves que soient vos soldats, quelqu'habiles que soient vos Ministres, ils ne suffiront pas pour vous rendre un grand Prince. Un Roi ne peut être grand que par ses vertus personnelles, par son propre mérite. Ce qui fait un honnête homme ne fait pas un bon Prince; mais tout ce qui est au désavantage de l'homme, deshonore le Monarque.

Plus un vice sera excusable, plus vous mériterez d'éloges en l'évitant; ce qui pourra passer pour une faute ordinaire, vous fera perdre la louange que vous aura acquise une vertu distinguée. Vous ne pouvez favoriser le crime sans le permettre. Vos mœurs seront connues

de tout le monde, & elles seront aussi généralement imitées qu'elles seront généralement observées; mais cette imitation roulera plus particulièrement sur les choses les plus aisées à suivre, & qui, par conséquent, seront le moins à votre honneur. Plus vous vous ferez aimer en vous rendant populaire, plus les fautes que vous commettrez tireront à conséquence; car, si vous ne parvenez pas à les justifier aux yeux du Public, du moins le rendrez vous moins scrupuleux à en commettre de pareilles; & le père du peuple peut-il soutenircette idée, que, dans quelques occasions, il en a été le corrupteur? Un seul vice que votre exemple aura autorisé jettera sur vous une tache qui ne pourra être effacée par tous les avantages dont on jouira pendant votre regne.

Si vous voulez qu'on vous loue d'aimer la règle, commencez par la mettre dans vos desirs, dans vos passions. Vous aurez plus de gloire à les vaincre qu'à triompher de l'ennemi le plus formidable.

Quel renom n'obtiendrez-vous pas, lorsque, placé au faîte de la grandeur, vos yeux ne seront pas éblouis de votre

élévation ; lorſque vous ne recevrez point d'hommages que vous n'ayez cherché à mériter ; que la ſincérité dans les conſeils ſera préferée à la complaiſance ; que vous n'aurez rien plus en horreur que la flatterie, ſi ce n'eſt la vile créature dont elle ſe ſert pour vous corrompre ; enfin, lorſque vous verrez ſans y céder tous les plaiſirs ; que vous les connoîtrez, que vous les mépriſerez, renonçant ainſi au loiſir pour le procurer à votre peuple, ne vous conſidérant comme ſon Prince que pour être ſon modèle, & vous diſtinguant plus par vos vertus que par votre rang.

Conſacrez votre regne & votre vie à ces objets : c'eſt-là que vous devez chercher la véritable grandeur, & c'eſt d'eux que vous devez attendre le plus grand bonheur dont la vie & le trône ſoient ſuſceptibles.

Pénétré de l'idée que vous partagez toutes les foibleſſes de ceux qui fléchiſſent le genou devant vous, regardez cette action plutôt comme un reproche que comme une marque de reſpect. Quel eſt le Souverain qui, avec une façon de penſer élevée, peut ſe contenter de ne devoir qu'à ſa naiſſance le rang

qu'il occupe? Le pouvoir en lui-même ne doit avoir aucun prix à vos yeux; il nous donne le moyen de mettre au jour le plus grand mérite; mais il n'en a point par lui-même. Si vous ne répondez à ce qu'il exige de vous, il ne sert qu'à multiplier vos défauts, à les faire mieux connoître, & à vous rendre pire que vous n'auriez été sans lui.

O Prince, le souhait le plus heureux que je puisse faire pour vous, c'est que vous ne perdiez jamais de vue votre devoir; c'est le moyen le plus sûr pour que vos sujets ne s'écartent pas du leur, & quelle satisfaction n'aurez vous pas, vous & votre peuple, lorsque vous vous disputerez à qui y sera le plus exact? Quel ennemi aurez vous alors à craindre? Ou plutôt, qui voudra être votre ennemi?

Au reste, ne vous figurez pas qu'aucun de vos devoirs vous dispense d'être occupé de votre Créateur. Vos premières obligations sont à lui, & c'est de votre exactitude à vous acquitter de celles-là que dépend votre attachement aux autres. Si vous oubliez ses droits sur vous, à quel autre devoir serez vous fidèle? *La Religion naturelle reconnoît*

cette maxime : que le bien général doit être consulté avant tout, que la Nature, notre mère commune, ne nous peut donner un conseil plus salutaire que celui-là, & qui tende plus au bien particulier de chaque individu.

La Révélation parle le même langage. Le fondateur de la Religion Chrétienne ne se représente que comme envoyé au monde pour le sauver, & il a voulu que ce fût à la charité & à l'amour de son semblable que l'on reconnût ses véritables disciples.

Voilà ce qui caractérise la vraie Religion ; il est certain qu'elle ne peut être que ce qui rend le genre humain meilleur qu'il n'eût été, & ce qui conduit au plus grand bien. Envisagée sous ce point de vûe, le seul sous lequel la Raison & l'Ecriture me la fassent voir, elle vous doit être recommandée par dessus toutes les choses qui méritent votre application, & cette application doit avoir pour objet de la respecter, & de la faire respecter par les autres.

Agissez par ce principe, & vous acquerrez le véritable mérite ; étudiez en l'influence, & tout retentira bien-tôt du bonheur qui accompagne votre gouver-

nement. La tranquillité de votre regne vous donnera le loisir de former de grands projets; l'affection de votre peuple vous encouragera à en tenter l'exécution, & sa fidélité vous répondra du succès.

Avis sur le Journal Chrétien.

Ce *Journal*, Monsieur, dont je vous ai annoncé le *Prospectus* *, se continue avec succès, & contient jusqu'à présent seize volumes. Il ne faut point être dévot de profession pour trouver ce livre à son usage; il suffit d'avoir de la Religion, & d'aimer à connoître les ouvrages qui en traitent. Les lecteurs pieux seront touchés de la dévotion affectueuse qui y regne. Les Fidelles seront confirmés dans les principes de leur foi. Les incrédules y trouveront des argumens capables de les ramener aux vérités du Christianisme. Les gens de Lettres mêmes en loueront le style plein d'onction, qui va également à l'esprit & au cœur. Le desir de satisfaire de plus en plus le Public Chrétien, a

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756, Tome IV page 65.

engagé M. l'Abbé *Joannet*, auteur de ce *Journal*, à y faire des changemens trop considérables pour ne pas vous en prévenir. Malgré les soins qu'il s'est donnés depuis trois ans pour rendre cet ouvrage utile, il ne s'est jamais dissimulé que le plan sur lequel il travailloit ne remplissoit pas toute l'étendue de son objet; c'est pour lui donner toute la perfection dont il est susceptible qu'il a agrandi la sphère de son *Journal*; mais ses vûes, en s'étendant, lui ont fait sentir la nécessité d'être secondé dans cette nouvelle entreprise. Il a associé à son travail M. l'Abbé *Trublet* dont vous connoissez le mérite pour ce genre d'écrire. Ce dernier a travaillé pendant trois ans au *Journal des Sçavans*; il n'a quitté cette carrière en 1739 que pour aller à Rome avec M. le Cardinal *de Tencin*. Le *Journal Chrétien* sera désormais son ouvrage autant que celui de M. l'Abbé *Joannet*, & si le nom de celui-ci continue de se lire dans le frontispice, c'est pour ne pas laisser perdre de vûe l'intérêt particulier que *la Reine* veut bien prendre à un ouvrage en faveur duquel elle a honoré M. l'Abbé *Joannet* du titre de son Journaliste,

Pour ôter même toute incertitude sur le véritable auteur de chaque Extrait tout ce qui sera de la main de M. l'Abbé *Trublet* sera indiqué par la lettre initiale de son nom. Voici le plan que nos auteurs associés se sont proposé de remplir. A commencer du mois de Janvier 1758, ils donneront le premier de chaque mois un volume de huit feuilles, ou de cent quatre-vingt-douze pages d'impression. Chaque volume contiendra quatre Parties qui embrasseront les matières analogues à l'objet du *Journal*. Dans la première on rassemblera tous les écrits qui traiteront de Dieu & de la Religion ; tels sont les livres de Théologie, de Controverse, les traductions des Auteurs sacrés, des Saints Pères, &c. La seconde Partie comprendra les livres qui ont pour objet de régler les mœurs ou sur les seuls principes de la raison, ou selon les régles de la morale Chrétienne & de la perfection évangélique ; les ouvrages qui concernent les Confesseurs dans la conduite de leurs pénitens ; ce qui donnera lieu de proposer & de résoudre les cas de conscience les plus embarrassans dans l'exercice de leur ministère ; les Man-

demens & les Instructions Pastorales des Evêques, dont il résultera un avantage considérable par la connoissance qui se répandra dans tout le Royaume de l'unité de doctrine, de la conformité de zèle & de vigilance dans nos premiers Pasteurs. Les Beaux Arts qui peuvent servir à la Religion, tels que l'Eloquence, la Poësie, la Musique, la Peinture, la Gravûre, &c, composeront la troisième Partie. On y donnera l'analyse des Sermons, des Panégyriques & des Prônes qui auront eu quelque célébrité. Le volume même du *Journal* fournissant plus de terrein à remplir, on pourra, sans nuire à la variété des articles, donner un peu plus d'étendue aux analyses. Les ouvrages de Poësies imprimés, & les pièces fugitives qui auront rapport à la Religion, à la piété & aux mœurs, ne seront point oubliés. Cette classe comprendra les Cantiques Spirituels dont l'utilité est confirmée par l'expérience. M. l'Abbé *de l'Attaignant*, qui jusqu'ici s'est prêté si obligeamment aux desirs du Public, voudra bien continuer de se signaler dans cette sainte & pieuse carrière. Les histoires nouvellement publiées, les morceaux les plus

instructifs de l'Histoire Ecclésiastique ; les relations des progrès de l'Evangile dans le Nouveau-Monde, les établissemens utiles à la Religion & à l'humanité, les événemens édifians, les cérémonies religieuses qui auront eu quelque éclat, les éloges des personnes dont la vie & la mort auront été caractérisées par de grandes vertus, les relations des missions tant de l'Europe que des autres parties du monde, rempliront la quatrième Partie du *Journal*. Vous sentez, Monsieur, que nos pieux auteurs, pour satisfaire à cette partie de leurs engagemens, ont besoin du secours des personnes instruites. On les invite à se prêter à cette bonne œuvre, &, pour les y engager plus efficacement, on les prie d'observer que ce *Journal* est celui de tous les Chrétiens ; qu'en y travaillant ils auront l'avantage de contribuer à l'édification publique, au regne des vertus, au bonheur de l'homme & à la gloire de Dieu. Pour ce qui concerne la forme de l'ouvrage, on abandonnera le ton épistolaire qui a été suivi dans les volumes précédens. On annoncera les livres qui ne demandent qu'une courte notice, & ceux dont on donnera dans

la ſuite un Extrait raiſonné. Par ce moyen le Public aura l'agrément de connoître les livres dans leur nouveauté. Quant aux conditions du nouveau *Journal*, chaque volume étant composé de huit feuilles, il augmentera le travail des auteurs & les frais du Libraire, ſans augmenter de prix dans la même proportion. Juſqu'à préſent les Souſcripteurs de Province ont payé quinze livres pour le *Journal*, & cinq livres pour le port des vingt cinq Cahiers envoyés par la Poſte. Dans la ſuite ils le recevront pour vingt & une livres ſans ſe charger de payer le port; c'eſt le Libraire qui prendra ce ſoin. L'augmentation de la dépenſe, qui n'eſt que de vingt ſols par an, ne peut donc pas éloigner les anciens ſouſcripteurs, puiſqu'on leur enverra chaque année 504 pages de plus qu'ils n'avoient coutume de recevoir. Le prix de la ſouſcription des douze volumes ſera de 18 livres pour Paris. Les volumes ſéparés ſe vendront trente-cinq ſols à ceux qui n'auront pas ſouſcript. On les trouvera toujours chez *Lambert*, rue & à côté de la Comédie Françoiſe. Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Décembre 1757.

LETTRE

LETTRE VI.

Lettre de M. Palissot à M. Fréron.

ON débite à Paris, sous mon nom, Monsieur, un ouvrage qui a pour titre : *Petites Lettres sur de grands Philosophes* *. C'est un écrit d'environ cent pages dont je suis en effet l'auteur, & qui du moins a été imprimé sur un manuscrit authentique. Il n'en est pas de même d'une édition que l'on vient d'en faire en Hollande, & que j'ignorerois encore, si l'on ne m'en eût adressé un exemplaire par la Poste. Cette édition fourmille de fautes, comme presque tous les ouvrages imprimés chez les étrangers. Elle ne contient que deux Lettres au lieu de quatre que vous trouverez dans celle de Paris. Ce ne seroit pas la peine de se plaindre au Public de ces omissions ou de ces négligences, si l'on n'avoit dénaturé cet ouvrage en y faisant des changemens que je désavoue. Toutes

* Elles se vendent à Paris chez la veuve *Bordelet*, rue Saint Jacques, vis-à-vis le Collège des Jésuites. Je vous rendrai compte incessamment de cette Brochure extrêmement piquante, qui a tout le succès qu'elle mérite.

les personnes qui me connoissent les discerneront aisément; mais, dans un écrit dont beaucoup de gens croiront avoir à se plaindre, je ne dois répondre que de mes fautes.

Dans ma Lettre sur le *Fils Naturel*, le sujet m'avoit conduit à une courte digression sur les bâtards; j'observois simplement que de tout temps ils avoient été flétris chez les nations policées. Quelque Jurisconsulte Hollandois a trouvé plaisant d'appuyer cette vérité d'une longue tirade d'autorités Juives, Grecques & Romaines, &c. Mais toute cette vaine érudition ne conclut rien, je crois, contre la Comédie du *Fils Naturel*.

Je n'entends pas plus par quelle finesse, dans une note injurieuse à M. *Goldoni*, on fait de cet auteur célèbre un baladin qui joue les rôles de *Scaramouche* sur les théâtres de Venise.

Mais, si ces fautes de l'Editeur me sont absolument étrangères, il en est une où j'étois tombé par méprise. J'avois attribué à un grand Philosophe une mauvaise épigramme qui s'est en effet répandue sous son nom. C'est une erreur dont on lui fait excuse, & qui se

trouve corrigée dans l'édition de Paris. L'Epigramme est d'une autre main. *

J'aurois eu du regret, Monsieur, que la vérité eût souffert la moindre atteinte dans un écrit où je me suis ouvertement déclaré contre toute espèce de manège. Je n'ai rapporté que des faits connus & prouvés. J'ai cité avec scrupule tous les passages que j'ai employés. Si de ces faits & de ces passages ainsi rassemblés il en résulte un ridicule bien marqué sur de certaines gens, les personnes désintéressées pourront me sçavoir quelque gré d'avoir osé, par amour pour les Lettres, secouer le joug des préventions, & dire librement ma pensée sur des réputations usurpées, capables de décourager toute émulation.

* Je ne me souviens pas de l'épigramme en question. Je m'en rappelle seulement le fond qui vouloit dire que ceux qui critiquoient M. *Diderot* étoient des rats maladroits qui vouloient attacher le grelot au cou du chat. Ce chat étoit M. *Diderot*. Les deux derniers vers me reviennent dans la mémoire :

Minet s'éveille, & les regarde : zeste,
Vous les voyez tous rentrer dans leur trou.

La comparaison de M. *Diderot* à un chat n'est pas juste. Car le chat est un animal patelin, tartuffe, vicieux de sa nature, comme l'a démontré M. *de Buffon* dans son *Histoire Naturelle* Tome VI, Article *CHAT*.

C'est moins une critique que l'on a voulu faire qu'un tableau fidelle de l'époque la plus singulière, peut-être, de notre Histoire Littéraire. En effet, Monsieur, il falloit tâcher d'apprendre à la Postérité que, vers le milieu de ce siècle, il se forma une ligue de Philosophes qui s'étoient concilié la nation par le mépris qu'ils marquoient pour elle, & la bienveillance des Académies en écrivant contre les Sciences; qui se croyoient de grands hommes, parce qu'ils avoient dit que *l'homme qui réfléchit est un animal dépravé*, & que l'espèce avoit beaucoup dégénéré en perdant l'utile habitude de brouter & de marcher à quatre pattes; qui recherchoient la considération en affectant de l'indifférence pour la gloire; qui avoient gagné quelques femmes par des ouvrages de Dynamique & de Métaphysique; qui s'intituloient hommes de génie à la tête d'un gros Dictionnaire; qui, pour se conformer judicieusement à l'ordre alphabétique, parloient dans une même colonne de l'art de faire des Comédies, & de celui de faire des Compotes; qui ordonnoient fastueusement de croire au mérite d'un livre, lorsque

ces livres étoit de leur goût ou de quelqu'un de leurs amis ; qui faisoient passer des traductions communes pour de sublimes découvertes ; qui dogmatisoient avec hauteur en se donnant pour Sceptiques ; qui se louoient tour à tour, exclusivement, au point d'avoir ajoûté un degré de fadeur aux louanges ; pour qui tout étoit de bonne prise depuis les idées de *Bacon* jusqu'aux Comédies de *Goldoni*, &c, &c ; &c, &c, &c, &c, &c.

Hé que l'on ne dise pas que ces Messieurs ne doivent pas être garants des opinions particulières de quelques-uns de leurs associés. La manie de se donner alternativement des éloges, & de les réserver pour eux seuls, de s'appeller toujours collectivement *des hommes de génie*, & de se réunir tous contre l'ennemi commun ; cette ligue offensive & défensive les a tous rendus solidaires, si j'ose me servir de ce terme.

Je m'attends bien-tôt, Monsieur, à ces reproches vagues de personnalités & de satyres. Ces mots équivoques sont devenus le cri de ralliement du Parti, dès que l'on ose être d'un Parti contraire. Il est de fort honnêtes gens à qui

ces déclamations d'une prétendue bonhommie qui s'offense de toute espèce de critique, en imposeront toujours. On ne se rappelle point la Fable plaisante du Renard qui n'a pas de queue. On ne veut pas voir que cette antipathie pour la critique dénote presque toujours un homme qu'elle a maltraité ; que tel qui vient d'intéresser la commisération en faveur de tout écrivain justement censuré, sourit le premier avec complaisance à tout bon mot où il n'est point compromis, même à celui qu'il croit dire.

On entend répéter cent fois qu'un mauvais livre tombe de lui-même, & peut-être, en effet, l'écrit détestable d'un auteur obscur pourroit-il mériter la faveur du silence ; mais un méchant ouvrage préconisé par tout un Parti, appuyé par vingt cabales, qui peut nuire au goût, ou du moins retarder ses progrès, qui fait gémir les vrais talens indignés des succès de l'intrigue, on ne peut, Monsieur, devenir pour lui trop impitoyable. Quelle gloire n'eût pas mérité un Critique qui, dans le temps où la *Phèdre de Pradon* balançoit celle de *Racine*, eût lutté lui seul contre cette

barbarie ? Ne sçait-on pas que *Boileau*, par la noble fermeté de son suffrage, ramena tout le Public au chef-d'œuvre de *Britannicus* ? Mais que la critique respecte toujours la personne. Cette distinction que l'amour propre rend si délicate seroit à la portée de tout le monde, si quelques gens n'étoient intéressés à obscurcir les idées les plus claires. Il faut pourtant essayer une fois de leur ôter cette ressource ; de lever ici toute équivoque, & de faire tomber ces imputations ténébreuses, prétextes éternels de la persécution des sots. Votre intérêt particulier, le mien même, Monsieur, (car on m'a fait aussi l'honneur de me persécuter quelquefois) celui de beaucoup d'honnêtes gens qui ne doivent pas être trompés, exigent un éclaircissement qui, d'ailleurs, est du ressort des Lettres, & qui pourra tranquilliser quelques bonnes ames.

Les personnalités sont nécessaires dans une Comédie ; il est courageux, mais il est très-vrai de le dire. Du moins n'en est-il pas une bonne du genre de celles de *Molière*, de *Regnard*, de *Destouches*, qui n'en fournît au besoin plus d'un exemple. La Comédie est une imita-

tion de l'homme, & je ne puis peindre que l'homme que j'ai connu. L'homme métaphysique, étranger à tous les Arts, n'est qu'une vaine spéculation. La nature seule a dû servir de règle & de modèle. C'est au peintre à tâcher de déguiser son secret sous la charge, & à braver les applications souvent injurieuses ou téméraires. L'abus de la Comédie seroit de nommer, comme elle le fit du temps d'*Aristophane*.

La Satyre a les mêmes privilèges avec les mêmes restrictions. Quand elle est purement littéraire, en respectant l'homme, elle peut attaquer le mauvais écrivain. On ne fera jamais un crime à *Boileau* d'avoir dit :

Hé, qui sçauroit sans moi que *Cotin* a prêché ?

Mais on pourroit lui en faire un de ce vers :

J'appelle un chat un chat, & *Rolet* un fripon.

Ceux-ci ne sont pas moins coupables, & ne sont pas à beaucoup près si bons :

Tandis que *Collettet* crotté jusqu'à l'échine
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

Je suis toujours étonné qu'ils ayent échappé à ce grand Poëte.

Le Critique est obligée de prouver ce que la Satyre tranche par un bon mot, & c'est en cela que consiste sa supériorité sur elle. Il est peut être facile d'être plaisant ; mais il n'est pas aisé d'être juste. Elle n'envisage point l'homme moral ainsi que la Comédie & la Satyre. Elle doit être plus sérieuse ; mais souvent elle excite à rire, parce que les sujets y portent d'eux mêmes. Il est même des occasions où le ridicule est plus nécessaire, plus victorieux que des raisons. Le goût conduit alors à ce précepte d'*Horace* si connu, *Ridiculum acri*, &c.

Dire & prouver qu'un ouvrage est mauvais, dénoncer au Public le manège qui le soutient pour un temps, arrêter le découragement en osant prédire que ces succès momentanées de la brigue s'évanouiront avec elle, prévenir les méchantes copies que l'on pourroit faire d'un méchant modèle, mettre une digue au torrent de la barbarie toujours prêt à se répandre sous le spécieux prétexte de tout innover : voilà le devoir d'un Critique.

Se moquer d'un écrivain qui s'est moqué du Public en se donnant pour l'auteur d'un ouvrage médiocre qu'il n'a fait que traduire, & que ses amis & lui-même avoient vanté comme une merveille : voilà une occasion à la Critique de s'égayer. C'est une petite vengeance de la vérité sur la supercherie.

Malgré ces limites si claires de ces différens Arts, je sçais bien, Monsieur, que je ne convaincrai pas tout le monde. Il sera toujours commode à de certaines personnes d'y jetter de la confusion. Hé, comment espérer de trouver un juge équitable dans l'amour propre irrité ?

Qui n'aime point *Cotin* n'estime pas son
Roi,
Et n'a, selon *Cotin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais il faut sçavoir souffrir pour la raison. Il est tant de gens qui souffrent volontairement pour des absurdités.

A Dieu ne plaise que je sois jamais tenté de porter en ces matières la licence trop loin. On me dira tout le bien que l'on voudra de tous ceux qui se croiront attaqués dans mes Lettres. Moi-même, je serai le premier à répan-

dre, à faire valoir ce bien que l'on m'aura dit; mais qu'il se forme une conspiration pour ériger de petits Tyrans en Despotes de la Littérature,

Ma bile alors s'échauffe, & je brule d'écrire;
Et, s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, &, comme ce Barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe:
Midas, le Roi *Midas* a des oreilles d'ane.

J'ai l'honneur d'être, &c. PALISSOT.

Epître d'Héloïse à Abailard.

Vous trouverez, Monsieur, tous les charmes de la plus belle poësie dans une traduction libre de la fameuse Epître d'*Héloïse* à *Abailard* de M. *Pope*. C'est particulièrement dans cette pièce qu'on peut appliquer à l'auteur Anglois ce qu'en a dit M. *de Voltaire*: Qu'il a réduit les sifflemens aigres de la trompette Angloise aux sons doux de la flûte. Cette passion d'*Héloïse* est un des plus beaux monumens que nous ayons dans l'Histoire amoureuse. *Ovide* l'eût enviée au siècle barbare qui la vit naître; en

effet, rien de plus touchant que ce contraste d'amour & de religion que les Poëtes de l'Antiquité ne connoissoient pas. Ce sujet si riche, ce combat de la Nature & de la Grace, est rendu par le Traducteur de manière à balancer l'original. On ne s'apperçoit ni de la contrainte du vers, ni de la gêne de l'imitation. Cette pauvreté dont on accuse vulgairement notre langue, & qui a fait dire que nous n'aurions peut-être jamais de Poëtes bien traduits, disparoît ici entièrement. Images, comparaisons, sentimens, tout me paroît exprimé avec une fidélité qui conserve toute la chaleur, toute la vie de l'Epître Angloise. Comme cette pièce n'est point encore imprimée, je vous ferai certainement plaisir, Monsieur, de vous en rapporter quelques morceaux.

Héloïse se rappelle cet instant fatal & si connu qui sépara pour jamais le malheureux *Abailard* de lui-même. Elle se remet devant les yeux ce sacrifice si peu volontaire qu'elle fit alors à la Religion.

O mon cher *Abailard*, peins-toi ma destinée.
Rappelle-toi ce jour où de fleurs couronnée,

Où prête à prononcer un serment solemnel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes desirs,
Je jurai de quitter le monde & ses plaisirs.
D'un voile obscur & saint ta main foible & tremblante
A peine avoit couvert le front de ton amante,
A peine je baisois ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;
Du Temple tout-à-coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit & les lampes pâlirent;
Tout le Ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étoient plus pour mon fidelle amant:
Tant l'Eternel encor doutoit de sa victoire!
Je te quittai... Dieu même avoit peine à le croire.
Hélas, qu'à juste titre il soupçonnoit ma foi!
Je me donnois à lui, quand j'étois toute à toi.
Un malheureux amour immoloit *Héloïse*,
Et jamais à la Grace elle ne fut soumise.
Je perdois mon amant... J'eusse accepté sans choix
Ou le trône, ou l'autel, ou le sceptre, ou la croix.

Quelle volupté, quelle yvresse, Monsieur, dans cette peinture, trop naturelle peut-être, des mouvemens qui tyrannisent encore la foible *Héloïse!*

Vien donc, cher *Abailard*, seul flambeau de ma vie;
Que ta présence encor ne me soit point ravie.
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Vien, nous pourrons encor connoître le plaisir,
Le trouver dans nos yeux, le puiser dans nos ames.
Je brule...... de l'amour je sens toutes les flammes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux.
Quels momens, *Abailard*!... Les sens-tu?.... Quelle joie!
O douce volupté, plaisirs où je me noie!
Serre-moi dans tes bras, presse-moi sur ton cœur,
Nous nous trompons tous deux.... mais quelle heureuse erreur!

Le remords suit bientôt cette expression si tendre; mais que dans ce remords même il paroît encore de foiblesse! Que toutes ces nuances sont bien ménagées!

Que dis-je ? .... Ah, de quel nom faut-il que
l'on me nomme ?
Moi, l'épouse d'un Dieu, je brule pour un
homme !
Dieu jaloux, prends pitié du trouble où tu me
vois ;
A mes sens mutinés ose imposer tes loix.
Tu tiras du cahos le monde & la lumière ;
Hé bien, il faut t'armer de ta puissance en-
tière ;
Il ne faut plus créer ; il faut plus en ce jour,
Il faut dans *Héloïse* anéantir l'amour. &c.

Elle compare l'état paisible de ses compagnes au trouble qu'elle éprouve. Ce sont d'autres couleurs, des images plus délicates. Il falloit cette variété pour reproduire si souvent avec succès les mêmes situations & les mêmes mouvemens. C'est ici la mollesse du pinceau de *Catulle*.

Chères Sœurs, de mes fers compagnes inno-
centes,
Sous ces portiques saints colombes gémissan-
tes,
Vous qui ne connoissez que ces froides vertus
Que la Religion donne & que je n'ai plus,
Vous qui, dans les langueurs du zèle monasti-
que,

Ignorez de l'amour l'empire tyrannique,
Vous enfin qui n'ayant que Dieu seul pour
amant,
Aimez par habitude, & non par sentiment,
Que vos cœurs sont heureux puisqu'ils sont
insensibles !
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits
paisibles ;
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah, qu'*Héloïse* envie & vos nuits & vos jours !
Héloïse aime & brule au lever de l'Aurore,
Au coucher du soleil elle aime & brule encore,
Dans la fraîcheur des nuits elle brule toujours ;
Elle dort pour revêr dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'Amour me caressant de ses aîles légères
Me rappelle ces nuits chères à mes desirs,
Douces nuits, qu'au sommeil disputoient les
plaisirs !

Elle passe à un contraste plus douloureux pour elle. Elle oppose ses feux à la tranquillité forcée du cœur d'*Abailard*.

Non, tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abailard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort :
Ton sang, pareil aux eaux des lacs & des fontaines,

Sans trouble & sans chaleur circule dans tes
veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour.
On n'y voit point briller ce feu qui me dévore.
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de
l'Aurore.
Vien donc, cher *Abailard*, que crains-tu près
de moi ?
Le flambeau de *Vénus* ne brule plus pour toi.
» Ton Dieu te le défend ! ... » Voilà donc ta
réponse ?
Avec quelle froideur ta bouche me l'annonce !
Ah, qu'il t'en coûte peu pour aigrir ma dou-
leur !
Barbare, que crains-tu de ma brulante ar-
deur ?
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des foibles-
ses ?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux ?
Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres
feux,
Qui brulent près des morts sans échauffer leur
cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à pré-
tendre.

Cette comparaison, absolument neuve,

est en même temps une des plus sublimes qui ait jamais été employée par aucun Poëte.

Enfin, Monsieur, la Grace l'emporte, mais sans détruire encore les révoltes du cœur d'*Héloïse*. La Grace change la Nature, & ne peut l'anéantir. Cette malheureuse amante repousse elle même, mais d'une main foible & chancelante, ce cher *Abailard* qu'elle appelloit dans sa solitude.

Ne viens point, cher amant, je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens, ne pense plus à moi.
Adieu, plaisirs si chers à mon ame enyvrée,
Adieu, douces erreurs d'une amante égarée.
Je vous quitte à jamais, & mon cœur s'y résout.
Adieu, cher *Abaillard*, cher époux.... adieu tout.
O Grace lumineuse! O Sagesse profonde!
Vertu, fille du Ciel, Oubli sacré du monde,
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez *Héloïse* au sein des Immortels.
Je me meurs.... *Abailard*, vien fermer ma paupière.
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.

Dans ces affreux momens, vien du moins recueillir
Et mon dernier baiser & mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes,
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau,
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau.
Que la main des Amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur pleurant notre mémoire
Dise : Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux;
Gémissons sur leur tombe, & n'aimons pas comme eux.

Il n'y a point là d'épigrammes ni de métaphysique; mais cette simplicité, au goût des connoisseurs, est bien au-dessus de tous les jeux du Bel-Esprit. Il me semble que la lecture de cette pièce laisse dans le cœur une impression délicieuse qui ne peut venir que de la fidelle imitation de la nature.

Cette élégante traduction, Monsieur, est d'un jeune homme dont je ne vous ai point encore parlé, & qui ne se presse

point d'être connu, peut-être par cette supériorité même qui fait pressentir aux vrais talens que la gloire ne peut leur échapper. Il est auteur de la Tragédie d'*Astarbé*, que les Comédiens ont reçue avec les plus grandes espérances, & que le Public attend incessamment.

Recueil Périodique de Musique.

M. *de la Garde*, Maître de Musique, en survivance, des Enfans de France, Compositeur de la Chambre de Sa Majesté, & Ordinaire de sa Musique, entreprend, Monsieur, de donner tous les mois au Public, à commencer en Janvier 1758, un Recueil de sa composition, qu'il mêlera de différens genres de Musique, comme *Cantatilles* avec symphonie, *Duo*, *Chansons* & *Brunettes* avec accompagnemens de Guittare. Cet Instrument est devenu fort à la mode par la facilité qu'il donne de s'accompagner soi-même; il est d'ailleurs simple & naturel; il exprime le sentiment, & se marie sur-tout avec les voix douces & légères.

La Poësie & la Musique sont sœurs; &, quoiqu'elles puissent marcher seules

avec grace, leurs charmes réunis sont beaucoup plus piquans. M. *de la Garde* s'attachera à rendre son Recueil intéressant du côté des paroles mêmes. Plusieurs personnes, qui ne cultivent les Muses que par délassement, lui ont ouvert leurs porte-feuilles. Il invite tous ceux qui possédent le talent de composer, soit à Paris, soit dans les Provinces, de lui envoyer leurs ouvrages; il les recevra avec reconnoissance, & nommera les auteurs qui voudront être connus. Ce sera le moyen de garantir, & même de faire valoir, une foule de petites productions inspirées par l'amour, le plaisir, les graces & la gaîté, en les offrant au Public parées des agrémens du Chant.

Ce Recueil ne peut manquer d'être bien reçu, en sortant des mains de Monsieur *de la Garde* qui joint le goût le plus sûr & le plus délicat à la connoissance de son art. Il a donné de ses talens les preuves les plus éclatantes. *Eglé*, Ballet en un Acte, joué à la Cour & à Paris avec le plus grand succès, est de lui; la Musique en est charmante. Les paroles, qui sont très jolies, sont de M. *Laujeon*. Il a fait encore pour

Neuf. On en trouvera chez lui, aux Adresses Ordinaires de Musique, chez *Lambert*, près de la Comédie Françoise, *Duchesne*, rue Saint Jacques, & au Bureau du Mercure.

Je suis, &c.

A Paris, ce 10 Décembre 1757.

Fautes à corriger dans l'Ordinaire 35.

Page 313 ligne 8, dans la petite pièce de vers à M. *le Vachon*, il est échappé par inadvertance deux vers féminins de suite qui ne riment point. Au lieu de

Tel qu'on voit planer dans les airs,
Parmi la foudre & les éclairs,
L'oiseau qui porte le *tonnerre!*
Que ne puis-je, aidé de la *Rime*, &c.

Il faut lire :

Tel qu'on voit, parmi les éclairs,
L'oiseau qui porte le tonnerre
Planer dans l'empire des airs!
Que ne puis-je, aidé de la Rime, &c.

Même page ligne 10 *ces beaux mouvemens* lisez *ces grands mouvemens*.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE VII.

Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle de l'Europe, &c.

JE viens de relire avec un plaisir singulier, Monsieur, un de nos meilleurs ouvrages historiques, dont le mérite est reconnu depuis long-temps, & que je trouve encore fort supérieur au succès constant qu'il a parmi nous. Ce livre a pour titre : *Mémoires pour servir à l'Histoire Universelle de l'Europe depuis 1600 jusqu'en 1716 ; avec des réfléxions & remarques critiques. Par le Père d'Avrigny, de la Compagnie de Jesus. Nouvelle Edition corrigée & augmentée.* Cinq volumes *in*-12. A Paris chez *H. L. Guérin* & *L. F. de la Tour*, Libraires rue Saint-Jacques, à Saint Thomas d'Aquin.

L'Auteur débute par une Préface très-judicieuse. Il n'a point prétendu, dit-il, composer une histoire suivie de tout ce qui s'est passé dans les différentes parties de l'Europe. Son but a été de mettre les Lecteurs en état de juger des Historiens qui ont travaillé depuis un siècle. Il apprécie d'un trait de plume les faiseurs de Mémoires ; il fait voir combien ces sortes de Livres sont romanesques, & le peu de croyance qu'il faut leur donner ; ces compositions sont d'autant plus dangereuses qu'elles flattent notre curiosité & notre amour propre, en nous faisant entrer, pour ainsi dire, dans les palais des Souverains, dans les cabinets des Ministres, & converser avec eux. Le Père *d'Avrigny* en veut sur-tout aux Mémoires de *Pontis*, dont il détruit entièrement la réputation. Il justifie sa sévérité par des exemples qu'il rapporte. Son propre ouvrage prouve que, s'il a eu plusieurs modèles, il les surpasse tous par la façon de présenter les faits & de les analyser. Il a mis beaucoup d'exactitude dans les dates ; attention nécessaire à un Historien, & qu'on néglige trop aujourd'hui. Ce qu'on ne sçauroit trop louer particulièrement dans

cet écrivain, eſt cette mâle impartialité qui caractériſe le bon-eſprit & l'honnête homme. Il porte l'amour de la vérité juſqu'au ſcrupule, ſans déplaire néanmoins, parce qu'il s'interdit les réflexions malignes, & qu'il laiſſe parler les actions mêmes. Il ſe plaît à éclaircir certains paradoxes hiſtoriques dont il démontre le faux. Rien n'eſt comparable à ſon eſprit de diſcuſſion; il combat avec zèle tous les menſonges hiſtoriques que nos écrivains adoptent aveuglément les uns après les autres; enfin, on peut l'appeller ſans flatterie *le flambeau de l'Hiſtoire*; jamais titre ne fut mieux mérité. Je vais mettre ſous vos yeux quelques-uns des faits intéreſſans que renferment ſes *Mémoires*. Vous verrez, Monſieur, que mes éloges ſont un juſte tribut que je paye aux lumières & à la ſagacité du Père *d'Avrigny*.

Il ouvre ſon premier Tome par une idée générale de l'état où ſe trouvoit l'Europe au commencement du dix-ſeptième ſiècle. Ce tableau préſente beaucoup d'images que l'on diſtingue toutes également. » *Eliſabeth*, dit-il, gou» vernoit l'Angleterre depuis quarante» trois ans avec autant d'autorité que

» s'il n'y eût eu rien à dire à sa naissan-
» ce, où qu'elle n'eût pas regné sur les
» Anglois, & avec un éclat capable de
» faire envie aux plus grands Monar-
» ques. « *Elizabeth*, dans ce trait de pinceau, est présentée sous des couleurs neuves, qui peignent son caractère & son regne. Notre auteur raconte élégamment l'anecdote de la bague que cette Princesse avoit donnée au Comte *d'Essex*; mais, après s'être attaché à nous tracer ce morceau, il avoue qu'il le croit apocryphe, & qu'on ne le trouve que dans les Mémoires d'*Aubry du Maurier*; en conséquence, il renvoie ce fait aux Romans jusqu'à ce qu'il soit appuyé sur des preuves moins suspectes.

On lit avec plaisir dans ce premier Tome la harangue que prononça à la Convocation du Parlement *Jacques VI*, Roi d'Ecosse, devenu *Jacques I* Roi d'Angleterre après la mort d'*Elisabeth*, dont il fut l'héritier & le successeur. On trouve dans ce discours un mélange de Philosophie & de Théologie bien propre à caractériser ce Souverain qui, comme dit M. *de Voltaire*,

Au doux enfant Jesus dédioit ses ouvrages.

« Ce Prince, dit le P. *d'Avrigny*, étoit » naturellement bon, incapable de pren- » dre un conseil violent, de se venger » ni de venger ses proches. Une épée » nue le faisoit évanouir; ce qu'on at- » tribuoit à la frayeur qu'eut *Marie* » *Stuart* lorsqu'étant grosse de lui, elle » vit tuer *David Rizzo* à ses yeux : aussi » n'aimoit-il point la guerre. Tous ses » exploits se firent avec la plume; il pu- » blia des Ordonnances, des Manifes- » tes, des Traités de controverse; il at- » taqua & il se défendit; il entra en lice » avec les Cardinaux *Bellarmin* & *du* » *Perron*, plus fier d'avoir écrit con- » tr'eux que ne le seroit un Conquérant » qui n'auroit fait que venir, voir & » vaincre. Ceux qui ont lû de ses ou- » vrages peuvent juger de son goût...... » Les Anglois disoient hautement que » leur Roi étoit plus propre à faire le » personnage de Docteur dans une Uni- » versité qu'à remplir un trône, & gou- » verner un grand peuple. Ils affichèrent » un jour à la porte de son cabinet ces » deux vers Latins, qui prouvent le cas » qu'ils faisoient de lui :

Rex fuit Elisabeth, sed nunc Regina Jacobus.
Error naturæ sic in utroque fuit.

» Il faut convenir qu'à en juger par les
» événemens qui honorent le regne des
» Princes, *Elisabeth* fut un grand Roi,
» & *Jacques* quelque chose de moins
» qu'un homme. »

Notre auteur, à propos de la détention du poëte *Théophile*, rapporte un trait fort plaisant de l'enthousiasme du Père *Guérin*, Minime, dans un de ses Sermons. « Maudit sois-tu, *Théophile*; » maudit soit l'esprit qui t'a dicté tes » pensées; maudite soit la main qui les » a écrites; malheureux le Libraire qui » les a imprimées; malheureux ceux qui » les ont lues; malheureux ceux qui » t'ont jamais connu! Et beni soit M. le » Premier Président; & béni soit M. le » Procureur Général, qui ont purgé Paris de cette peste! C'est toi qui es » cause que la peste est dans Paris. Je » dirai, après le R. P. *Garassus*, que tu » es un bélître, que tu es un veau, que » dis je, un veau? D'un veau la chair » est bonne bouillie; la chair en est » bonne rôtie; de sa peau on en couvre » des livres; mais la tienne, méchant, » n'est bonne qu'à être grillée: aussi le » seras-tu demain; tu t'es moqué des » Moines, & les Moines se moqueront

» de toi. » On auroit pû ajoûter : Malheureux le Prédicateur, malheureux les auditeurs, & béni notre siècle qui a proscrit de pareilles sottises, la honte de l'esprit humain !

Le P. *d'Avrigny* emploie toutes ses lumières pour démontrer la chimère du projet de *Henri IV*, lorsqu'il mourut, de travailler à l'établissement de la République Chrétienne, divisée en quinze Etats. Il fait voir évidemment qu'il est impossible que ce Prince ait pû former un pareil plan. Il est bien étonnant qu'il y ait encore tant d'esprits amoureux de cette entreprise romanesque. L'auteur ne fait pas plus de grace à la prétendue complaisance du Maréchal *de Grammont* de s'être laissé battre à Honnecourt pour faire plaisir au Cardinal *de Richelieu*. C'est quelque chose d'inconcevable que le nombre des préjugés historiques. Si l'on attaquoit cette hydre, que de têtes à abattre !

Dans le temps qu'*Achille de Harlay Sancy* Baron *de la Mole* étoit Ambassadeur à la Cour de Constantinople, le bruit couroit que le Grand-Seigneur avoit dans sa Bibliothèque un manuscrit complet de *Tite-Live*, où se trou-

voient toutes les Décades qui nous manquent, & que le Grand Duc en avoit fait offrir cinq mille piastres à celui qui gardoit la Bibliothèque, sans pouvoir l'obtenir. *Sancy*, qui étoit sçavant & curieux, offrit d'en donner dix mille écus. Le Garde consentit à le livrer à ce prix. Mais, après l'avoir cherché pendant quelques mois, il assûra qu'il n'avoit jamais pu le trouver.

On lit dans le second volume le récit suivant. « Le Baron *de Sirot* rapporte » qu'ayant été manqué d'un coup de carabine que lui tira le Roi de Suède, » il déchargea son pistolet sur ce Prince » sans le connoître, qu'il lui brula les » cheveux, & que le mouvement de » tête que fit *Gustave* au passage de la » balle fit tomber son chapeau. *Sirot* » s'en saisit, le porta, & les Officiers » Suédois prisonniers ne purent le voir » après la bataille sans verser beaucoup » de larmes, dans la pensée que leur » Prince étoit mort. Il falloit que ce » chapeau eut quelque chose de bien » singulier, puisqu'un Officier de la » conséquence de l'auteur des *Mémoires* » avoit pris la peine de le ramasser dans » le temps même d'une bataille, sans

» sçavoir quel en étoit le maître, & que
» les Suédois le reconnurent du pre-
» mier coup d'œil. Personne n'a été plus
» heureux en pareilles aventures que
» M. *de Sirot*, si on l'en croit. Le Roi
» de Dannemarck l'avoit pareillement
» manqué deux ans auparavant d'un
» coup de carabine, & il en avoit pensé
» coûter la vie à *Christiern*, dont le che-
» val blessé par l'Officier François avoit
» eu bien de la peine à regagner les re-
» tranchemens. Ainsi en deux ans *Sirot*
» a l'honneur de faire le coup de pisto-
» let avec deux Rois ; il démonte l'un,
» il décoëffe l'autre. » On peut juger par ce petit morceau que le Père *d'Avrigny* sçait quelquefois égayer son style, & qu'il n'est pas de ces écrivains uniformes qui n'ont qu'une manière.

A la surprise de la ville de Mantoue par les Impériaux, le Palais du Duc, le plus riche qui fût en Italie après celui du Grand Duc, fut entièrement pillé, les saints ciboires volés, les maisons des particuliers livrées à l'avarice du soldat, l'espace de trois jours. On lit dans des Mémoires qu'un seul soldat gagna quatre-vingt mille ducats dans ce pillage, qu'il les perdit au jeu en un

seul jour, & que les Généraux Allemands le firent pendre pour avoir si mal profité de sa bonne fortune.

L'Empereur *Ferdinand*, à propos des intrigues du Père *Joseph*, Capucin, qui avoit fait ôter le commandement à *Walstein*, disoit fort plaisamment « qu'un » pauvre Capucin l'avoit désarmé avec » son chapelet, & que tout étroit qu'é» toit son coqueluchon, il avoit sçu y » faire entrer six bonnets Electoraux. »

Jamais mort n'a été racontée plus diversement que celle du Grand *Gustave*. Selon les uns, il fut tué avant le combat en allant reconnoître un poste, à peu près comme *Charles XII* l'a été depuis. Ce ne fut, suivant les autres, qu'après avoir renversé tout ce qui se présenta. Si l'on en croit un Historien, le cheval du Prince retourna dans le camp, & le Duc *de Weymar*, qui reconnut par-là le malheur de *Gustave*, le cacha adroitement aux troupes, & engagea le combat d'après le plan qui en avoit été formé. Un autre Historien prétend que la mort de *Gustave* fut si peu cachée que le Duc *de Weymar* l'annonça en passant d'Escadron en Escadron pour animer les soldats à la vengeance, & qu'ayant

trouvé *Gassion* sur son chemin, il lui dit : *Souvenez-vous de votre pauvre maître, & lui rendez ce dernier service.* Un autre écrivain assûre que, dès que le Prince fut tombé mort de deux coups de pistolet, les Allemands se mirent à crier, *Le Roi est mort*, & il ajoûte sérieusement que leurs cris ne firent qu'animer les Suédois, *& les transporter de cette fureur & de cette rage dont Homère dit qu'Achille fut saisi quand il eut perdu Patrocle.* Quelques-uns rapportent que le Roi de Suède fut tué par les Cuirassiers Allemands. *Puffendorff* dit qu'il y a beaucoup d'apparence qu'il périt de la main de *François Albert, Duc de Saxe Lawembourg*, qu'il avoit pris avec lui pour aller reconnoître un poste. L'on a été jusqu'à publier que le coup qui l'avoit abattu venoit d'un homme gagné par le Cardinal *de Richelieu*, à qui l'humeur altière de ce Prince, soutenue par de si prodigieux succès, commençoit à donner de l'ombrage : tant les politiques aiment à chercher du mystère dans les choses les plus naturelles ! Le Mercure François & quelques Historiens après lui disent qu'on en fit de grandes réjouissances à Vienne. L'auteur de la

vie du Maréchal *de Gassion* assûre, au contraire, que *Ferdinand* fit prendre le deuil à toute sa Cour, plus louable certainement dans cette conduite, laquelle au fond ne changeoit rien à ses sentimens, que le Roi d'Espagne qui se donna la peine d'assister l'année suivante à une Comédie intitulée *La Mort du Roi de Suède*, Pièce en vingt-quatre Actes, dont la représentation dura 15 jours.

Les trois derniers volumes ne sont pas moins intéressans que les deux premiers. Je n'en citerai que deux traits. Le Père *d'Avrigny* rapporte qu'un homme qui tenoit quelque rang dans l'armée de l'Evêque de Munster ayant paru touché de voir périr chaque jour tant de braves gens, le Prélat encuirassé entra dans une grande colère : *Pouvez-vous être de mes Officiers*, lui dit-il, *& vous laisser attendrir à la vûe des morts & aux soupirs des blessés ? Un bon soldat doit avoir aussi peu de compassion que le Diable.* Il le disoit & il le pensoit ; il n'en avoit lui-même guères davantage. Voyant que le nombre des malades & des blessés augmentoit à l'infini devant Groningue, il ordonna qu'on tuât tous

ceux qui ne donnoient point d'espérance de guérison, afin qu'on en fût débarrassé, & qu'ils ne languissent pas eux-mêmes plus long-temps.

La France, dans les dernières années de *Louis XIV*, étoit réduite à de grandes extrémités : on craignoit que le Prince *Eugène* n'entrât dans le Royaume, & l'on prétend qu'il se flattoit de venir jusqu'à Paris. Lorsque le Maréchal *de Villars* prit congé du Roi avant que de partir pour la Flandre : *Vous voyez*, lui dit ce Prince, *où nous en sommes ; vaincre ou périr ; cherchez l'ennemi & donnez bataille. Mais*, *Sire*, reprit le Maréchal, *c'est votre dernière armée. N'importe*, répliqua le Roi ; *je n'exige pas que vous battiez l'ennemi ; mais je veux que vous l'attaquiez. Si la bataille est perdue, vous me l'écrirez à moi seul ; vous ordonnerez au Courier de ne voir que Blouin. Je monterai à cheval ; je passerai par Paris votre lettre à la main ; je connois les François ; je vous menerai deux cens mille hommes, & je m'ensévelirai avec eux sous les ruines de la Monarchie.* Et se promenant un jour avec quelques Seigneurs qui alloient partir pour l'armée, il leur dit : *Si vous êtes battus,*

j'irai vous secourir ; j'ai l'honneur d'être le plus ancien soldat de mon Royaume. Lorsqu'un Roi parle ainsi, il fait autant de héros qu'il a de sujets. Quelle élévation de sentimens ! Et que ce Prince a été plus grand encore dans ses disgraces que dans ses prospérités !

Je n'ai voulu, Monsieur, que vous donner une idée de la façon de penser & d'écrire du Père *d'Avrigny*, & inspirer à tout lecteur sensé le desir de lire en entier cet ouvrage, dont les plus petits détails l'attacheront singulièrement. Je ne connois point de Mémoires plus utiles, plus instructifs, plus agréables. On ne trouvera nulle part autant de faits rassemblés par rapport à l'espace de temps que l'auteur embrasse ; j'entends les faits intéressans. Car il ne s'est point amusé à toutes les minuties qui remplissent le vuide des Gazettes, & que les Annalistes ramassent avec tant de soin. Ce n'est ici ni un simple extrait, ni une pure compilation, ni un abrégé superficiel ; ce sont des vûes, des réfléxions, des examens, des raisonnemens sur ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe pendant cent quinze années. Cette nouvelle édition

l'emporte sur toutes les précédentes; on y a fait plusieurs additions considérables; on a suppléé à quelques omissions qui étoient échappées au P. *d'Avrigny*; on a corrigé son texte lorsqu'on l'a trouvé défectueux; car, quoiqu'il soit ordinairement très-exact, il s'est trompé quelquefois, comme l'a remarqué le P. *Griffet* dans sa nouvelle Histoire de *Louis XIII* imprimée dans la nouvelle édition qu'il a donnée de l'Histoire de France du P. *Daniel*. On a profité de ses remarques pour réformer quelques fautes qu'il a eu occasion de relever dans ces *Mémoires*.

L'Esprit des Maximes Politiques.

La paix & la guerre sont les deux objets auxquels se rapportent toutes les vues des politiques. C'est, Monsieur, sur ces mêmes objets que roule *l'Esprit des Maximes Politiques, pour servir de suite à l'Esprit des Loix du Président de Montesquieu; par M. Pecquet*: deux volumes *in*-12, chez *Prault* père, Quai de Gesvres. Chaque volume est divisé en plusieurs Chapitres dont voici le précis. Il est d'abord question des maximes

de politique dans un Etat de paix. Ce sont les hommes qui décident du sort des Etats par la manière dont ils les gouvernent. Les Souverains désirent, en général, le bien, & veulent mériter d'être loués. Leur considération personnelle, l'intérêt de leur gloire, la douceur même & le repos de leur vie, le soin & l'honneur de leur mémoire, ne leur permettent pas d'avoir d'autres sentimens; il n'en est aucun qui ne souhaite de rendre ses peuples heureux & sa mémoire chère aux peuples à venir; ils sçavent qu'ils naissent pour ne jamais mourir dans le souvenir de la Postérité. Mais malheureusement il n'y a point de Princes qui ne soient obligés de remettre à des mains subalternes les soins de détail de leur gloire ou du bonheur de leurs peuples; & par-là ils paroissent aux yeux de la Postérité ce qu'ont été leurs Ministres. Ils sont, à la vérité, jugés avec plus de discernement par leurs contemporains; mais la proportion n'est point égale, parce que le Prince vit bien plus long-tmps dans l'Histoire qu'avec ceux qu'il gouverne. Aussi est-ce beaucoup plus l'opinion à venir que l'opinion momentanéée qui doit être la boussole

des Souverains jaloux d'une gloire solide. Voilà, Monsieur, ce qui produit nécessairement les divers dégrés d'estime que l'on a pour différens Gouvernemens. C'est cette considération, plus ou moins grande, qui fait le plus ou le moins de force des Etats. Le poids de cette considération est tel que les choses qui la peuvent le plus légèrement blesser, font partie des intérêts les plus essentiels des Empires. Rien n'a fondé plus solidement la grandeur des Romains que leur attention à venger les insultes. Ils ont entrepris autant de guerres pour de pareils sujets que pour aucun autre motif essentiel. Suivant ce principe, un Monarque doit avoir des Ministres qui comptent pour rien leur considération personnelle; un Etat ainsi gouverné sera l'arbitre de tous les autres. Travailler pour lui assurer cette estime, c'est donc entrer dans le véritable esprit des maximes politiques; mais, pour y réussir, il faut, dit M. *Pecquet*, de l'esprit & du bon sens, & à ce sujet il fait une dissertation sur les différentes sortes d'esprit & les principales opérations de l'ame.

Ce n'est point assez d'avoir de l'esprit

& du bon sens, il faut encore se dépouiller de son amour propre, pour gouverner selon l'esprit des maximes politiques. Rien en effet n'est plus malheureux pour l'homme public, ni plus contraire à ses succès que de ne vouloir jamais avoir tort. Dès que l'on a formé un projet, on se persuade qu'il est fait pour réussir, par la seule raison qu'on en est l'auteur; &, s'il échoue, l'amour propre cherche aussi-tôt son excuse dans les événemens, comme si un projet ne pouvoit jamais échouer que par des causes qui lui sont étrangères.

La jalousie entre les Princes & les Etats est encore une chose qu'il faut soigneusement éviter. La jalousie entre les Souverains naît souvent de leurs entrevues qui ont quelquefois produit de très-grands maux. » Les Rois sont susceptibles, comme les autres, de mouvemens de vanité, même sur des choses qui ne sont, pour ainsi dire, comptées pour rien par les gens sensés; je veux dire, les avantages de la figure; & pourtant en ce point peut-être ne sont-ils pas répréhensibles comme le seroient des particuliers; car il semble que l'Auteur de la Nature ait eu

» intention d'embellir ſon image, & » d'imprimer ſur ſon front ces grands » caractères qui annoncent le droit de » commander aux autres hommes. »

La jalouſie d'Etats à Etats n'eſt pas plus raiſonnable. Leurs avantages ſont ou des dons de la nature, ou des produits de l'induſtrie. L'une peut s'acquérir, l'autre peut s'imiter. Toutes les nations ne peuvent donc pas avoir les mêmes biens; mais il n'en eſt point qui ne ſoit dédommagée par quelque endroit de ce qui peut lui manquer d'ailleurs. Chacune a, en quelque choſe, un ſurabondant qui la met en état d'acquérir ce qu'elle n'a pas.

Sans s'aſtreindre à une méthode régulière, M. *Pecquet* paſſa rapidement des jalouſies entre les Souverains & les Empires à la néceſſité de voyager pour l'homme public. Il prend de-là occaſion de ſe répandre ſur l'utilité des voyages; l'Hiſtoire eſt auſſi une école pour l'homme d'Etat; de-là encore pluſieurs réflexions ſur l'utilité de l'Hiſtoire & la manière de l'étudier. Il apprend enſuite à ſon ſage politique l'art de lire dans l'avenir, la façon de démêler les divers intérêts, les rapports qui ſe trouvent en-

tr'eux, & ceux qu'il y a entre les Souverains, les Miniſtres & la Providence. Ce ſont les titres d'autant de Chapitres différens. On traite dans d'autres des opinions ſur le tableau politique des rapports relatifs à la différence des Religions, des rapports réſultans de la diverſité prétendue des caractères nationnaux, des éducations des différentes ſituations des Etats, de leur conſtitution intérieure, de la différence des forces, &c. En parlant de la balance politique, l'auteur prétend que cette matière importante, à force d'avoir été épuiſée, n'en eſt devenue que plus obſcure. De tous côtés on entend dire que l'équilibre eſt perdu, que l'Europe & ſon ſyſtême vont être renverſés. L'un imagine le rétablir d'une façon, l'autre d'une autre. Mais demandez leur, ajoûte M. *Pecquet*, par quel moyen il peut être conſervé, je doute qu'aucun vous en rende raiſon. Cet équilibre exiſte, dit notre auteur, toutes les fois que les Etats vivent entr'eux en paix, & n'annoncent rien de deſtructif les uns des autres. » Que fait à un peuple, dit judicieuſe-» ment M. *Pecquet* dans un Chapitre, » que le Prince voiſin entende la meſſe

» ou qu'il aille aux Prêches, pourvû
» qu'il gouverne son Etat de maniere
» qu'il soit un ami utile dans l'occasion,
» & qu'on n'ait point à redouter ses vues
» & ses projets politiques? Dans quel-
» ques pays l'unité du culte sera un point
» de constitution d'Etat; dans quelques
» autres toutes les especes de culte seront
» tolerées; dans d'autres on n'en ad-
» mettra que quelques unes. Il ne s'agit
» point d'examiner ici lequel a tort ou
» raison. Peut-être tous auront-ils rai-
» son dans l'ordre de leur constitution
» intérieure. Mais qu'en doit-il résulter
» sensément dans l'ordre des rapports
» politiques? Rien qui soit destructif de
» ces mêmes rapports; sans quoi ce se-
» roit faire dépendre le sort des Etats
» & les intérêts de la société générale,
» de choses qui lui sont étrangères. »

Vous trouverez, Monsieur, dans l'article suivant différens portraits des nations de l'Europe. M. *Pecquet* recommande surtout aux Ministres de veiller sur les éducations, parce que toutes les parties de détail en ce genre influent essentiellement sur la partie publique & administrative. Sans entrer dans aucunes particularités sur les autres Chapitres de

dans ce livre, Monsieur, des vues sages, des principes justes, un grand amour de l'humanité. Il suppose une méditation profonde sur ce qui a pu être fait de bien & sur-tout de mal dans l'ordre politique ; car le mal est toujours une leçon plus frappante que le bien. Ce qui doit gagner la confiance du public en faveur de cet ouvrage, c'est que l'auteur a travaillé long-temps avec succès aux affaires publiques, & que plusieurs négociations importantes ont passé par ses mains. Son style se ressent quelquefois du secret qu'on est obligé de garder en matière politique, de l'attention d'un Ministre à ne pas se laisser pénétrer, & de la réserve de ses paroles, lorsqu'il est forcé de s'expliquer. Mais comme ce n'est point avec des particuliers, mais avec le public qu'un auteur négocie, si je puis me servir de ce terme, M. *Pecquet* auroit pu s'énoncer toujours avec la clarté qui regne dans plusieurs de ses Chapitres. Au reste, ce défaut sera peut-être plaisir à certains lecteurs, parce qu'il exercera leur intelligence ; ce qu'il y a de certain, c'est que *l'Esprit des Maximes Politiques*, sans avoir tout le mérite & le piquant de

l'Esprit

'*Esprit des Loix*, renferme des choses
xcellentes, à la portée de tout le monde,
qu'il gagne à être compris dans celles
'une sagacité ordinaire ne saisit pas.
e suis, &c. *A Paris, ce* 12 *Déc.* 1757.

LETTRE VIII.

tre à M. Fréron sur l'Histoire Romaine de M. Crévier.

Orsque le célèbre M. *Rollin* mourut, nous n'avions, Monsieur, que
huit premiers Tomes *in*-12 de l'*Hisire Romaine* qu'il avoit entreprise, &
u'il devoit conduire jusqu'à la fin de
République. On trouva dans ses papiers le neuvième presque fini; il fut
evû & achevé par M. *Crévier*, qui depuis a completté lui seul tout l'ouvrage
jusqu'au seizième & dernier volume.
Comme je ne vous ai jamais parlé de cette continuation, vous sçaurez ce que vous en devez penser quant au style, après avoir lû la lettre que je vous envoye. Elle est d'un homme d'esprit & de goût, d'un disciple même de M. *Crévier*. Peut être trouverez-vous, comme moi, que son zèle pour la pureté de la langue & l'exactitude de la diction,

l'a fait juger son maître avec un peu trop de rigueur.

La fureur du Néologisme alloit envahir toute la Littérature, si l'Abbé *Desfontaines* n'eût couvert de ridicule ces expressions bisarres & recherchées qu'il recueillit dans un Dictionnaire plein d'esprit & de sens. C'est à vous, Monsieur, que ce fameux prédécesseur, dont vous êtes l'élève & le rival, remit la plume d'une main mourante. C'est vous qu'il chargea de combattre l'hydre qui renaît sans cesse dans les marais du Parnasse, & de poursuivre les ennemis du goût, de la raison, & de la langue. Les Gaulois sont à la porte; *Camille* arme-toi. Je ne conçois pas qu'un membre distingué de la République des Lettres, un auteur formé par l'élégant *Rollin*, un Professeur émérite d'un Collège de l'Université, M. *Crévier* enfin, ait pu commettre des fautes de diction aussi impardonnables que celles qui déparent le tissu de son Histoire, écrite d'ailleurs naturellement ou plûtot *assez rondement* pour vous familiariser avec une de ses façons de parler bourgeoises. Ce qui vous surprendra, Monsieur, c'est qu'ayant donné pendant plus de vingt

ans des leçons de Sublime, presque toutes ses locutions vicieuses sont des mots bas. *Longin*, avant moi, lui a prononcé son arrêt. » Une des choses, dit ce grand » Critique, qui *avilit* le plus le Discours, » c'est la *bassesse des termes*. Les mots bas » sont autant de taches & de marques » honteuses qui flétrissent l'expression. » L'exemple de M. *Crévier* peut devenir contagieux pour la jeunesse nombreuse qui a étudié sous lui. Je me pique d'une reconnoissance moins aveugle, d'une amitié plus Romaine, si j'ose parler ainsi. *Brutus* condamna ses fils à la mort; je ne balance point à condamner mon Professeur, mon maître, mon guide, non mon modèle. Je soulignerai les exemples de mauvais style que j'ai pris au hazard dans les sept volumes de l'Histoire Romaine qui sont de lui.

» *Sur ces mêmes Rostres*, d'où *Marc-* » *Antoine* étant Consul avoit défendu la » République, &c. » *Des Rostres*, pour dire *la tribune aux harangues* ! Que ne disoit-il aussi bien *sur ces mêmes éperons de vaisseaux*, &c; car c'est ce que veut dire le mot *Rostres*. Il faut un interprète à notre auteur qui parle Latin en François.... « Tant avoit *pénétré jusques dans*

» *les moëlles* la passion que lui avoient » inspirée pour ce commandement l'am- » bition & la jalousie agissant de con- » cert, &c. » 1° Jamais *moëlles* n'a eu de pluriel. 2° Cette métaphore, très-noble en Latin, est dégoûtante en François : tant le suc des auteurs Latins a *pénétré jusques dans les moëlles* de ce Professeur.... » Après la Paphlagonie, en » côtoyant le Pont-Euxin, *venoit* le » Royaume de Pont, &c. » *Orphée* faisoit marcher les arbres ; M. *Crévier* fait *venir les Royaumes*..... *Pompée* alloit *de tente en tente faire ses tristes lamentations*.... *Fimbria* fit prendre au hazard parmi les assistans *de quoi remplir les croix qui demeuroient vuides*. Pourroit-on dire en voyant des criminels dans une prison : *Voilà de quoi remplir les potences qui sont vuides*......... *Aristion aggrégé* par grace au nombre des citoyens d'Athènes, &c. La Faculté de Droit revendique ce terme.... Les plus riches & *les plus gens* de bien, &c. Est-il permis, Monsieur, de mettre un comparatif avec un substantif, comme *les plus gens de bien*, *les plus gens de main-morte*, &c ? Si le premier est François, le second l'est... Il donna ordre de *passer au fil de l'épée tout ce qui avoit vie*, 1° On

ne peut passer au fil de l'épée que ce qui a vie. 2° Ne semble-t-il pas qu'il s'agisse ici du sac d'Amalec, où jusqu'aux vils troupeaux tout éprouva le fer vengeur de l'Israëlite ? Il n'y a point d'apparence que le Général Romain en voulût aux animaux, sur-tout aux chevaux si nécessaires dans une armée.... » *Scipion* lui rendit ses otages, convenant » ainsi *qu'il étoit en tort.* » On dit *avoir tort*, ou *être dans son tort*..... » Ayant » *traversé* courageusement & heureusement *les ennemis*, &c. Il falloit *l'armée ennemie* ou *le païs ennemi*; *traverser les ennemis* est équivoque... *Caton*, qu'on dit âgé de quatorze ans, est appellé *enfant*. Il falloit *adolescent* ou *jeune homme*; quatorze ans est l'âge fixé pour la puberté; les loix permettent de se marier, & un enfant qui en peut faire d'autres n'est plus enfant.... » *César* dans » sa jeunesse *avoit des manières fort mol-* » *les*..... *Carbon vint lui-même se jetter entre ses mains*. On dit *se jetter entre ses bras*, *se remettre entre les mains de quelqu'un*, &c.... » Nous avons le discours » que *Cicéron* prononça en cette occa- » sion. Il frappe sur *Chrysogonus à bras* » *raccourcis*... *Sylla* avoit toujours aimé

le plaisir, & le *tracas* des affaires est bien à charge à un voluptueux. *L'embarras* étoit le mot...... « La veille du jour » qu'il mourut, il apprit que *Granius*, » Magistrat de Pouzzole, & débiteur de » la Commune de cette ville, différoit » de payer, attendant sa mort pour re- » fuser hautement, & frustrer ses con- » citoyens. *Sylla*, dans ces derniers » momens, se retrouva encore lui-mê- » me, tant les hommes changent peu. » *Violent & sanguinaire*, il fit amener » *Granius* dans sa chambre, & ordon- » na à ses esclaves de l'étrangler. » Je ne vois dans le supplice de *Granius* qu'un acte de justice exercé sur une sang-sue publique. *Sylla* ne méritoit point en cette occasion d'être appellé *violent & sanguinaire*. D'ailleurs, M. *Crévier* se contredit ici lui-même, puisqu'il loue la sagesse des nouvelles loix de *Sylla*, dont quelques-unes, dit-il, regardoient les crimes contraires à toute société policée, le crime de faux, les outrages faits aux citoyens, &c... « *Mithridate* proposa des prix, selon sa » coutume, pour ceux qui boiroient ou » mangeroient plus que les autres, ou » qui l'emporteroient soit par le chant,

» soit en combat de plaisanteries. *Ga-
» bienus* fut le seul qui ne prit aucune
» part à *ces disputes indécentes*, & con-
» serva ainsi la dignité de son caractère
» & de sa nation. » Voilà une gravité, ce
me semble, assez déplacée, qui prouve
seulement l'ignorance des Arts libéraux
& agréables peu cultivés alors des Romains. Un Ambassadeur n'en conserveroit pas moins sa dignité quand il auroit bien chanté à la table d'un grand Roi qui lui en donneroit l'exemple, & quand il auroit dépensé de l'esprit en bonnes plaisanteries. Chaque chose a son temps. Un festin n'est pas un Conseil de guerre. *Thémistocle* ayant refusé de prendre la lyre à son tour dans un repas, fut regardé comme un homme dont l'éducation avoit été négligée. M. *de Voltaire* dit que *Cicéron laissoit aux petits esprits leur constante gravité, qui n'est que le masque de la médiocrité*.....
» On croit assez communément que ce
» surnom (de *César*) désigne un enfant
» pour la naissance duquel il a fallu ou-
» vrir avec le fer *le sein* de sa mère. » Il falloit consulter un Anatomiste, & mettre *le flanc*..... « Il étoit servi par son fa-
» meux Ingénieur, *Nicomède*, Thessa-

» lien, qui lui avoit fait des machines
» de toute espèce & en très grand nom-
» bre, tortues, béliers, tours de diffé-
» rentes grandeurs, & une en particu-
» lier appellée Hélépole, haute de cent
» coudées, & de laquelle s'élevoit en-
» core une autre tour *qui lançoit* des
» pierres, des feux & *des nuées* de
» traits. » M. *Crévier* fait de la seconde tour de l'Hélépole une espèce de *Briarée qui lance* des pierres, des feux & *des nuées* de traits. Dit-on *lancer des nuées* au lieu d'*une grêle* de traits?.... » *Man-
» lius* proposa une loi séditieuse pour
» distribuer les affranchis dans toutes
» les Tribus, & donner ainsi un grand
» crédit à cette *canaille* dans les assem-
» blées populaires. » Ces *affranchis* jouissoient de tous les droits des citoyens Romains; ils n'étoient donc pas de la *canaille*..... « Le peuple s'étant assemblé,
» *Pompée* obtint bien des choses qui ne
» lui avoient point été accordées par les
» loix, & doubla presque ses forces;
» car on lui *décerna* cinq cens vaisseaux,
» six-vingt mille hommes de pied, &
» cinq mille chevaux, vingt-quatre
» Lieutenans Généraux pris entre les
» Sénateurs, deux Questeurs, & six

» mille talens d'argent, c'est-à-dire, dix-
» huit millions de notre monnoie. » On dit *décerner* des statues, des honneurs; *décerner* des hommes & des chevaux est bien singulier...., » Il sçavoit même con-
» duire les chariots, & *gouvernoit* seize
» chevaux à la fois attelés à un même
» char. » On dit *gouverner des hommes & guider des chevaux*. *Gouverner des chevaux* s'entendroit du Palfrenier qui en prend soin; on voit *Orosmane* dans *Zaïre*

» Gouverner l'univers du sein des voluptés. »

Et dans *Racine*, *Aman* parlant à *Assuérus* de *Mardochée* dit: Je voudrois

» Qu'un Seigneur éminent en richesse, en puis-
» sance,
» Enfin de votre Empire après vous le premier,
» Par la bride *guidât* son superbe coursier. »

Et *Despréaux*, Epître IV, sur le passage du Rhin:

» Son coursier écumant sous ce maître intré-
» pide
» Nage tout orgueilleux de la main qui le
» guide. »

Ceux qui se contentent des à peu près me aappellent ce vers de *Rousseau*:

» Tous sçavent l'art, peu sçavent les finesses. »

Ce n'étoit pas le *compte* d'*Aristobule*. Parle-t-on ainsi d'un Prince Souverain ? Quelle prédilection pour le style vulgaire !.... » *Caton* faisoit partir de » grand matin son cuisinier & son bou» langer, afin qu'ils arrivassent de bonne » heure au lieu où il devoit coucher. Ils » entroient *modestement* & sans bruit » dans la ville ; &, si *Caton* n'y avoit » point de connoissance, ils alloient » tout *uniment* à l'Hôtellerie, & prépa» roient le repas de leur maître ; alors » ils s'adressoient au Magistrat de la » ville, lui demandoient un logement, » & se contentoient de celui qui leur » étoit assigné. Souvent on ne tenoit au» cun compte d'eux, parce qu'ils ne » faisoient ni fracas ni menaces ; & *Ca*» *ton*, lorsqu'il arrivoit, ne trouvoit » rien de prêt. »

» Sur de trop vains objets c'est arrêter la vûe. »

..... » Deux *Scilla* frères, dont l'un est » le compagnon de fortune d'*Autro*» *nius*, mais *innocenté* par *Cicéron*, » comme je l'ai dit. » Ce terme n'a-t-il pas vieilli dans son sens propre ? Car au figuré *Marot* l'a rendu ridicule, en

lui faisant signifier l'action de donner le fouet aux paresseux le jour des Innocens. . . . . » J'ai parlé dès *auparavant* de » *Mallius*, au lieu de *plus haut*. . . . . » O » temps, ô mœurs ! Le Sénat est instruit » de toutes ces choses, & cependant cet » homme vit encore. Que dis-je, il vit? » Il vient au Sénat ; il est admis au Con» seil public ; il choisit actuellement par» mi nous, & désigne des yeux les vic» times qu'il doit égorger. Et nous, » gens courageux, braves citoyens, » nous croyons nous acquitter envers la » République, pourvû que nous évi» tions la fureur & les couteaux de cet » assassin. » Cette invective, si belle en Latin, devient languissante dans cette traduction par les pléonasmes : *il est admis au Conseil public*. *Catilina* y entra sans y être admis ; on se recula d'horreur. *Il désigne des yeux les victimes qu'il doit égorger*. Le mot de *victime* suffisoit ; il exprime l'idée d'égorger.

Tout ce qu'on dit de trop est fade & rebutant.

Gens courageux, *braves citoyens*, rend mal *viri fortes*. On eût pû, je crois, traduire ainsi : « O temps, ô mœurs ! » Le Sénat en est instruit ; le Consul le

» voit, & le traître vit encore ! Que
» dis-je, il vit ? Il ose entrer dans le Sé-
» nat. Voyez-le choisir parmi nous &
» marquer des yeux ses victimes. Et
» nous, nous croyons nous comporter
» en gens de cœur & nous acquitter en-
» vers la République, pourvû que, &c. »
...... Il ne montre que le dehors ou *l'écorce de la conduite* de *César*..... *Cicéron* lui répond *au mieux*.... « Ces prétendus » mystères (de la bonne Déesse) étoient » réellement accompagnés de tant d'in- » famies qu'il n'est pas étonnant qu'ils » pussent servir de *scènes* & d'invitation » à l'adultère. » Des mystères peuvent servir de *voile*; il n'y a qu'un lieu qui puisse servir de *scène*, &c..... » Les té- » moins les plus respectables déposoient » contre lui des faits atroces, parjures, » adultères, les *coupe-jarrets* armés par » lui. »...... » Mais quand ce fut à *Cicé-* » *ron* à parler, il déploya *toutes les voi-* » *les de son éloquence*..... » Dans Rome » & aux environs les Chevaliers Ro- » mains, toutes les sociétés d'Intéressés » dans les Fermes, l'*Ordre des Greffiers*, » tous les Corps même de gens de mé- » tier, enfin les Communautés d'habi- » tans des campagnes voisines, s'assem-

» blèrent, & formèrent des décrets ho» norables à *Cicéron*. » On disoit à Rome l'*Ordre* des Chevaliers Romains ; nous disons l'*Ordre* des Avocats. L'*Ordre* des Greffiers est neuf..... *César* s'étoit accoutumé à prendre son sommeil *en chaise de poste*. Y avoit il alors des *Postes*, des *chaises de poste* ?.... » Le Sénat » ne se laissa point *leurrer* par cette ex» cuse frivole...... *Cicéron* contre lequel » *Brutus se lâche* avec moins de réser» ve..... C'est ainsi que s'explique *Tite-» Live* qui, en homme supérieur, *loue » à pleine bouche* le mérite & les talens » d'autrui...... » *Brutus* ayant observé le moment où songeant à *repaître* ils se tenoient moins sur leurs gardes.... Il *mattoit* Rome & l'Italie par la disette.... Ce double affront *mit Fulvie hors de toute mesure*..... Les *rames* d'argent *marchoient* en cadence au son des flûtes & des guitarres. 1° Jamais *Cléopâtre* n'a eu de rames d'argent ; elles eussent été trop lourdes & d'un trop grand prix en pure perte ; mais *argentées*. 2° Des rames ne *marchent* point.... La ville de Jérusalem ne fut prise que *pièce à pièce*.... Ce grand Capitaine commença à *donner le branle* aux affaires par l'avantage qu'il rem-

porta..... En cela il parloit *au plus loin* de sa pensée.... » Il avoit *dépouillé* non-
» seulement les mœurs & les *maximes*,
» mais jusqu'à l'habillement de sa na-
» tion. » *Dépouiller des maximes* ! Mânes de *Despréaux*, c'est vous que ma douleur atteste ; animez-vous, cendres immortelles ; rival de *Quintilien* & d'*Horace*, sortez du tombeau ; voyez un maître d'éloquence *dépouiller vos maximes* après les avoir professées plus de 20 années.... *Octavien* avoit pris, aussi bien qu'*Antoine*, *pour son département d'être par-tout*...... Tout l'Empire Romain s'ébranla pour cette guerre. C'étoit l'Orient qui *se heurtoit* contre l'Occident.« *Hérode* parut avoir *l'ame plus grande que son Royaume*. On dit bien *il a l'ame plus grande que sa fortune*, parce que ce sont deux idées abstraites & spirituelles comparées entr'elles ; mais quelle comparaison ridicule d'une idée toute spirituelle avec l'idée corporelle de Royaume ! Diroit-on : *M. Crévier a l'ame plus grande que la cour du Collège de Beauvais* ?..... « Heureux, si marchant sur
» ses traces, je regarde tout ce que je
» puis recueillir *de doctrine* de l'Anti-
» quité Payenne comme les richesses de

» l'Egypte, qui doivent être consacrées
» à Dieu. » Ne semble-t-il pas que M. *Crévier* ait puisé son *corps de doctrine* dans l'Histoire Romaine ? Qu'il lise l'excellent livre de l'Abbé *Girard*, de l'Académie Françoise, sur les synonimes François au mot de *Littérature. Quant au mot de doctrine, il ne se dit proprement qu'en fait de mœurs & de Religion, &c.*

C'est par cette réfléxion de M. *Crévier* que je me justifierai auprès de lui de la liberté que j'ai prise. Rien de souillé ne doit servir au culte des autels, & si j'épure son style au flambeau de la Critique, c'est pour le rendre plus digne de sa noble destination. Au reste, je n'ai relevé qu'un très-petit nombre de ses fautes; si je prenois la peine de les recueillir toutes, j'en formerois sans exagération un bon dix-septième volume qu'on pourroit ajoûter à son Histoire Romaine comme un préservatif nécessaire. Ces fautes de langage sont d'autant plus choquantes que le fond des choses est intéressant. Cet historien judicieux a d'ailleurs beaucoup d'ordre dans la distribution des faits, des idées nettes, & des pensées justes. Sans fati-

guer par de longues réflexions, il inſpire à ſes lecteurs, ſouvent par un ſeul trait bien placé, l'amour des Lettres & de la vertu, l'humanité, la juſtice, le goût du vrai, dont ſon cœur eſt rempli. J'attends de ſon équité qu'il regardera mes critiques comme un tribut de l'eſtime, du reſpect & de l'attachement que j'aurai toute ma vie pour ſa perſonne. J'ai l'honneur d'être, &c.

Lettre ſur les Spectacles.

Il y a long-temps, Monſieur, que l'on écrit pour & contre les Spectacles, & je doute qu'on puiſſe rien dire de nouveau ſur un ſujet ſi rebattu. Saint *Thomas d'Aquin* & Saint *Antonin* permettent la Comédie de bonnes mœurs, & décident qu'on peut y aſſiſter, & la repréſenter même ſans péché. D'autres Théologiens plus ſévères, & généralement tous nos Prédicateurs, condamnent ce genre d'amuſement, qu'ils regardent comme l'école du vice & du libertinage. Le célèbre Père *Porée* dans ſa harangue *du Théâtre* avoit pris le juſte milieu, & la matière paroiſſoit épuiſée. Il y a deux ans, néanmoins, que cette

ancienne contestation fut renouvellée, & qu'il parut une *Lettre de M. Desp, de B.* Avocat en Parlement, à M. le Chevalier de ***. sur les Spectacles.* Cette Brochure m'échappa dans sa naissance. On vient d'en donner une seconde édition, dont je vais vous rendre compte. Elle se trouve à Paris chez la veuve *Lottin* & G. H. *Butard*, rue Saint-Jacques.

M. *de Voltaire* a dit quelque part qu'*il faut être ennemi de sa patrie pour condamner nos Spectacles*. Cette proposition avoit offensé quelques personnes vertueuses, qui, prévenues contre les dangers du Théâtre, se font un devoir de s'en éloigner. De ce nombre étoit M. *Desprez de Boissy* qui entreprend de justifier là dessus ses scrupules & ceux des personnes de sa société. Ces scrupules, selon lui, ou ces anciens préjugés sont d'autant plus difficiles à détruire qu'il les croit *très équivalens à des raisons homologuées au tribunal de la Prudence*. L'amour, dit-il, est une passion impérieuse à laquelle on ne doit se prêter que selon les régles établies par la Religion. Si la raison n'oppose point de digues à l'impétuosité de ce penchant, il n'est point d'excès où l'on ne puisse

ſe porter, & tout ce qui peut l'exciter eſt dès-là même très-dangereux. Or qu'y a-t-il de plus propre à allumer, à fomenter, à nourir cette paſſion que la fréquentation des Spectacles? Ceux qui croient y aller avec les diſpoſitions les plus innocentes, ſont ceux qui y vont pour juger du mérite de la pièce; mais cette intention ne garantit pas des mauvais effets de la paſſion qui triomphe le plus ſur le Théâtre. C'eſt toujours le cœur qui prend le plus de part au Spectacle; & ce n'eſt que relativement à l'émotion qu'il y éprouve qu'on applaudit plus ou moins à la repréſentation. D'ailleurs, tous les ſpectateurs ne ſont pas excités par le ſeul objet de la pièce; combien de gens ne fréquentent le Théâtre que pour ſe réjouir du coup d'œil éblouiſſant des femmes que le plaiſir ou la coutume y conduit! Combien d'autres n'y ſont attirés que pour admirer les Actrices! » Leurs riches & » pompeux ajuſtemens plus ou moins » indécens, ſuivant que l'exige la ſcène, » donnent encore un nouveau pouvoir » à leurs charmes..... Quelle doit être » l'influence & la tyrannie de tous leurs » attraits ſur le cœur des ſpectateurs,

» & combien, par conséquent, elles
» doivent faire de martyrs, parce qu'à
» l'exception des Courtisans de la pre-
» mière volée & de quelques favoris de
» *Plutus*, il faut se contenter d'admi-
» rer en secret leurs appas séducteurs,
» sans espoir de satisfaire la coupable
» passion dont on brule pour elles! Qu'en
» arrive-t il? Une fougueuse jeunesse
» va ailleurs chercher *à se dépiquer.* »

Quant à ceux qui ne vont au Specta-
cle que pour se délasser de leurs occu-
pations, voici d'autres amusemens que
M. *de Boissy* leur propose. Que ne vont-
ils voir leurs amis? Que ne font-ils une
lecture, une promenade? Que ne jouent-
ils plutôt à quelques jeux de commerce?
S'ils veulent des plaisirs délicieux, que
ne fréquentent-ils ces compagnies choi-
sies où l'on rencontre des femmes qui
ont l'avantage de plaire, & même de
charmer par leur mérite, &c. Ici l'au-
teur fait le caractère des Dames de sa
société, *où les mœurs des anciens Ger-
mains sont encore de mode.*

Que représente-t-on sur nos Théâ-
tres? Les passions les plus criminelles;
& l'on n'est content qu'autant qu'on y
rencontre l'agitation de l'esprit & du

cœur. Que l'on ne dise pas que les vices n'y sont peints que pour y paroître plus hideux. L'adresse du Poëte est de les rendre plus aimables.

> Qui pense finement, & s'exprime avec grace,
> Fait tout passer ; car......

Mais qu'allois-je faire, Monsieur ? J'allois, d'après le religieux M. *de Boissy*, vous citer des vers tirés du plus licentieux des Contes *de la Fontaine*. Que l'homme est inconséquent dans ses principes ! On se fait un crime d'aller à la Comédie, & on lit sans remords les poësies les plus lascives.

Les partisans du Théâtre prétendent que les intrigues amoureuses que l'on représente sur la scène ne peuvent être nuisibles, dès qu'elles se terminent par une alliance légitime. L'auteur réfute cette justification par d'autres vers de *la Fontaine* & par le témoignage de plusieurs grands hommes. Nous ne sommes pas si scrupuleux qu'on l'étoit à Athènes du temps d'*Euripide*. On ne toléroit alors sur le Théâtre aucun discours qui pût allarmer la vertu, pas même sous prétexte d'y faire parler les personnages selon leur caractère. Vous

sçavez, Monsieur, que ce Poëte ayant fait dire à *Bellérophon : Les richesses font le souverain bonheur du genre humain, & c'est avec raison qu'elles excitent l'admiration des Dieux & des hommes*, tous les spectateurs se soulevèrent ; & l'auteur auroit été chassé de la ville, s'il n'avoit représenté qu'à la fin de la pièce on verroit périr misérablement le panégyriste des richesses.

Un des grands inconvéniens de nos représentations, selon M. *de Boissy*, est la disposition d'esprit romanesque qu'on en remporte. » Les femmes extrême-» ment flattées des adorations qu'on y » rend à leur sexe, s'habituent à être » traitées en Déesses. Qu'en arrive-t-il ? » Elles dédaignent de s'abaisser jusqu'à » s'occuper des soins de leurs maisons ; » elles abandonnent à la bourgeoisie ces » connoissances de détail que les mœurs » anciennes réservoient aux mères de » familles. Les jours ne leur paroissent » pas assez longs pour orner & embellir » leur personne, afin de s'attirer le plus » d'hommages & le plus d'encens. La » gloire d'avoir une Cour, qu'elles se » flattent ne devoir qu'à leurs charmes, » est le seul objet dont elles s'amusent ;

» & les maris sont négligés, oubliés, » & assez souvent méprisés, parce qu'il » n'est ni de la décence ni d'usage qu'ils » ayent pour elles toutes ces fades & » ridicules complaisances que nos Petits-» Maîtres ont pour les héroïnes de cou-» lisses.... Et combien de femmes qui » fréquentent les Spectacles, desquelles » on peut dire avec *Martial* : *Elle y est* » *entrée Pénélope ; elle en est sortie Hé-* » *lène.* » N'en déplaise à M. *de Boissy*, » je crois cette métamorphose assez rare; » il est plus vrai de dire que la plupart » des femmes entrent à la Comédie » comme il prétend qu'elles en sor-» tent. »

M. *de Voltaire* regarde la condamnation des Spectacles comme une suite des disputes qui agitent depuis plus d'un siècle & divisent le Clergé de France en deux Partis. Mais, répond M. *de Boissy*, à la naissance de ces querelles de Religion, les chaires Chrétiennes n'étoient pas plus favorables à ces sortes de divertissemens. Les Luthériens & les Calvinistes, à qui M. *de Voltaire* reproche aussi de s'être déclarés avec éclat contre le Théâtre, ne firent que soutenir une ancienne pratique de l'Eglise

Catholique. La République de Genève ne tolère aucun Spectacle, & le Poëte le plus célèbre ne pourroit se flatter d'y en introduire l'usage.

M. *de Boissy* trouve la Comédie Italienne plus dangereuse encore que la Françoise. Il suppose sans aucun fondement qu'on se porte avec plus d'assiduité à ce Théâtre étranger qu'au Théâtre national. » Quelle est la cause de cette » préférence ? C'est que sur celui-là il » regne plus de licence, sous prétexte » que la bouffonnerie lui est plus affec» tée ; ses farces sont infiniment plus » goûtées, parce que *les passions qu'el» les représentent étant d'un ton extrême» ment plus fort que ce qui se passe dans » le monde*, l'ame des spectateurs s'y » trouve plus agitée & reçoit des im» pressions plus fortes. » Reconnoissez-vous, Monsieur, la Comédie Italienne à ce portrait ? Les passions qu'on y représente y sont-elles, en effet, *d'un ton extrêmement plus fort que ce qui se passe dans le monde* ? J'ai été souvent aux Italiens & je n'y ai rien vû de pareil. Au contraire, en admettant avec notre censeur rigoureux que la bouffonnerie est l'ame de ce Théâtre, cette bouffonnerie

même empêche l'effet des passions. Si les passions *sont d'un ton plus fort que ce qui se passe dans le monde*, c'est sans contredit à la Comédie Françoise. M. *de Boissy* en veut sur-tout au rôle *d'Arlequin*, qui nous est venu d'Italie, ou plutôt des Romains. Car ils avoient un pareil acteur qu'ils appelloient *Planipes*, parce qu'il marchoit sans brodequins, & suivant un passage *d'Apulée* il étoit vêtu d'un habit formé de différentes pièces. » Son mérite, dit notre auteur, » consiste à exciter les ris par ses pro» pos, par ses gestes, & par mille sor» tes de mouvemens ridicules. » Mais encore une fois ces gestes, ces propos, ces mouvemens, ne produisent d'autre effet que de faire rire. L'inimitable *Carlin* est bien éloigné avec raison de se croire un personnage capable de corrompre nos mœurs.

L'Opera est le plus maltraité de tous les Spectacles. M. *de Boissy* ne fait grace ni à la poësie, ni aux décorations, ni aux machines, ni même à la Musique instrumentale. Il rapporte un fait que vous ignoriez sans doute ; c'est que le grand *Bossuet* voulut un jour éprouver quel pouvoit être l'effet de ce jeu d'ins-

trumens

trumens que l'on appelle le premier coup d'archet. » Il fit venir chez lui les » meilleurs Musiciens & leur dit d'exé- » cuter ce que tout le Public regarde avec » justice comme un chef-d'œuvre de la » Musique instrumentale. Le premier » essai fut suffisant pour l'ébranler de » manière qu'il congédia sur le champ » ces habiles Artistes ; & par ce prélude » il jugea des funestes impressions de » tout le spectacle de l'Opera. » Que conclure de ce fait, s'il est vrai ? Rien autre chose, si non que l'illustre Evêque de Meaux avoit le cœur bien facile à s'émouvoir. Tous ceux qui, comme ce Prélat & comme notre Avocat, sont nés avec cette extrême sensibilité, & dont les passions s'allument au premier coup d'archet, feront très-bien de fuir l'Opera & nos autres représentations Dramatiques. Le même *Bossuet*, interrogé par *Louis XIV* à ce sujet, répondit *qu'il y avoit de grands exemples pour les Spectacles, & de plus fortes raisons contre* ; ce qui n'empêcha pas qu'il n'y eût à Versailles sous le regne de ce Monarque un banc qu'on appelloit *le banc des Evêques* dans la salle de la Comédie, & que *Bossuet* n'y allât lui même quelque-

fois. A Rome, encore aujourd'hui, les Cardinaux, les Prêtres, les Religieux, ne se font aucun scrupule d'assister à l'Opera, à la Comédie, & les Acteurs n'y sont point excommuniés. Tous ces exemples & toutes les raisons qu'on pourroit alléguer n'obtiendront rien sur M. *Desprez de Boissy*; il n'a jamais été aux Spectacles; il y paroît par le mal outré qu'il en dit; &, dût-on le mettre au rang des Goths & des Vandales, il déclare qu'il n'ira jamais. C'est par-là qu'il finit sa *Lettre* édifiante, où brille, au défaut des autres qualités, un zèle très-louable pour la pureté des mœurs.

Je suis, &c.

A Paris, ce 15 Décembre.

LETTRE IX.

La Religion Vengée.

DAns un siècle où l'impiété est l'étiquette du Bel-Esprit, qu'il est beau, Monsieur, de voir des gens d'esprit s'élever contr'elle, & faire profession de la combattre! C'est un emploi

dont se sont chargés, avec autant de succès que de confiance, deux hommes de Lettres, qui, par des ouvrages déja connus, tiennent une place distinguée dans mes Feuilles *. Ces religieux & intrépides écrivains ont déclaré une guerre ouverte & éternelle à l'irréligion dans un écrit Périodique intitulé : *La Religion Vengée, ou Réfutation des auteurs impies; dédiée à Monseigneur le Dauphin, par une Société de gens de Lettres : chez Chaubert, Quai des Augustins, & Hérissant, rue neuve Notre-Dame.* Cet ouvrage, reçu favorablement du Public, a été commencé au mois de Janvier de cette année, & contient jusqu'à présent quinze Cahiers qui forment trois volumes *in*-12 de trois cens soixante pages. Chaque mois fournit un Cahier, & il en paroît deux aux mois de Janvier, de Mai & de Septembre; ce qui fait quinze Cahiers par an à 12 sous le Cahier. Les personnes qui veulent les recevoir exactement à Paris le premier de chaque mois payent neuf livres. On peut se les procurer en Province par la Poste, moyennant douze

* Voyez l'*Année Littéraire* 1755, Tome VIII page 339, & l'*Année* 1757, Tome V page 19.

prétendus Sages qui font semblant de douter de tout ; & l'on retrace en peu de mots l'histoire de cette secte. On fait voir que sa doctrine n'est appuyée d'aucunes raisons, & qu'il est absurde de dire, comme font ses partisans, qu'elle est favorable à la Religion. De-là on passe au caractère de *Bayle*, » cet homme extraordinaire qui rassembloit en » lui toutes les qualités nécessaires pour » faire triompher la Religion, ou pour » triompher d'elle, si l'homme pouvoit » être le vainqueur de Dieu même. » *Bayle* étoit un génie capable de tout. » Lectures immenses, mémoire prodi- » gieuse, profondeur de jugement, sa- » gacité d'esprit, adresse incomparable » à faire valoir tout ce qui entroit dans » ses vûes : ces qualités furent moins » contrebalancées qu'anéanties par un » orgueil indomptable qui, pour s'éle- » ver au-dessus de tous les hommes, se » plaisoit à les contredire tous. Aimez- » vous la raison, respectez-vous la Reli- » gion, êtes-vous homme, êtes-vous » Chrétien ? Il ne tiendra pas à *Bayle* » que vous ne cessiez bientôt d'être l'un » & l'autre. Son but est de vous con- » duire à croire que cette Raison si

» vantée, & cette Religion si respectée,
» ne sont que deux chimères; qu'il suffit
» de les mettre en contraste pour les voir
» s'entredétruire. Je comparerois volon-
» tiers ses ouvrages à un théâtre ma-
» gique, dressé pour l'illusion. On y
» voit la Raison fière & superbe citer
» la Religion à son tribunal, & lui faire
» la loi; le moment d'après tout est
» changé, tout est bouleversé. La Reine
» devient esclave, & l'esclave devient
» Reine; la Religion monte sur le trô-
» ne, & la Raison est à ses pieds. A quoi
» tend cette scène impie? Il est aisé de
» le voir; & le dessein de *Bayle* ne peut
» échapper qu'à la prévention ou à l'im-
» bécillité de ses admirateurs. Il n'ex-
» cite le combat entre la Raison & la
» Religion que pour les renverser l'un &
» l'autre, & s'ériger un trophée sur les
» ruines de tous les deux. Suivez, si
» vous le pouvez, toutes les marches
» du Philosophe de Rotterdam : quel
» personnage fait-il, ou plutôt quel
» personnage ne fait-il pas? Tantôt la
» vraie Religion trouve en lui un dé-
» fenseur éclairé; tantôt c'est un ennemi
» aveugle & furieux qui anime, qui
» soutient contr'elle toutes les fausses

» Religions. Là, vengeur zélé de l'inno-
» cence, il en devient ici le calomnia-
» teur perfide. C'est un *Protée* qui se re-
» produit sous toutes les formes, qui
» vous échappe au moment où vous
» croyez qu'il s'ouvre à vous de la meil-
» leure foi du monde. A une morale
» pure, exacte, austère même, il fait
» succéder des lubricités sans nombre,
» & présentées de la manière la plus ef-
» frontée, la plus cynique; c'est tour à
» tour *Socrate* & *Diogène*. S'agit-il des
» règles de la vertu & des mœurs? Il a
» soin de les faire varier à son gré, pour
» donner à entendre que toutes ces rè-
» gles ne sont que des maximes de ca-
» price & de fantaisie. » Un caractère
aussi bien frappé doit, Monsieur, vous
donner une idée avantageuse du talent
de l'auteur pour les portraits, de son
style & de son discernement. De pareils
morceaux ne sont point rares dans cet
ouvrage, & je ne vous présente même
que les traits principaux du caractère de
Bayle; une lettre entière est employée
à peindre ce fameux Sceptique. Le peu
de cas que l'on doit faire de son auto-
rité, son Pyrrhonisme, ses contradic-
tions, ses disciples comparés avec ceux

de Jesus-Christ, avec les Idolâtres mêmes & les Athées, la justice des reproches qui lui sont faits, &c, sont la matière des autres Lettres du premier volume.

Bayle revient encore dans le Tome suivant, où l'on réfute en détail plusieurs articles de son Dictionnaire. Un morceau sur le *Suicide*, inséré dans l'ouvrage Périodique intitulé *Le Conservateur*, a paru mériter assez d'attention pour donner lieu à plusieurs lettres. On rappelle à ce sujet les raisons alléguées en faveur du Suicide dans une des *Lettres Persannes.* On examine un autre ouvrage intitulé *Question Royale* qui traite du même sujet. Cette matière occupe près des deux tiers du second volume. Le troisième commence ainsi : « Quoiqu'en disent certains lecteurs volages qui voudroient que nos objets fussent autant variés que leurs fantaisies, nous allons revenir à *Bayle*, & ne le quitter, s'il se peut, que lorsque nous aurons réfuté les erreurs capitales qui caractérisent son impiété. Si nous n'en voulions qu'à sa personne, notre constance auroit un air d'acharnement qui, sans doute, seroit

» blâmable. Mais ce funeste écrivain a
» attaqué la Religion dans toutes ses
» parties. Répondre à toutes ses diffi-
» cultés, c'est donc défendre toute la
» Religion. Il y a cinquante ans que
» *Bayle* n'est plus ; mais ses ouvrages
» subsistent. Tout le monde a la témé-
» rité de les lire & la fureur de les ad-
» mirer. Ses écrits sont une source abon-
» dante de poison qui jaillit par mille
» canaux ; il faut tâcher d'en fermer
» toutes les issues ; je dis plus ; la plûpart
» de nos impies ne sçavent que réchauf-
» fer les idées de cet auteur. Ils ne sont
» que les copistes de ce funeste origi-
» nal. Ce sera donc leur répondre d'a-
» vance que de pulvériser les sophismes
» de leur chef & de leur modèle. Quand
» le corps d'armée est en déroute, les
» troupes légères sont bientôt dissi-
» pées. »

Après cette espèce d'exorde, nos auteurs reviennent aux erreurs de *Bayle* sur les points principaux de notre Religion, & principalement sur ce qui concerne les Mystères. C'est par cet examen critique qu'est terminé le troisième volume qui finit avec l'année 1757. Vous concevez, Monsieur, que

ce travail produira un corps d'ouvrage suivi où, si les volumes suivans ressemblent aux trois premiers, vous trouverez réunis l'esprit, le goût, l'érudition, la force, la clarté, l'ordre & l'élégance. Il sera comme une tour inébranlable d'où pendront mille boucliers contre les ennemis de la Foi, & où seront attachées leurs depouilles comme autant de trophées consacrés à sa gloire.

La Conquête de l'Isle de Minorque.

Nous avons en France, Monsieur, une ville fondée par les Grecs, c'est-à-dire, par le génie des Lettres, du Commerce & des Arts. Dans ces horribles bouleversemens d'Empires, dans ces étranges vicissitudes de dominations qui ont fatigué l'Europe, elle a toujours conservé son esprit & ses lumières. Environnée de barbares, elle étoit polie, & l'urbanité générale qui regne aujourd'hui lui céde encore un rang supérieur. Le destin de MARSEILLE est de favoriser nos exploits & de les chanter. Notre expédition dans l'isle de Minorque lui doit en grande partie son succès & sa gloire. Cent cinquante bâ-

timens de tranſport furent, en moins de huit jours, équipés & approviſionnés ſur ſes rives. Qu'il eſt doux & honorable pour elle que ce ſoit auſſi un de ſes enfans qui ait le mieux célébré cette conquête importante dans une Ode couronnée par ſon Académie des Belles-Lettres ! Cet honneur a regardé M. *Barthe*, fils d'un habile Négociant de cette illuſtre Cité, jeune homme dont j'ai eu occaſion de vous parler quelquefois avec éloge, & qui avoit déja remporté le prix du Poëme en 1755. Il fait parler l'Anglois dans les premières ſtrophes de ſa nouvelle Ode en des termes qui expriment ſon orgueil & ſa préſomption ; il lui fait dire, entr'autres choſes remarquables & vraies :

Des peuples que je trompe * à ma grandeur conſpirent ;
Leurs vœux touchent au terme où les miens les attirent ;
J'affoiblis, je détruis, mais je cache mon bras...
Eclatons, il eſt temps; j'ai préparé leurs chaînes;
Je puis regner, je puis de mes mains ſouveraines
Diriger à mon gré les rênes des Etats.

* Les Portugais, les Hollandois, &c.

L'Anglois se retrace ensuite l'image de ses anciens triomphes sur les François ; il se flatte de voir revenir ce siècle mémorable où ses drapeaux furent arborés dans Paris.

Ainsi parle ce peuple, & sa folle arrogance,
Dérobant à ses yeux les forces de la France,
Rappelle avidement ces songes orgueilleux :
Sur la terre assassin, Pirate sur les ondes,
Il fait frémir d'horreur les deux Mers, les deux
Mondes ;
L'impunité l'excite à des crimes heureux.

Cette strophe me paroît très-belle. L'assassinat de M. *de Jumonville* dans l'Amérique Septentrionale, & les déprédations des Anglois sur les mers, autorisent les expressions fortes & odieuses qui la terminent. Le *Titus* de la Seine confie au Maréchal *de Richelieu* le soin de le venger ; ce Général est suivi d'une foule de guerriers.

Ils partent ces Héros : la Mer obéissante,
Qui brise à leur aspect sa vague mugissante,
Semble hâter leur gloire & servir leur ardeur :
Tranquillement assis sur un rocher terrible,
MAHON aux traits de *Mars* se croît inaccessible,
Et n'offre que périls égaux à leur grand cœur.

Minerve, trop habile à seconder *Bellonne*,
Y construisit ces murs que la foudre environne ;
Ces Angles, ces Fossés, ces Forts audacieux.....
Redoutable *Ilion*, toi qui durant deux lustres
Sçus repousser *Achille* & tant de Rois illustres ;
Il t'appartenoit moins de défier les Dieux.

Le Poëte fait paroître dans un char l'Ange Tutélaire de l'Empire Espagnol, qui applaudit à notre entreprise, & qui annonce aux Anglois la perte de Minorque. Cette apparition est bien placée dans un Poëme sur une isle qui appartenoit autrefois à l'Espagne, qu'elle perdit en 1708 par la trahison du Gouverneur, & qu'elle voit avec plaisir passer sous la domination de la France, à qui elle doit ses maîtres. Cependant l'élite de nos Chefs presse vivement l'attaque.

C'est ici qu'entouré d'une foule guerrière,
Monteynard aux vainqueurs ouvrira la barrière ;
Vous saisirez, *Laval*, ces postes importans.
Là, tandis que *Beauveau* du soldat intrépide
Va presser, ralentir, l'essor lent ou rapide,
Secondez, *Lannion*, ces jeunes demi-Dieux ;
C'est à vous que Louis veut confier cette Isle ;

Ils ne sont plus lassés d'un long siège inutile ;
Et l'arrêt de son terme est écrit dans leurs yeux.

On monte à l'assaut dans l'ordre & le silence. Le Poëte apostrophe la Nuit qui cache tant d'exploits.

Mais non, l'Aurore enfin fait pâlir tes étoiles ;
L'Astre majestueux dont tes humides voiles
Déroboient aux humains le flambeau créateur ;
Sur ces Forts assaillis que le François surmonte,
Voit l'excès de sa gloire & l'excès de la honte ;
Et du haut de son trône applaudit au vainqueur.

De ton ambition déplorable victime,
Ah, cesse de braver un peuple magnanime,
Cher, fidèle à son maître, & vengeur de ses droits :
Sans honte & sans terreur, Anglois, vois sa fortune
Arracher de tes mains le Trident de Neptune ;
Crains les Dieux ou Louis, & respecte les loix.

Il y a dans cette Ode, Monsieur, de l'élévation, de la force & de la chaleur. Une circonstance bien touchante que je ne dois pas omettre, c'est que l'auteur étant à Paris, ce fut son père qui

dans la Séance Publique reçut le prix des mains de M. le Duc *de Villars*, Gouverneur de la Province, & protecteur de l'Académie fondée par l'illustre auteur de ses jours. Il faut être père, Monsieur, pour sentir toute la joie qu'inspire un si doux moment. M. *Barthe* remercia l'Académie par un petit Discours qui fut très-bien reçû. Il loua noblement & les Académiciens & leur protecteur, digne en effet de présider par son esprit & par son goût à une société de gens de Lettres. Il parla ensuite de son fils avec beaucoup de réserve & de circonspection. » Il n'a produit encore, » dit-il, que de foibles essais. Mais, » animé par vos exemples, encouragé » par vos suffrages, peut-être répondra- » t-il dans la suite plus dignement aux » espérances qu'il semble donner. C'est » l'augure que j'ose tirer de son amour » pour l'étude, & de son ambition à se » former sur votre modèle. Il est pré- » somptueux à moi de le concevoir, cet » augure. Pardonnez-le, Messieurs, à » la tendresse paternelle : que ne fait- » elle pas excuser ! » Le remerciment du père est imprimé à la suite de l'Ode du fils.

Traduction en vers François des Géorgiques de Virgile.

Un jeune homme de dix-huit ans, qui dans sa première année de Rhétorique a remporté les quatre premiers prix de l'Université, même sur les Vétérans, & dans la seconde année les trois premiers & un second parmi les Vétérans, s'est chargé, Monsieur, d'une entreprise bien épineuse. C'est de traduire en vers François les *Géorgiques de Virgile*, ouvrage admirable, plein de petits détails d'agriculture qui plaisent en Latin, & qu'on ne croit pas pouvoir être rendus en François. Mais est-ce réellement la langue des Romains qui ennoblit ces détails? N'est-ce pas plutôt la langue du Poëte qui les a mis en vers? Peut-être avant *Virgile* ne croyoit-on pas non plus qu'il fût possible de donner en vers des préceptes aux laboureurs. Notre poësie nous a paru jusqu'à présent peu propre à ces sortes d'ouvrages didactiques. Mais il peut venir un Poëte qui sçache manier heureusement notre laugue, & répandre le coloris des Muses sur les sujets les plus arides en apparence. *Patru* ne voulut-il pas détourner *Boileau*

de faire *l'Art Poëtique* ? Il avoit le même préjugé que tant de gens ont encore aujourd'hui ; il se défioit de notre langue, & ne pensoit pas qu'elle fût assez riche pour se prêter à des règles de versification. L'auteur de *Didon* & de tant d'autres ouvrages immortels, a traduit en vers François ces mêmes *Géorgiques* dont il s'agit ici. Sa version n'a pas encore paru ; mais le mérite de l'interprète vous en fait porter d'avance un jugement favorable. C'est un grand Poëte qui traduit un grand Poëte, & je suis persuadé que son travail auroit désabusé *Patru*, comme il le fut par celui de *Despreaux*. J'ose même dire qu'il auroit pu changer de sentiment en lisant la traduction que je vous annonce aujourd'hui. Elle est de M. l'Abbé *de l'Isle* qui demeure au Collège *du Plessis*. Il m'a fait l'honneur de me consulter sur ses premiers essais. J'en ai été content, en général, & je l'exhorte à continuer. Voyez vous-même, Monsieur, si j'ai raison de l'encourager. Je vais vous rapporter quelques fragmens de ce qu'il a fait.

Vere novo gelidus canis cum montibus humor
Liquitur, & zephiro putris se gleba resolvit,

Depresso incipiat jam tum mihi taurus aratro
Ingemere, & sulco attritus splendescere vomer.
Illa seges demum votis respondet avari
Agricolæ, bis quæ solem, bis frigora sensit:
Illius immensæ ruperunt horrea messes.

Quand l'aimable Printemps chasse l'Hyver affreux,
Et lorsqu'amollissant les humides campagnes
Les Zéphirs font couler la neige des montagnes;
Qu'à travers les guérets le taureau gémissant
D'un pas lent & tardif traîne le soc luisant:
Avide Laboureur, veux-tu voir l'abondance
Couvrir tes champs féconds d'une moisson immense?
Laisse-les deux Hyvers, deux Etés en repos;
Tes greniers crouleront sous leurs riches fardeaux.

Sæpe etiam steriles incendere profuit agros,
Atque levem stipulam crepitantibus urere flammis;
Sive inde occultas vires, & pabula terræ
Pinguia concipiunt; sive illis omne per ignem
Excoquitur vitium, atque exsudat inutilis humor:
Seu plures calor ille vias, & cæca relaxat
Spiramenta, novas veniat quà succus in herbas:
Seu durat magis, & venas astringit hiantes;
Ne tenues pluviæ, rapidive potentia solis
Acrior, aut Boreæ penetrabile frigus adurat.

. . . .

Le sage laboureur, pour la (la terre) rendre fertile,

Souvent sur sa surface allume un feu brillant
Qui dévore aussi-tôt le chaume pétillant ;
Soit qu'elle en tire un sel & des forces cachées ;
Soit qu'à son sein brulant les flammes attachées
D'un terrein vitieux corrigent les humeurs,
En faisant transpirer les malignes vapeurs ;
Soit plutôt que du feu les ardeurs pénétrantes
Ouvrent mille conduits qui, dans les jeunes plantes,
De leur sol nourricier portent le suc heureux ;
Soit qu'enfin resserrant un fond gras & poreux,
Aux froides eaux du Ciel, au souffle de Borée,
Au soleil dévorant, il en ferme l'entrée.

Ver adeò frondi nemorum, ver utile sylvis ;
Vere tument terræ, & genitalia semina poscunt.
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus æther
Conjugis in gremium lætæ descendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
Avia tum resonant avibus virgulta canoris,
Et venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager, zephirique tepentibus auris
Laxant arva sinus ; superat tener omnibus humor :
Inque novos soles audent se gramina tutò
Credere, nec metuit surgentes pampinus austros ;
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem :
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes.

Non alios primâ crescentis origine mundi
Illuxisse dies, aliumve habuisse tenorem
Crediderim ; ver illud erat, ver magnus agebat

Orbis, & hybernis parcebant flatibus Euri;
Cùm primum lucem pecudes hausere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Immissæque feræ sylvis, & sydera cœlo.
Nec res hunc teneræ possent perferre laborem,
Si non tanta quies iret frigusque, caloremque
Inter, & exciperet cœli indulgentia terras.

C'est l'aimable Printemps dont l'influence pure
Rend aux champs dépouillés leur brillante parure.
De leur nouveau feuillage il revêt nos forêts,
Et prépare la terre aux présens de *Cérès*.
Elle s'enfle; elle attend la semence féconde.
Dans un nuage d'eau, l'Air, puissant Dieu du monde,
S'insinue, & pénètre en son sein altéré;
Il humecte le germe en ses flancs resserré,
Et dans son vaste corps répandant l'abondance,
Forme les fruits naissans de sa propre substance.
L'oiseau commence alors ses concerts amoureux;
L'animal inquiet s'étonne de ses feux.
Nos champs ouvrent leur sein au tendre amant de *Flore*;
Par son souffle échauffés tous les fruits vont éclorre.
Un suc délicieux circule, & les nourrit.
L'herbe ose se montrer; le soleil l'embellit.
Sur ces côteaux rians la vigne florissante
Déploie aux yeux charmés sa feuille renaissante,
Ne craint plus les frimats pour ses tendres bourgeons,
Ni les eaux que du Ciel lancent les Aquilons.

Ce fut ce beau Printemps, cette clarté féconde,
Qui sans doute éclaira la naissance du monde,
Quand le maître des Dieux des gouffres du cahos
Eut fait sortir le Ciel, & la terre, & les eaux,
Eut peuplé d'animaux les forêts ténébreuses,
Eut suspendu des Cieux les voutes lumineuses;
Le Printemps anima tous les êtres divers
Nouvellement semés dans ce vaste univers.
Alors l'Hyver cruel, du monde en sa jeunesse,
De ses ressorts nouveaux respectoit la foiblesse:
Et des soleils d'Eté la dévorante ardeur
Ne vint point consumer sa naissante vigueur.
Le Printemps regnoit seul; bientôt prenant sa place
L'Eté darda ses feux; l'Hyver s'arma de glace.
Le Printemps, au milieu du froid & des chaleurs,
De ces âpres saisons tempéra les rigueurs.

Yeux Artificiels.

Le sieur *Raux*, Emailleur du Roi à Paris rue du Petit Lion Saint-Sauveur, du côté de la rue Saint Denis, aux Armes du Dauphin, se distingue tous les ans, Monsieur, par quelques inventions nouvelles de sa façon; sa boutique est fournie de ces curiosités piquantes, de ces ingénieuses bagatelles, de ces jolis riens qu'on se donne pour étrennes au commencement de chaque année. On trouve chez lui des bijoux de toute espèce, des fleurs, des fruits, des bou-

quets d'émail, des grotesques, des morceaux d'imagination bisarre, des statues, des figures d'animaux, des vases, toutes sortes d'ornemens pour les cheminées, les cabinets & les desserts, des coquilles, des rocailles & de la poudre brillante propres à construire des rochers, des grottes & des païsages. Il exécute des sujets d'histoire, de fable, de piété, & même des anecdotes particulières; il il copie le port, l'habillement & les principaux traits des personnages. Il a fait cette année, comme l'année dernière, des Tragédies & des Comédies en émail; il a mis aussi en figures & en action le poëme de *Vert-Vert*, le plus heureux badinage que nous ayons peut-être dans notre langue.

Tout cela, Monsieur, n'est que de l'agréable; mais voici de l'utile. Le sieur *Raux* fait des yeux d'émail si parfaits qu'il n'est pas possible de distinguer le postiche du naturel. C'est le témoignage que lui rendent tous les connoisseurs, tout les Anatomistes, tous les maîtres de l'Art, entr'autres le célèbre Chirurgien M. *Morand*. Les personnes de Province peuvent lui envoyer la forme, la couleur & les dimensions de l'œil qu'ils voudront remplacer, soit en émail, s'ils

en ont déja porté, soit en miniature, soit de toute autre manière qu'ils désireront. Elles auront l'attention d'affranchir le port de leurs Lettres ou paquets. Le sieur *Raux*, citoyen aussi généreux qu'habile Artiste, donne gratis de ces yeux artificiels aux pauvres qui en ont besoin. Notre auteur en fait avec la même vérité pour les figures de cire & pour les animaux que l'on conserve dans des cabinets d'Histoire naturelle. Cette partie de son intelligence & de son commerce est très importante pour la société. Je suis, &c. *A Paris, ce* 18 *Déc.* 1757.

Fautes à corriger dans l'Ordinaire 36.

Page 27 ligne 19, *On distribuera huit matelots*, lisez, *On distribuera huit mantelets.* On donne ce nom sur les vaisseaux aux fenêtres qui ferment les sabords ou les embrasures. Ils sont attachés par le haut, à peu près comme les cuirs qui s'abattent sur les portières d'un carrosse ou d'un coche, & qu'on appelle aussi *mantelets.* Ils doivent être bien doublés, pour mettre à l'abri de la mousqueterie.

Page 28, ligne 5, *Pour les instrumens*, lisez, *Tous les instrumens.*

Page 53, ligne 11, *Cromwel, au contraire*, effacez *au contraire.*

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE X.

Nouveau Livre de Noëls.

LE célèbre M. *d'Aquin*, Organiste de la Chapelle du Roi, &c, vient enfin de donner au Public un Recueil de ces fameux Noëls que les connoisseurs alloient entendre tous les ans avec des transports d'admiration, quand il les exécutoit sur l'Orgue de S. Paul. L'ouvrage a pour titre : *Nouveau Livre de Noëls pour l'orgue & le clavecin, dont la plûpart peuvent s'exécuter sur les violons, flûtes, hautbois, &c ; dédié à S. A. S. Monseigneur le Comte d'Eu, Prince Souverain de Dombes. Œuvre 2. prix 12 liv. en blanc : à Paris chez l'Auteur, Cour S. Pierre, à S. Paul, & aux Adresses ordinaires de Musique.* L'auteur ne pouvoit mieux dédier un pareil ouvrage, qu'il a

rempli de toutes les beautés & de toutes les richesses musicales, qu'à M. le Comte *d'Eu*, Prince qui joint au goût le plus vif pour la Musique l'exécution la plus brillante, de l'aveu de tous les connoisseurs. Aussi notre illustre Organiste a-t-il soin d'observer que le chant gracieux des Noëls est en droit de plaire à son Altesse, qui souvent les exécutoit devant l'Auguste Princesse sa mère, dont le nom immortel est gravé pour jamais dans les fastes de la Littérature & des Beaux-Arts. Il est heureux pour un auteur que son hommage ne soit rendu qu'au grand Prince, qu'au protecteur éclairé de tous les talens. Il est encore plus heureux pour lui que l'ouvrage soit digne du protecteur : double avantage qui doit flatter infiniment M. *d'Aquin*.

C'est principalement sur l'orgue, qu'on peut appeller le Roi des instrumens, puisqu'il forme lui seul tout un Concert, qu'il faut entendre ces mêmes *Noëls* avec leurs variations & leurs embellissemens. Ce n'est pas que leur exécution parfaite ne puisse également satisfaire l'oreille accoutumée à la belle harmonie dans un Concert formé de

flûtes, hautbois, violons, &c. Mais ils ſont affectés plus particulièrement à la nature du jeu de l'orgue, qui en exprime beaucoup mieux le caractère de Muſique; en un mot, c'eſt un Organiſte conſommé dans ſon art qui, pour le triomphe de l'inſtrument qu'il touche avec une ſupériorité reconnue, a voulu déployer, ſur des ſujets ſi ſimples mais pourtant ſi gracieux, toutes les puiſſances de l'harmonie & toute la variété muſicale dont ils étoient ſuſceptibles. C'eſt le dernier Dimanche de l'Avent que M. *d'Aquin* touche des Noëls à S. Paul avec une eſpèce de ſolemnité. Tout ce que Paris a de connoiſſeurs ſe raſſemble ce jour-là pour l'entendre. Ce ſont ces mêmes Noëls qu'il vient de publier; les amateurs auront ſous les yeux ce qu'ils écoutent chaque année avec tant de plaiſir. Ce plaiſir même va ſe multiplier & ſe répandre par le moyen de la gravûre; il paſſera dans la Province juſques dans les aſyles religieux. Quelle reſſource & quelle volupté ſainte pour les Couvents! Que d'épouſes du Seigneur vont redoubler leurs chaſtes ſoupirs & leurs pieux gémiſſemens dans l'attente de l'Époux!

A la venue de Noël :
Chacun se doit bien réjouir, &c.

C'est par ce Noël même que débute le Recueil de Monsieur *d'Aquin.* Il faut avouer que nos pères étoient bien simples, bien naïfs dans leur Poësie ainsi que dans leur Musique. Quelle différence de cette gaîté de chant, vraîment Françoise, aussi peu fardée que la nature, comparée avec le luxe, pour ainsi dire, du chant Italien, & toute la mignardise du goût d'aujourd'hui ! Voilà pourtant de ces airs qui plaisent toujours, qui se conservent, qui se perpétuent ! Ils sont de tous les âges. Nous les chantons après nos pères, & nos neveux les chanteront après nous. Ils inspirent la joie, la piété ; ce sont des chants d'une tradition sainte. En les adoptant, la Religion les consacre ; ils partagent son immortalité. Fixer l'époque & l'origine des *Noëls* seroit un travail de sçavant fort difficile, & qu'il faut laisser à l'infatigable M. l'Abbé *le Beuf.* Je me contenterai d'observer avec l'homme de goût qu'en général ces *Noëls* sont d'une veine heureuse & d'un chant très-agréable. Il en est même plusieurs d'une tendresse musicale, tout-à-fait tou-

chante & pathétique. L'air *Or nous dites, Marie*, & celui qu'on appelle de la *Samaritaine*, (dont quelques érudits font honneur à la nation Juive) sont tous deux de l'expression la plus tendre & la plus gémissante; ils arrachent des soupirs & des sanglots, pour peu qu'on ait l'ame sensible. La plûpart des autres Noëls sont d'une expression plus vive & plus saillante; la sensation qu'ils font porte à la joie.

Pour entrer dans quelques détails sur leur effet, je vous dirai, Monsieur, qu'ayant moi-même entendu ces Noëls avec les variations charmantes & les nuances de beauté singulières que M. *d'Aquin* leur donne avec autant de précision de jeu que de chaleur de génie, je n'ai fait que passer de plaisir en plaisir à chaque instant de l'exécution: ce n'étoit qu'un enchantement continu, mêlé d'étonnement. Où trouver plus de goût, un tact plus délicat, des passages plus rapides, des coups de force plus brillans? C'étoit la voix unanime des connoisseurs qui m'entouroient: sçavans, ignorans, tout le monde applaudissoit. On ne pouvoit pas battre des mains à cause du lieu; mais les suffra-

ges trouvoient bien le secret de se manifester. Enfin, Monsieur, je vous avoue que peu de fêtes musicales m'ont fait autant de plaisir.

Dans le Recueil vous avez des Noëls de tous les caractères de Musique : Dialogues, grand Chœur, Duo, Trio, tout s'y trouve dans une succession d'harmonie & dans un enchaînement qui ne laissent rien à desirer à l'amateur ; tout est placé, traité, distribué de main de maître. Tantôt c'est le Dessus qui travaille sur le sujet en répandant toutes ses broderies avec une profusion de traits surprenante ; tantôt c'est la Basse qui, rivale heureuse du Dessus, veut à son tour en imiter toutes les graces & les vîtesses : tantôt même toutes deux marchent ensemble avec une force, une vivacité presqu'égale, se disputant ainsi l'honneur d'un triomphe harmonieux ; variété charmante qui produit tant d'effet sur l'orgue, & qui fait la supériorité de cet instrument sur tous les autres. Quel enchantement dans la diversité même du jeu de l'orgue, soit en musette, soit sur les flûtes, sur les trompettes ou autrement ! Mais il faut un génie & des mains, comme en a M. *d'Aquin*,

pour faire marcher cette grande machine harmonique : sans des talens supérieurs pour la conduire, toutes ses merveilles disparoissent, & rentrent dans l'ordre commun.

Ce *Nouveau Livre de Noëls* pour l'orgue n'est pas la seule production musicale de notre grand Organiste : on vend aux mêmes Adresses ses *Pièces de Clavecin*, dont les Planches usées par de fréquens tirages viennent d'être tout nouvellement réparées. Ce Recueil précieux contient quantité de Pièces de caractère, où toute la force pittoresque de l'harmonie, que soutient & nourrit le chant le plus mélodieux, se déploie avec une grande sagesse de pinceau, relativement à l'objet qu'on veut peindre. La Pièce intitulée la *Guittare* porte dans l'ame tout le charme d'une imitation parfaite en harmonie ; elle est d'un chant léger, approchant du badinage, & c'est alors que le clavecin semble se transformer dans l'instrument même dont la Pièce porte le nom. Plusieurs de nos Musiciens se sont exercés à peindre harmoniquement le cri désagréable du *Coucou*, sans doute par contraste au chant mélodieux du Rossignol ;

ou peut-être par caprice. *Senallié*, *Duval* & tant d'autres ont donné des *Coucous* : pourquoi donc tant honorer un oiseau symboliquement sinistre ? Le *Coucou* de M. *d'Aquin* est d'une imitation fidelle & d'une expression singulière. Sa *Favorite* est dans le goût le plus aimable. La Pièce appellée l'*Hirondelle* est l'hirondelle même : agilité, légéreté, rapidité, jusqu'aux battemens des aîles, & l'habitude qu'a cet oiseau d'effleurer la terre en volant pour s'élever ensuite ; tout est peint dans cette image. Quelle aménité, quelle élégance de chant dans les *Bergères !* Quelle noblesse, quelle volupté de pinceau dans la *Mélodieuse*, pièce qui n'est remplie, avec les Menuets qui sont de sa dépendance, que de graces tantôt délicates, tantôt majestueuses ! Mais quel tumulte, quelle impétuosité dans *les Vents en courroux* ! C'est la mer même qui n'élève ses flots mugissans vers le Ciel que pour les précipiter soudain dans le fond de l'abyme. Pour tempérer l'horreur de ce tableau, il semble que la pièce des *Enchaînemens harmonieux* vienne exprès flatter agréablement l'oreille. L'*Amusante* & la *Joyeuse* concourent

encore au même effet ; rien n'eſt plus adroit que ces contraſtes. Mais une pièce d'un genre neuf s'offre à leur ſuite ſous le nom *des trois Cadences* ; elle eſt de l'exécution la plus difficile. Il s'agit de faire deux cadences d'une main pendant que l'autre en fait une, & de les battre aſſez diſtinctement pour qu'on les attribue à deux mains différentes, de manière que le nombre des mains ſemble ſe multiplier, & qu'on s'imagine en entendre trois qui battent la cadence. C'eſt ce que l'auteur exécute avec la plus heureuſe & la plus brillante facilité, ayant les doubles cadences également aiſées des deux mains ; il eſt unique dans ce genre, & laiſſe bien loin derrière lui tous ſes imitateurs. Le Recueil eſt terminé par un beau Divertiſſement qui repréſente *les Plaiſirs de la Chaſſe*. Rien n'eſt omis dans ce grand tableau ; l'*Appel des Chaſſeurs*, la *Marche*, la *Priſe du Cerf*, la *Curée*, la *Réjouiſſance des Chaſſeurs*, tout y fait enſemble & beauté ; ce qui forme une action dramatiquement muſicale. Cette chaſſe, miſe en grande ſymphonie avec des Cors, produiroit le plus grand effet de Muſique, puiſque ſur le clave-

cin seul on s'imagine être au milieu des forêts, dans la plus belle partie de chasse. Ajoutez y la danse & les paroles; c'est un Ballet accompli. Voilà, Monsieur, quels sont les ouvrages & les talens de notre fameux Organiste, sans rival depuis la mort de *Calvière* & la vocation du grand *Rameau* pour l'Opéra : dans la composition génie toujours intéressant, mais admirable dans l'exécution; digne élève, en un mot, & & digne successeur de l'incomparable *Marchand*.

Abrégé de la République de Bodin.

La République de *Bodin*, Monsieur, a eu dans son temps un succès semblable à celui dont *l'Esprit des Loix* a joui de nos jours. Ces deux ouvrages traitent des mêmes matières, & l'on ne doute pas que *Bodin* n'ait frayé la route à M. *de Montesquieu*. Les deux auteurs ont encore cela de commun, que leurs écrits ont été principalement admirés en Angleterre. Dans un voyage qu'y fit *Bodin* avec le Duc *d'Alençon*, frère de *Henri III*, il eut la satisfaction d'entendre dicter publiquement sa *République*,

traduite en Latin, dans les Ecoles de Londres & de Cambridge. On sçait de même que les Anglois, si fort exaltés par M. *de Montesquieu*, ont mis son livre au-dessus de tout ce qui a été fait dans notre siècle & en notre langue.

Jean Bodin naquit à Angers vers le milieu du 16e siècle. Il fit ses études à Toulouses, & vint à Paris où il exerça la profession d'Avocat. Il fut en grande considération auprès du Roi *Henri III*, & le Duc *d'Alençon* lui donna divers emplois. Il eut entr'autres la charge de Procureur du Roi à Laon, où il mourut de la peste à l'âge de soixante-sept ans. Il s'étoit mis dans la tête qu'on ne mouroit point de maladie contagieuse après l'âge de soixante ans; dans cette ridicule persuasion, il n'avoit pris aucune précaution pour s'en garantir. Les principaux ouvrages de *Bodin* sont sa *Démonomanie* & sa *République*. Le style suranné & diffus de cette dernière production la retient dans la poudre des Bibliothèques. *Bodin* joignoit à un génie fécond un sçavoir immense; deux qualités qui excluent nécessairement une certaine précision. Son érudition lui fournissoit une trop grande quantité de

matériaux pour son sujet. Le desir de la faire paroître, le goût d'écrire de son temps, sont les causes de cette prolixité qu'on lui reproche. Il étoit donc nécessaire, pour accommoder ses ouvrages au goût présent, non-seulement d'en rajeunir le style, mais encore d'en élaguer toutes les superfluités. C'est ce qu'a fait avec succès un homme d'esprit, & qui me paroît aussi versé dans les matières politiques que dans l'art d'écrire. Il a fait des changemens jusques dans la distribution des Livres & des Chapitres, pour donner aux matières plus de suite & de liaison. Souvent même, pour traiter le sujet avec plus de méthode, il a été obligé de renverser tout l'ordre du discours dans un même Chapitre. Quand les Chapitres lui paroissent trop longs, il les divise, & d'un seul il en fait plusieurs. Il y a des parties entières qu'il transporte d'un Livre à un autre quand le rapport des choses l'exige ainsi. Après avoir retranché tout ce qu'il a cru pouvoir l'être, il y a ajoûté ses propres réfléxions, & s'est quelquefois écarté du sentiment de son auteur. Les changemens survenus dans les systêmes politiques demandoient

d'autres règles & d'autres combinaisons. *Bodin* donne des maximes, & se contente de les autoriser par des exemples; son abréviateur a cru devoir les appuyer par des raisons. Toutes ces choses mettent des différences sensibles entre l'abrégé & l'original.

J'ai dit, Monsieur, que la *République de Bodin* avoit pu servir de guide à l'auteur de *l'Esprit des Loix*; pour s'en convaincre, il ne faut que rapprocher les principes des deux auteurs, & comparer les traits principaux sur lesquels est établi tout leur systême. Mais, pour faire cette comparaison, il faudroit avoir sous les yeux la *République* même de *Bodin*, & non pas l'ouvrage de son commentateur. Celui-ci a tellement confondu ses observations particulières avec le texte, qu'il est difficile de distinguer ses idées d'avec celles de l'auteur original. A la seule inspection des titres du livre de M. *de Montesquieu*, on retrouve presque tous les sujets que *Bodin* a traités dans sa *République*. Il y a dans l'un & dans l'autre des Chapitres entiers sur la distinction des trois Gouvernemens Monarchique, Républicain & Despotique, sur les tributs &

les impôts, sur l'égalité dans les Républiques, sur la forme des Gouvernemens accommodée avec le naturel des peuples, sur la force du climat & des autres causes qui contribuent à former les caractères des nations, sur la constitution du Gouvernement d'Angleterre, sur l'esclavage, la liberté, le divorce, la puissance intermédiaire entre le peuple & le Souverain, &c. Le Chapitre du climat n'est dans cet abrégé que le précis de tout ce que M. *de Montesquieu* a dit sur cette matière. Il ne paroît pas ici que ce soit l'auteur de *l'Esprit des Loix* qui ait parlé d'après la *République* de *Bodin*; c'est au contraire le rédacteur de *Bodin* qui, dans ce Chapitre, semble n'avoir eu en vue que d'abréger cet article de *l'Esprit des Loix* pour avoir occasion de le critiquer. Il en est de même de plusieurs autres Chapitres, dans lesquels, si on ne retrouve pas *Bodin* lui même, on en est bien dédommagé par des changemens & des additions plus utiles. Mais, sans parler ici du mérite de l'abréviateur qui veut garder l'*incognito*, je dirai, pour suivre toujours notre première comparaison, que *Bodin* a plus écrit, & que M. *de Montesquieu* a

plus pensé. Le premier, plus abondant par les faits & les maximes qu'il avoit puisées dans les anciens auteurs, qu'élevé par ses réflexions, a rassemblé en un seul corps une matière qui n'avoit été traitée avant lui que par morceaux détachés. Il a dû briller dans un siècle qui voyoit les Sciences sortir de l'oubli, & pour lequel ces questions étoient nouvelles. L'autre, au contraire, riche de son propre fond, auroit eu le même succès dans quelque siècle qu'il eût pû paroître. Si les principes universels, répandus dans son ouvrage, deviennent un jour plus communs, il aura toujours la gloire de les avoir appris à un siècle éclairé.

Eaux de Barèges.

Les Eaux de Barèges, Monsieur, sont une des principales sources médicinales de l'Europe. Elles ont de tout temps fait l'objet de l'attention du Ministère; le Roi a établi un Hôpital à portée de leur secours. L'importance de ces eaux a donné lieu à un ecrit qui se trouve chez *de Bure* l'aîné, Quai des Augustins, sous ce titre : *L'usage des Eaux de Barèges &*

du Mercure pour les écrouelles, ou Dissertation sur les tumeurs scrophuleuses, qui a remporté un prix à l'Académie Royale de Chirurgie en 1752; brochure *in*-12. On y combat deux opinions qui se sont malheureusement glissées dans l'esprit de quelques Médecins; la première, que le mercure ne convient pas pour les écrouelles ni pour les tumeurs scrophuleuses; la seconde, que les eaux minérales, telles que celles de Barèges, sont nuisibles à cette maladie & à ses symptômes extérieurs.

Pour décider si un remède est propre à une maladie, il faut connoître la nature du mal, ses causes, ses symptômes, les propriétés du remède, sa vertu, ses effets. C'est la méthode que suit l'auteur de la Dissertation; & son attention se porte principalement sur ces objets. Il n'est même presque pas question des *Eaux de Barèges*, quoiqu'elles soient annoncées dans le titre comme le sujet principal de cette brochure. Vous ne devez donc regarder cet ouvrage que comme un Traité ou un Essai sur la maladie des écrouelles, & par-là cette Dissertation peut être d'une plus grande utilité & d'un usage plus universel.

L'Académie Royale de Chirurgie, en propoſant un problême ſur les écrouelles, a ſans doute jugé que tout ce qui ſe trouve dans les Médecins au ſujet de cette Maladie, ne ſçauroit ſuffire lorſqu'on veut procéder avec connoiſſance de cauſe, & d'une manière avantageuſe pour les malades. Peut on voir en effet ſans étonnement combien les auteurs s'accordent peu ſur cette matière? Il y en a qui ſe ſont réglés ſur le cours de la lune pour traiter les écrouelles; d'autres ont voulu les guérir en faiſant boire le malade dans un crâne enterré trois fois, d'autres en lui faiſant porter un lézard pendu à ſon cou; d'autres enfin, en faiſant toucher les parties malades par le ſeptième garçon d'une famille. Ces prétentions étonnantes ne ſont que le réſultat du peu de connoiſſance que l'on a eu de la maladie dont il s'agit. Elles ſont une ſuite de l'ignorance toujours accompagnée de la ſuperſtition; & jamais la ſuperſtition a-t-elle été plus grande en matière de guériſon que dans le traitement des écrouelles? Il eſt vrai qu'il y a eu des Médecins qui ſe ſont formé un plan raiſonné ſur cette maladie, & qui ont propoſé des trai-

temens méthodiques qui indiquent au moins qu'ils se sont mis au-dessus des erreurs populaires. *Baillou* rioit de ceux qui promettoient *merveille* au sujet des écrouelles, & disoit que *ce mal se moquoit d'eux*. Mais, dans les traitemens qu'ils proposoient, ils s'accordoient rarement, & peut-être s'accordent-ils encore aussi peu aujourd'hui. C'est ainsi du moins que semble en avoir jugé l'Académie Royale de Chirurgie; ses doutes marquent assez sa défiance. On peut cependant profiter des lumières des Médécins & même de leurs fautes; c'est le moyen de remplir les vûes de l'Académie. C'est pourquoi, mettant à part toutes les ridicules histoires que l'ignorance & la superstition ont répandues sur le traitement des écrouelles, profitant des opinions des Médecins systématiques & des reproches que leur ont fait les plus sévères praticiens, rappellant les remarques des plus sages observateurs, l'auteur entreprend d'éclaircir une question aussi embrouillée par elle-même que par tout ce qu'on en a dit. Son plan est simple & pris dans la nature. Il se réduit à un enchaînement de faits & d'observations qui s'éclaircissent les uns par

les autres; de façon que les discussions purement théoriques sont la moindre partie de l'ouvrage. Les détails sur cette matière sont peu agréables, peu utiles même pour la plupart des lecteurs; deux raisons qui me dispensent de m'y arrêter plus long-temps.

Cours d'Architecture.

Au mois de Novembre dernier, je vous annonçai, Monsieur, la seconde Partie du Cours Public d'Architecture de M. *Blondel*, Architecte du Roi, rue de la Harpe à Paris. Ce Professeur vient de finir la Partie intéressante de la Distribution & de la Décoration intérieures des bâtimens, que devoit contenir cette seconde Partie; il vient de commencer ces jours-ci la troisième & dernière Partie de ce Cours, qui a pour objet la construction des édifices en général, la qualité des matières, l'ordre & l'arrangement qu'on doit observer à leur égard, pour parvenir à la solidité, à la beauté, & à l'économie. Je ne vous rappelle point, Monsieur, l'utilité de ces Cours publics, ni leur succès; vous êtes trop éclairé & trop bon citoyen pour ne pas

applaudir à l'un & à l'autre ; notre Professeur mérite, sans contredit, les suffrages les plus encourageans, en attendant une récompense digne de son zèle & de ses talens.

Je vous ai aussi parlé dans le même temps d'un Cours particulier que M. *Blondel* se propose d'ouvrir le 16 de Janvier 1758, pour douze ou quatorze Amateurs, & qui lui a été demandé tel par plusieurs, pour éviter la multitude, & se procurer la liberté d'une étude plus familière sur cet Art important. Ce Cours se donnera trois jours de la semaine, & sera composé de cinquante leçons; chaque Amateur payera soixante-douze livres pour ce Cours : ceux qui se proposent de le suivre seront les maîtres de choisir le matin ou l'après-midi; plusieurs personnes l'ont ainsi desiré, parce que les unes, telles que le Magistrat, ont des occupations indispensables dans la matinée ; les autres veulent avoir l'après-dinée libre.

Vous voyez, Monsieur, par ce moyen, que notre Professeur ne néglige rien pour se prêter au goût des différens genres de citoyens de cette Capitale. Cinquante élèves, destinés à la profession

de l'Architecture Civile & Militaire, ſont journellement inſtruits dans ſon Ecole des Arts pendant le cours de trois années; deux Cours publics & gratuits ſont toujours ouverts, l'un de théorie, l'autre de pratique; le premier à l'uſage des hommes de Lettres, & des Artiſtes; le ſecond deſtiné pour les perſonnes qui profeſſent les Arts de goût, & pour les Artiſans du bâtiment; enfin, le nouveau Cours que je vous annonce.

Tant de travaux, de veilles, de ſoins, & d'étude, font certainement beaucoup d'honneur à notre Profeſſeur; mais, à mon avis, le Cours qu'il ſe propoſe d'ouvrir le 16 de Janvier prochain, me paroît, après celui de pratique, le plus intéreſſant, puiſque les Amateurs en tout genre les hommes en place, ceux qui ſont deſtinés à la Prélature ou à la Magiſtrature, le Citoyen & l'Etranger, pourront à l'avenir ne plus ignorer les élémens d'un Art, qui fait tant d'honneur à l'eſprit humain, qui donne de l'éclat aux villes, & qui aſſûre dans tous les temps la gloire & la ſplendeur des nations policées.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 20 Décembre 1757.

LETTRE XI.

Petites Lettres sur de grands Philosophes.

VOus êtes en garde actuellement, Mr, sur ce titre de *Philosophe* aujourd'hui si commun & si éloigné de sa signification primitive. Si vous voulez prendre une idée juste de nos sages Modernes, lisez ces *Petites Lettres* de M. *Palissot*, qui se trouvent à Paris chez la veuve *Bordelet*, rue Saint Jacques, vis-à-vis le Collège des Jésuites. Jamais, en aussi peu d'espace, on n'a rassemblé plus de cette plaisanterie fine qui naît du fond même des choses, de cette connoissance du cœur qui sonde les plus secrets replis de l'amour propre, en un mot, plus de graces piquantes, & surtout plus de raison & de vérité. Une observation qui ne vous échappera pas, & qui tourne à l'éloge du jeune auteur, c'est que, dans un âge où il est si naturel de suivre le torrent des impressions vulgaires, il ait sçu porter un coup d'œil si philosophique & si profond sur une secte qui en avoit imposé à tant de monde.

Cet ingénieux ouvrage, Monsieur, est divisé en quatre Lettres. La première attaque le corps entier des nouveaux *Philosophes*. C'est un tableau frappant. Toutes les parties qui le composent se prêtent une valeur réciproque que j'ai du regret d'affoiblir dans un extrait; je ne crains pas de vous dire que cette Lettre seule soutiendroit le parallèle d'une des meilleures *Provinciales*. Vous pourrez en juger par les traits suivans. « Le Public fut donc outragé dans » des Préfaces. On témoigna beaucoup » d'indifférence pour cette sublime chi- » mère que l'on appelle *Gloire*, & ce- » pendant on écrivoit, on cabaloit, & » & l'on tâchoit de se rendre intéressant » en affectant de s'attendre à des persé- » cutions qui n'arrivèrent point. Mais » il est si doux de jouer le mérite persé- » cuté, ou prêt à l'être ! On se rend si » considérable en renonçant à la consi- » dération ! Ce charlatanisme a quelque » chose de si séduisant pour ce même » Public que l'on méprise ! Il est si na- » turellement dupe de tous ces strata- » gêmes, qu'en vérité ces Messieurs ont » prouvé que leur indifférence pour lui » ne les avoit pas empêchés de bien étu-

» dier ſa nature, & les moyens de ſe
» ſubjuguer. »

Le même ſel regne dans toute la Lettre. Je ne puis me refuſer de vous en tranſcrire encore ce morceau. « Ce qui
» indiſpoſoit le plus ce petit nombre de
» perſonnes ſenſées qui dans le ſilence
» pèſent & apprécient les réputations,
» c'étoit cette eſpèce de trône littéraire
» que ces Meſſieurs s'érigeoient, & la
» convention ſourde qui tranſpiroit de
» leur ſociété dans le monde, & qui
» vouloit dire :

Nul n'aura de l'eſprit hors nous & nos amis.

» On commença d'abord par s'arroger
» le droit de louer tous les grands hom-
» mes, mais de manière à faire penſer
» que l'on avertiſſoit le Public de les
» admirer. Liſez l'éloge de M. de *Mon-*
» *teſquieu* * ; il y regne un ton qui révol-
» te. C'eſt moins l'expreſſion de l'admi-
» ration publique qu'un ordre à la na-
» tion de croire au mérite de cet illuſ-
» tre écrivain, lui qui tempéroit par ſa
» ſimplicité ce que la ſupériorité de ſon
» génie pouvoit avoir de trop humi-
» liant pour le reſte des hommes..... Il

* Par M. *d'Alembert*.

» falloit

» falloit louer, ajoûte M. *Palissot*, pour » obtenir des éloges : eh, comment ne » pas louer un *Voltaire*, un *Montesquieu*, » un *Rameau*, qui depuis.... Ces Mes» sieurs l'admiroient alors ; c'étoit avant » la *Lettre sur la Musique Françoise*. » Mais à quoi le Public ne s'attendoit » pas ; c'est à ce refrain de louanges fas» tidieuses que ces Messieurs se ren» voyent les uns aux autres, & à ces » brevets de célébrité qu'ils se distri» buent tour à tour dans leurs ouvra» ges. Le Philosophe de Genève don» noit-il ce livre où il met l'homme au » rang de la brute ? *Ah, si l'on eût fait » voyager, disoit-il, des hommes tels que » les* D'ALEMBERT *& les* DUCLOS *chez » les Hurons ou chez les Iroquois, com» bien de merveilles ils nous auroient ap» prises ?* Cet éloge lui étoit exactement » rendu dans la première brochure de » ces Messieurs, &, avec beaucoup de » mérite, ils ne laissoient pas de rap» peller une Fable très-plaisante & très» connue : tant un seul ridicule peut » nuire même à des talens supérieurs. »

La seconde Lettre, Monsieur, est une critique également forte & judicieuse de la Comédie du *Fils Naturel* & des

Réflexions qui la terminent. L'auteur ne s'est pas contenté de détruire ; il établit à chaque page les principes de ce goût invariable qu'il a puisés de bonne heure dans la lecture de nos grands maîtres, ses modèles. Le préambule vous fera juger de tout ce qui suit. « Si » Messieurs de l'*Encyclopédie* s'étoient » bornés, Madame, à leurs talens phi» losophiques, plus admirés que lus, » mais placés dans leur véritable sphère, » environnés de leurs ténèbres, ils pou» voient, sans doute, parvenir à la » considération dont ils semblent si ja» loux. Quelques articles de leur Dic» tionnaire, toujours préconisés d'a» vance, suffisoient à leur réputation, » & personne n'eût songé à leur dispu» ter une gloire achetée par tant de vo» lumes, & mise en quelque sorte à » couvert sous leur immensité. Eh, qui » ne les eût point appréciés à leur gré ? » Comment ne les pas croire sur leur » parole ? Ils ont opéré tant de prodi» ges avec la simple méthode de se » donner pour ce qu'ils veulent être, & » d'associer modestement à ce privilège » quiconque a la bonté de penser com» me eux ! La raison y a si visiblement

» gagné, l'honnêteté, les mœurs ont
» fait de si grands progrès, le siècle en-
» fin a pris un essor si sublime, que
» nous avons vû tout à coup des fem-
» mes qui, dans leur jeunesse, lisoient
» des Contes de Fées, & des impor-
» tans qui ne lisoient rien, se mettre
» à portée de faire secte avec ces Mes-
» sieurs, se réveiller Philosophes, pro-
» téger l'*Encyclopédie* & la juger, déci-
» der de tout avec tant de finesse, ana-
» liser le systême moral, *l'utile*, *le*
» *beau*, *l'honnête*, avec tant d'intelli-
» gence, remplacer de vieux préjugés
» par de si plaisans paradoxes, l'ancien-
» ne ignorance par un pédantisme si dé-
» licat, débrouiller avec tant de succès
» le cahos de la Métaphysique, raison-
» ner si despotiquement & si juste, de-
» venir en un mot des êtres si décens,
» si profonds, si universels, que *Diogène*,
» les yeux bandés, trouveroit ici plus
» de Philosophes, plus de sages, qu'il
» ne fit de pas inutiles avec sa lanterne
» pour en chercher un dans Athènes.
» D'où naissent dans la Littérature tant
» d'hommes nouveaux ? On ne les soup-
» çonnoît pas. Qui les a jettés dans le
» monde ? Où sont leurs preuves ? Quel-

» ques Brochures ignorées ? Mais la cé-
» lébrité coûteroit-elle aujourd'hui si
» peu ? Comment donc ces *petits Pro-*
» *phètes* se sont-ils établis Juges dans Is-
» raël ? Voici leur secret. Ecoutez &
» profitez, auteurs infortunés, que
» vingt ans de travaux obscurs n'ont
» point encore tirés de l'oubli. Sortez
» de vos cabinets ; devenez *Encyclopé-*
» *distes* ; attelez-vous au char de la nou-
» velle Philosophie ; colportez seule-
» ment quelques ouvrages de ces Mes-
» sieurs ; rompez des lances, & faites
» confesser aux passans que le *Fils Na-*
» *turel* est un chef-d'œuvre, une mer-
» veille, une découverte plus précieuse
» au monde Littéraire que ne le fut à
» l'Europe celle de l'Amérique, & vous
» voilà célèbres, immortels, & peut-
» être un jour Académiciens. »

Vous prendrez une idée de la critique de l'auteur par ce seul trait. « Voyez
» *Mérope*, dit-il, qui croit trouver quel-
» ques rapports avec son fils dans un
» malheureux qu'on lui présente. Qui
» n'imagineroit s'exprimer comme elle ?
» C'est la nature dans sa plus grande
» naïveté ; mais qu'elle est subli-
» me ! »

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante ;
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle *Egiste* ; *Egiste* est de son âge ;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté, &c.

» Si *Mérope* à la place de ces expressions » si vrayes & si touchantes, analysoit sa » compassion pour cet infortuné ; si elle » disoit qu'*une ame tendre n'envisage » point le systême général des êtres sensi» bles sans en desirer fortement le bon» heur*, n'entendez-vous pas le bruit des » sifflets s'élever de tous côtés, & pour» suivre l'héroïne métaphysicienne jus» ques dans les coulisses. » Un tel exemple ; Monsieur, vaut mieux que cent raisons.

La fin de cette Lettre n'est pas moins saillante que son préambule : « Voilà » pourtant, dit l'auteur, les petites mor» tifications auxquelles on s'expose en » voulant sortir de son genre ; en se fai» sant annoncer, ou plutôt, en s'an» nonçant soi-même si impérieusement ; » en affectant la tyrannie dans une car» rière qui doit tout son éclat à la li» berté. On s'expose en donnant un ou-

pires, & le petit nombre d'Artistes & de Sçavans qui s'appliquent en paix à leurs spéculations. Ces hommes, souvent trop obscurs, ne forment jamais, non plus que ceux qui pensent avec eux, un corps considérable chez aucun peuple. C'est ici, Monsieur, que l'auteur revient à l'un des plus étranges paradoxes qui ayent jamais été soutenus dans la nouvelle secte. M. *Palissot* fait à ce sujet une observation neuve. « Il n'y a » peut être jamais eu que la Chine, dit-» il, où les prérogatives de la Noblesse » & de l'autorité soient annexées aux » seuls Lettrés. Cependant cet Empire » n'a jamais eu de semblable pour sa durée. » On apperçoit d'un coup d'œil combien cette observation est honorable aux Lettres. Si l'on parcourt, ajoûte-t-il, les annales du monde, on ne trouve les malheurs & les crimes que sur les traces de la barbarie. Le fameux paradoxe du citoyen de Genève est donc une insulte faite à la raison humaine dans un siècle que l'on appelle celui de la raison.

Cette Lettre de M. *Palissot* a déja paru plus d'une fois. C'est un ouvrage de sa jeunesse; mais on ne le remarque qu'au

ſtyle plus imité de *Pline* que celui qu'il s'eſt fait depuis, en ſe propoſant des modèles moins brillans & plus ſages. On pourroit lui reprocher d'être lui-même tombé dans un paradoxe. En effet, Monſieur, c'eſt trop nous humilier que de rabaiſſer notre ſiècle au niveau des premiers dont l'hiſtoire nous ait conſervé le ſouvenir. Il me ſemble du moins que nous pouvons, ſans orgueil, regarder comme un pur jeu d'eſprit toutes les inductions dont l'auteur paroît vouloir appuyer ſérieuſement ſon opinion. Vous trouverez pourtant dans cette Lettre même de l'érudition ménagée avec goût, des vérités exprimées d'une manière piquante, des vûes profondes, & vous ne la lirez pas avec moins de plaiſir que les autres.

La dernière Lettre eſt encore moins liée que la précédente aux égaremens des nouveaux Philoſophes. L'auteur inſinue ſeulement qu'en liſant dans l'*Encyclopédie* l'Article *Ame*, il fut mécontent de l'obſcurité aride, qui eſt auſſi le défaut d'un grand nombre d'autres Articles de ce Dictionnaire. M. *Paliſſot* prend de-là occaſion d'entrer dans la fameuſe queſtion métaphyſique de l'o-

rigine de nos idées. Il semble qu'il ait voulu répondre au reproche injurieux que quelques Philosophes ont fait à leurs critiques, & au reste des gens de Lettres, en osant avancer que la plûpart d'entr'eux *ne seroient point capables de fournir un Article à leur Dictionnaire*. Cette Lettre me paroît effectivement bien supérieure à tout ce que ces Messieurs ont écrit. Vous y trouverez de la clarté; ce qui n'est pas un foible mérite en Métaphysique. Les idées de *Locke* y sont rendues sensibles: avantage que les gens d'imagination portent sur les matières les plus abstraites. Ils sçavent peindre ce que les autres sçavent tout au plus crayonner avec sécheresse. Mais ce qui vous rendra sur-tout cette Lettre précieuse, c'est une idée qui m'a paru de génie, & qui feroit elle seule le sujet d'un bon livre. L'auteur prétend que la plûpart de nos erreurs ont leur source dans la langue même que nous avons apprise. Voici comme il développe cette proposition lumineuse autant que les bornes qu'il s'est prescrites ont pu le lui permettre. « Vous voyez, » Madame, que votre ame, loin d'être » abandonnée à son propre essor, a été

» soumise d'abord à la tyrannie des langues & de l'usage. Des mots vuides de sens, des expressions erronées, communes à tous les idiomes, ont porté chez vous une foule de préjugés; cette langue que vous parlez si bien n'est pas de votre choix; vous l'avez reçue de votre nourrice & de vos maîtres avec toutes les imperfections dont elle peut être susceptibles: ainsi dès le berceau vous étiez assujettie à tous ces vains fantômes accrédités par nos ancêtres; tant d'erreurs, sans lesquelles l'intelligence de votre propre langue vous devenoit impossible, vous les avez sucées avec le lait. Tant de mots qui assemblent des idées contradictoires, vous les trouviez établis. Votre prononciation se plioit à ces expressions barbares. Il a bien fallu vous contenter de l'explication chimérique que l'on vous donnoit d'un terme absurde. Et comment, dans un âge si simple, auriez vous soupçonné l'habileté ou la bonne foi de vos maîtres?

» Ne soyez donc plus surprise, Madame, de cette chaîne de préjugés qui nous lie; l'habitude les a naturalisés

» avec nous, & cette rouille est deve-
» nue notre substance. Qui pouvoit
» nous en garantir ? Tout concouroit à
» nous tromper ; *avoir appris une lan-*
» *gue, c'est être imbu déja de beaucoup*
» *d'erreurs.* »

C'est là, Monsieur, de la vraie Philosophie, & l'on ne peut trop louer l'attention scrupuleuse que M. *Palissot* a toujours eue dans ces matières délicates de séparer les lumières incertaines de la Raison des vérités invariables de la Foi.

Tels sont les objets traités dans chacune de ces *Petites Lettres* que vous ne balancerez pas à mettre au-dessus de bien des *In-folio*. Elles ont eu la plus grande réussite, & j'ai lu peu d'ouvrages qui m'ayent plus rappellé cette fameuse définition du grand *Rousseau* !

Qu'est-ce qu'esprit ! Raison assaisonnée.

Introduction Abrégée à l'Histoire des différens Peuples, &c.

Vous vous plaignez avec raison, Monsieur, de l'usage qui s'est établi dans notre siècle de ne traiter l'Histoire que par Abrégés. A l'exception de l'ouvrage ex-

cellent de M. le Président *Hénault* & de quelques autres formés sur ce modèle, je regarde ce genre de Littérature comme un effet du mauvais goût. Ces compilations indigestes, qui coûtent peu à former, contribuent moins à étendre les connoissances qu'elles ne nuisent aux bonnes études. Sous le prétexte d'analyser & de réduire, nous devenons mesquins; nous étranglons les sujets; nous les rendons presqu'imperceptibles, & bientôt, si nous n'y prenons garde, nous serons si petits qu'on nous perdra de vûe.

La meilleure manière d'écrire l'Histoire & la plus instructive, tant pour l'exposition des faits que pour les maximes de morale & de politique qui en résultent, est celle de M. *Rollin*, & de plusieurs auteurs très-connus & fort estimés. On y prend des idées justes sur la Géographie respective, sur les événemens, sur les grands hommes, sur les mœurs, sur le génie des peuples, sur le commerce, sur les Sciences, sur les Arts, & sur les productions naturelles de chaque climat. C'est ce que les Anglois appellent *Histoires Rédigées*. Moins diffuses que les histoires générales, moins

arides que les abrégés, elles joignent le mérite de la précision à celui des développemens.

Ne croyez pas, Monsieur, que ces réfléxions tendent à vous faire mépriser un livre nouveau sous le titre *d'Introduction abrégée à l'Histoire des différens peuples anciens & modernes, contenant les principaux évènemens de chaque siècle & quelques traits de la vie des personnages illustres depuis la création du monde jusqu'à présent, pour servir d'explication à la Carte Chronographique de M. Barbeu Dubourg.* Il faut d'abord vous mettre au fait, Monsieur, de cette Carte Chronographique qui a donné lieu à l'ouvrage que je vous annonce. M. *Barbeu Dubourg, Docteur en Medecine, & Professeur en Pharmacie en l'Université de Paris*, mit au jour il y a quatre ans sa *Chronographie ou Description des Temps, contenant toute la suite des Souverains de l'univers, & des principaux évènemens de chaque siècle, depuis la création du monde jusqu'à présent, en trente cinq Planches gravées en taille-douce, & réunies en une machine d'un usage facile & commode.* L'auteur publia aussi un *Discours Préliminaire* & un *Avertissement* pour faire

ſentir les avantages de ſon plan, & pour indiquer la manière dont il faut ſe ſervir de ſon travail. Ce plan eſt, en effet, très-ingénieux. M. *Barbeu Dubourg* a imaginé de faire par rapport au Temps ce que les Géographes font par rapport à la terre; il ſubſtitue à la Chronologie une *Chronographie*, c'eſt à-dire, un tableau mouvant & animé où paſſent en revûe tous les âges du monde, où chaque homme célèbre vient ſe préſenter en ſon rang avec les attributs qui lui ſont propres, où chaque Prince figure au milieu de ſes contemporains, & occupe la ſcène plus ou moins de temps à proportion de la longueur de ſon rôle; où la naiſſance & la chûte des Empires ſe font remarquer d'elles mêmes ſous une forme ſenſible, ſans qu'on ait la peine de s'en faire une étude froide, fatigante & ſouvent inſtructueuſe; enfin, où tous les événemens mémorables frappent tellement les ſens, s'arrangent ſi aiſément dans la memoire, & s'y impriment ſi fortement, qu'on s'inſtruit preſque machinalement. Cette *Chronographie* eſt formée de la réunion de trois grandes Cartes. La première comprend tous les temps qui ſe ſont écoulés de-

puis la création du monde jusqu'à la fondation de Rome; la deuxième s'étend depuis la fondation de Rome jusqu'à la naissance de Jesus-Christ, & la troisième depuis la naissance de Jesus-Christ jusqu'à nos jours. Il est aisé d'assembler bout à bout toute la suite de ces Cartes représentatives des temps, soit qu'on les destine à orner une longue galerie, soit que l'on veuille, suivant le modèle qu'en a donné M. *Dubourg*, en revêtir deux cylindres disposés de manière que l'un se déroule de lui-même à mesure qu'on roule l'autre, imitant, en quelque sorte, par leur développement la révolution des siècles. Ainsi, dans une seule & même machine, on a devant les yeux une Carte particulière & détaillée du siècle dont on étudie actuellement l'histoire, & on a encore sous la main la collection entière de ces Cartes, avec toute la facilité imaginable de substituer l'une à l'autre, ou de devider en se jouant toute la succession des Empires & des générations, tantôt en descendant depuis *Adam* jusqu'à nous, & tantôt en remontant de notre temps jusqu'à celui de la création. Les enfans se portent avec plaisir

à ce petit exercice, & les hommes faits ont paru ne le pas dédaigner eux-mêmes.

L'étendue des objets qu'embrasse la *Carte Chronographique* faisoit souhaiter un livre, qui, entrepris exprès pour l'expliquer, mît les jeunes gens en état de la suivre dans toutes ses parties. Sans cela il faudroit beaucoup de lectures pour s'en servir utilement, ou renoncer à la plûpart des avantages qu'elle peut procurer. C'est ce que M. *Dubourg* a senti lui même. Ses occupations ne lui ont pas permis de se charger de l'exécution de cet ouvrage ; il s'en est reposé sur un jeune homme instruit & laborieux. Il a dédié ce premier fruit de ses veilles à un citoyen généreux, dont les bienfaits lui inspirent la reconnoissance la plus vive. Il s'annonce encore dans sa Préface avec une modestie qui sied bien à son âge, & qui fait espérer de ses talens. Cette vertu est d'autant plus recommandable qu'elle est rare dans ce siècle, même parmi les écrivains médiocres. Il ne présente pas son ouvrage comme une histoire universelle, & ne lui donne que le titre d'*Introduction*. Pour procurer aux jeunes gens, auxquels il

provisions. Mais, quand le Seigneur co
fondit leur langue, la peur les aya
pris, chacun voulut s'enfuir, & d
manda son sac; on ne répetoit par to
que le mot *Sac*, & c'est ce qui l'a fa
passer dans toutes les langues qui se fo
mèrent alors.

Pour vous faire juger du style & de l
méthode de l'auteur, je vais transcrire ic
un article pris au hazard. » *Jubal inven*
» *les instrumens de Musique*. Il est d
» dans l'Ecriture que ceux qui touche
» de la cithare & de l'orgue regarde
» *Jubal* comme leur père : *pater can*-
» *tium citharâ & organo*. Il ne faut pa
» cependant prendre ces paroles à la
» lettre, & croire, comme quelques-
» uns l'ont dit, qu'il inventa la gui-
» tare & l'orgue. La cithare des An-
» ciens n'est pas ce que nous appellons
» aujourd'hui guittare; mais, quelque
» simple que fût cet instrument, il étoi
» trop composé, aussi bien que l'orgue,
» le premier de tous les instrumens,
» pour avoir pris naissance dans des
» temps si reculés. Il y a assez de proba-
» bilités à croire que le premier instru-
» ment étoit à vent; cela est dans la na-
» ture; mais il étoit fort simple, te

» qu'un chalumeau ou quelque chose » d'approchant. Le nom même de *Ju-* » *bal* ne pourroit-il pas appuyer cette » conjecture ? Les voyelles ne sont pas » fort distinguées dans la langue Hé- » braïque ; & lorsqu'on lit sans les points » massorétiques, *Jubal* ressemble fort à » *Jobel* qui signifie une corne de bélier ; » d'où l'on pourroit conclure que l'ins- » trument qu'inventa *Jubal* n'étoit qu'u- » ne corne, dans laquelle il souffla, qui » rendit des sons assez rauques à la vé- » rité, mais cependant assez distingués, » & qu'on pouvoit admirer dans un » temps où l'on n'avoit point encore » entendu d'instrument. On s'en sert » encore dans nos campagnes ; c'est ce » qu'on appelle *cornet à bouquin*. Du » mot *Jobel*, corne de bélier, on a fait » *Jubilé*, parce qu'on se servoit d'une » corne de bélier pour annoncer au peu- » ple l'année du Jubilé. »

Voilà, Monsieur, quelle est la manière de raisonner & d'écrire de l'auteur. Il se livre souvent à des conjectures semblables à celles que vous avez remarquées dans cet article. Il n'a négligé ni de faire les recherches nécessaires, ni de profiter des avis des personnes ins-

truites. Avec cette docilité & cet amour du travail, il ne peut manquer de faire des progrès, & d'enrichir la Littérature d'ouvrages aussi utiles que celui ci. Je l'invite à nous donner la suite de son livre qui deviendra toujours plus intéressant, à mesure qu'il approchera des temps modernes. Cette première Partie se trouve chez *Babuti* fils, Quai des Augustins, *Valeyre*, rue Saint Jacques, & *Cuissart*, Quai de Gesvres; la *Chronographie* chez l'auteur, rue S. Benoît, près de la Cour de l'Abbaïe S. Germain, *la Neillière*, Marchand Mercier, rue S. Denys, vis-à-vis la rue des Lombards, à la Croix d'or, & *Fleury*, Marchand Tapissier, à l'Estrapade.

Lettre à M. Fréron.

Je viens d'apprendre, Monsieur, qu'on a imprimé à mon insçu une relation de mon voyage aux Indes en 1746; je serois très-fâché, par toutes sortes de raisons, qu'on crût que j'aie aucune part à cette édition. J'ai même obtenu des ordres pour en arrêter le débit, & je vous prie d'en instruire le Public. J'ai l'honneur d'être, Monsieur, &c.

Le Comte DE ROSTAING.

A Paris, ce 8 Décembre 1757.

Je suis, &c. *A Paris, ce 22 Déc.* 1757.

LETTRE XII.

Plan d'un Cours de Chimie.

DEux ouvrages, Mr, composent cette Brochure *in*-12, intitulée : *Plan d'un Cours de Chimie Expérimentale & Raisonnée, avec un Discours Historique sur la Chimie, par M. Macquer, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, de l'Académie des Sciences, &c, & M. Baume, Maître Apothicaire de Paris : chez Herissant, rue saint Jacques, à saint Paul & saint Hilaire.*

Le *Discours sur la Chimie* n'est proprement que l'histoire abrégée de cette science. Pour peu que vous vous souveniez de ce que j'ai dit en différens temps * sur son origine, ses progrès, ses révolutions, &c, je serai dispensé de rappeller ici des détails que l'auteur n'a pas dû supprimer, puisqu'ils entroient dans le plan de son ouvrage, mais que je dois omettre pour ne rien

* Voyez l'*Année Littéraire* 1755. Tome I page 313, & l'*Année* 1757 Tome IV page 264.

ſoutenue depuis le commencement du monde, à un dégré remarquable de perfection. « On ſavoit découvrir, eſ- » ſayer & employer les mines avec » avantage; on connoiſſoit les moyens » d'allier, de diſſoudre & d'affiner les » métaux dans l'orfévrerie & dans les » monnoies; on compoſoit des verres, » des cryſtaux, des émaux, des faïan- » ces d'une infinité de manières diffé- » rentes; on ſavoit préparer des cou- » leurs de toutes les nuances, & les » appliquer à tous les corps; la fermen- » tation qui produit les vins, les bierres, » les vinaigres étoit connue; les Diſtil- » lateurs compoſoient des eſſences & » des parfums; mais tous ces Arts » étoient exercés ſéparément par des » gens qui ne connoiſſoient que ce qui » étoit relatif à leur objet; & comme » ces mêmes Arts n'avoient point été » décrits, perſonne n'avoit connoiſ- » ſance du tout. Les différentes par- » ties de la Chimie exiſtoient; mais la » Chimie n'exiſtoit point encore. » Des hommes d'un eſprit vraiment philoſo- phique ſentirent combien il étoit eſſentiel de recueillir & de publier un ſi grand nombre de connoiſſances uti-

n'avoit, pour ainsi dire, été cultivée que par des Alchimistes, dont le langage énygmatique la couvrit long-tems des plus épaisses ténèbres. La Médecine universelle, quoique la plus folle sans doute de toutes les idées qui étoient entrées dans leur tête, fut cependant ce qui commença à établir la Chimie raisonnable. Les Médecins, persuadés par les succès de *Paracelse*, que cette science pouvoit fournir d'excellens remèdes à leur Art, s'appliquèrent à les trouver par un travail digne des plus grands éloges, puisqu'il avoit pour objet le bien de l'humanité. Il y eut donc des classes de Chimistes bien différens les uns des autres, & pendant qu'un *Cosmopolite*, un *Espagnet*, un *Beausoleil*, un *Philalette*, &c, & bien d'autres perdoient leur temps, leur peine & leur argent à chercher la pierre philosophale, on vit éclore successivement les ouvrages utiles d'une infinité d'excellens Médecins, qui s'attachèrent à trouver & à décrire de nouveaux médicamens tirés de la Chimie.

D'un autre côté, la plûpart des Arts chimiques étoient déja parvenus par une marche très-lente, mais toujours

de nos Chimiſtes modernes, tout ſemble promettre encore de nouvelles découvertes & de plus grands ſuccès. Si vous liſez ce diſcours, Monſieur, vous jugerez que les connoiſſances de l'auteur ne ſont point renfermées dans les bornes de la Chimie. Au milieu de la fumée des corps les plus vils il fait briller des traits d'éloquence, qui pourroient figurer avec honneur dans un diſcours Académique.

La ſeconde partie de cette brochure nous préſente le *Plan d'un cours de chimie.* Vous y trouverez, Monſieur, des régles ſûres & une méthode aiſée pour apprendre en peu de temps toutes les parties de cette ſcience, ſi votre goût vous porte à la cultiver. Après avoir donné & expliqué la définition de la Chimie, on établit les premiers principes généraux ſur la compoſition & la décompoſition de tous les corps. On paſſe de-là à l'examen des élémens primitifs; on diſcute leurs qualités; on reconnoît que le feu, l'air, l'eau & la terre ſont des corps inaltérables, indeſtructibles, & qui entrent dans la compoſition des autres corps. On examine par l'expérienec les propriétés

de chacun de ces élémens; ce qui donne lieu à quatre articles très-détaillés. Les articles suivans traitent des substances salines, des acides, des sels alkalis, du soufre, du nitre, des substances métalliques, comme l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le fer, le plomb, le mercure, &c. Les derniers chapitres ont pour objet la docimasie, le travail des mines, l'analyse des eaux minérales, l'analyse des matières végétales, les huiles de toute espèce, le tartre, le vinaigre, les matières animales, &c, &c. Après toutes les connoissances préliminaires qu'on puisera dans ce cours de Chimie, on sera en état de suivre avec succès un cours de Pharmacie dans lequel on fait les préparations & les mixtions de toutes sortes de médicamens.

Il s'en faut bien, Monsieur, qu'on ait exposé dans ce plan toutes les opérations qu'on se propose de faire durant le cours. On s'est contenté d'en donner une idée générale pour ne pas trop multiplier les détails. Il suffit de faire observer ici que, comme tous les corps de la nature se ressemblent par un nombre plus ou moins grand de propriétés communes, on fera toutes les expériences

fondamentales qui constatent ces propriétés. D'un autre côté, comme les productions sans nombre que nous offre la nature, différent aussi les unes des autres par des propriétés qui leur sont particulières, & qu'il seroit impossible de s'occuper de tous ces objets, on en choisira une certaine quantité, qu'on examinera avec attention. Pour multiplier, autant qu'il sera possible, ces connoissances de détail, on variera ces analyses particulières dans chaque cours.

Cet ouvrage est fort bien écrit, & se fait lire avec plaisir. Tout y est exprimé d'une maniere méthodique, judicieuse & élégante. M. *Macquer* a prouvé par d'autres ouvrages de ce genre, qu'il posséde à fond tous les secrets de son Art, & qu'il sçait les rendre intéréssans.

Abrégé de l'Histoire Ecclésiastique.

Je me suis reproché plusieurs fois, Monsieur, de ne vous avoir point encore rendu compte d'un Livre utile qui paroit depuis quelques années, & dont on vient de donner une *nouvelle Edition, revue, corrigée & augmentée, en deux volumes in-8°.* chez *Hérissant*, rue Saint

Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire. C'est *l'Abrégé Chronologique de l'Histoire Ecclésiastique, contenant l'Histoire des Eglises d'Orient & d'Occident, les Conciles généraux & particuliers, les Auteurs Ecclésiastiques, les Schismes, les Héréfies, les Institutions des Ordres Monastiques, &c, depuis la naissance de Jesus-Christ, jusqu'à l'année 1700 de l'Ere Chrétienne.*

Pour vous donner, Monsieur, l'idée la plus juste & en même-tems la plus avantageuse du Livre que je vous annonce, il suffit de vous dire qu'il est fait à l'imitation de l'*Abrégé Chronologique* de M. le Président *Hénault*, & que c'est, de tous les ouvrages de ce genre, celui qui approche le plus de la perfection de son modéle.

Chaque siècle de l'Eglise fait une époque que l'usage a consacrée, & forme la division naturelle de cette Histoire. Elle contient donc autant de parties qu'il s'est écoulé de siècles depuis le premier jusqu'au dix-septième inclusivement. Que les premiers siècles de l'Eglise offrent, Monsieur, de quoi édifier par les exemples de vertus des premiers fidèles, par la vigueur de la discipline, par les combats des Martyrs, les morti-

fications des Solitaires, &c? Les Prophéties qui regardent Jesus-Christ & les temps postérieurs s'accomplissent, pour ainsi dire, sous les yeux du Lecteur. L'Evangile est annoncé dans tout le monde connu; Jerusalem est détruite; son Temple tombe & ne peut être rétabli; le peuple Juif est dispersé; les sacrifices sanglans disparoissent, & font place à l'immolation de la victime non sanglante. L'Eglise, toujours attaquée par l'hérésie, la persécution ou le schisme, est toujours triomphante. Les peuples les plus fiers & les plus voluptueux renoncent au culte de leurs pères qui érige leurs passions en Divinités, & embrassent une Religion austère qui *leur* ordonne de réduire ces mêmes passions en servitude, les assemblées du Théatre & du Cirque en assemblées de piété & de dévotion, les Temples des idoles en Eglises Chrétiennes, les Fêtes Payennes en larmes de pénitence. Bientôt après les mœurs des Chrétiens d'Occident s'altèrent par le mélange des barbares qui inondent ces contrées; tandis qu'en Orient les Sectateurs de *Mahomet*, les armes à la main, attaquent également la Religion & l'Empire. Ensuite vien-

nent ces fameuſes Croiſades, ſi mal concertées, & dont l'iſſue a été ſi malheureuſe. Enfin, on voit avec la plus grande ſatisfaction les efforts qu'on a faits dans les derniers Conciles Généraux, pour rétablir, autant qu'il étoit poſſible, l'ancienne diſcipline, & faire renaitre les beaux jours de l'Egliſe. Tels ſont, Monſieur, les grands objets que préſente cette hiſtoire. Quant au plan de l'ouvrage l'auteur a mis au commencement de chaque ſiècle une Table diviſée en quatre colonnes, dont la première contient la ſuite des Papes & ce que nous connoiſſons de celle des Patriarches qui ont occupé les quatre grands Sièges d'Orient, ſçavoir, Alexandrie, Antioche, Jéruſalem, Conſtantinople. On voit dans la ſeconde les Anti-Papes, les Héréſiarques & les Hérétiques les plus connus. Dans la troiſiéme ſont les noms de ceux qui ſe ſont rendus illuſtres ou par leur ſcience & leurs écrits, comme les Pères de l'Egliſe ou les Ecrivains Eccléſiaſtiques les plus célébres, ou par leurs travaux Apoſtoliques, tels que ſont ceux qui ont porté la Foi chez les différentes nations, ou enfin par les grandes entrepriſes qu'ils ont formées

pour le bien de la religion ou autrement, comme les fondateurs des Ordres Religieux, &c. A la suite des noms des sçavans vous trouverez, Monsieur, des notices courtes, mais claires & instructives de leurs ouvrages ; & lorsqu'elles ne s'y trouvent point, c'est qu'on les a placées dans le corps de l'histoire où l'on peut les trouver aisément par le moyen d'une Table des Matières. La quatrième colonne est pour les Princes contemporains que l'auteur a rangés suivant l'ordre de la fondation des Monarchies.

Il y a, à la suite de chaque siècle, sous le tire de *Remarques Particulières*, des réflexions qui concernent les mœurs, les coutumes, le génie & la discipline de ce même siècle ; & à la fin de chaque volume une Table des Matières aussi exacte que commode. Vous concevez, Monsieur, que cet ouvrage peut être également utile & à ceux qui desirent d'apprendre l'histoire, & à ceux qui l'ont déja étudiée. Il tiendra lieu à ces derniers d'un excellent Extrait par le moyen duquel ils pourront se rappeller en peu de tems une infinité de faits & de dates qui s'échappent aisément de la

mémoire. Les autres y trouveront toutes les parties intéressantes de l'histoire de l'Eglise. L'auteur a pour garans de tout ce qu'il avance, les écrivains françois les plus célébres qui ont traité ces mêmes matières. Tels sont entr'autres Messieurs *de Tillemont*, *Fleuri*, *Godeau*, Dom *Ceillier*, le Pere *Alexandre*, dont il à sçu abréger les ouvrages avec autant de goût que de précision. Vous trouverez dans cette nouvelle édition un grand nombre de corrections nécessaires, & un nombre plus grand encore d'additions très-importantes. L'auteur a eu la modestie de ne point se nommer ni dans l'une ni dans l'autre édition. J'ai deja eu occasion de parler de lui avec éloge en vous rendant compte d'un autre Livre du même genre *. Il n'est point arrivé à M. *Macquer* ce qui arrive ordinairement à ceux qui copient de grands originaux, & qui ne présentent que des imitations imparfaites. Il ne manque à sa gloire & au succès de cet *Abrégé*, que d'être le premier qui ait été fait dans cette forme.

* Voyez l'*Année Littéraire* 1756, Tome II page 141.

Tableaux Généalogiques, &c.

Les *Tableaux Généalogiques, Historiques & Géographiques des Maisons Souveraines de l'Europe & premièrement de la Maison de France*, que je vous annonçai, Monsieur, il y a environ quatre mois *, commencent à paroître. L'auteur en a publié les trois premières Planches comme il l'avoit promis. Il y en a une pour l'*Avertissement*; les deux autres contiennent les Princes de la première race, avec leurs noms par ordre généalogique & alphabétique, & des écussons de différentes formes pour distinguer les pères & les enfans mâles *légitimes*, les femmes, les filles, les sœurs, les maîtresses, les fils naturels légitimés, & les filles naturelles légitimées des Princes. Ces *Tableaux* ont le mérite de l'exactitude; ils sont d'une instruction facile pour la jeunesse & d'une ressource prompte & commode pour rappeller à ceux qui ont lu notre

* Voyez l'*Année Littéraire* 1757, Tome VI page 71. Il y a une petite omission à suppléer dans cette page: ligne 10 *lés Planches sont déstinées* lisez *les onze premières Planches sont destinées.*

histoire les filiations de nos Rois. On les trouve chez *Laurent-Charles d'Houry*, rue de la Vieille Bouclerie, à Paris.

Tableau du Pair des Monnoies, &c.

Ce qu'on appelle, Monsieur, *le Pair des Monnoies réelles*, est le rapport qu'il y a entre les espèces d'or & d'argent d'un Etat & celles des Etats étrangers, ou le résultat de la comparaison faite de leurs poids, titre & valeur intrinséque. Les autres monnoies sont des monnoies imaginaires qui ont une valeur de convention, dont le principal usage est d'exprimer la valeur des monnoies réelles, & qui servent aussi au change des Places de commerce les unes sur les autres. Mrs *Eberts* & *le Faucheur* ont imaginé de donner au Public une grande Carte ou *Tableau du Pair des Monnoies & des changes des principales villes de l'Europe*. Cette combinaison n'étoit pas aisée. Les auteurs qui traitent des poids & titres des espèces ne s'accordent pas entr'eux; de sorte que, pour en établir la parité sur des calculs cer-

[illegible]

[illegible]

caractères aux deux côtés, & répétés au haut de la Carte pour former leur rencontre. On explique dans ces cases la manière dont toutes ces Places changent les unes sur les autres, la parité des monnoies de change tirée du rapport qu'elles ont avec les monnoies réelles & la valeur intrinséque des espèces d'or & d'argent réciproquement.

Ce travail me paroît, non-seulement utile pour les Négocians, mais instructif pour toutes les classes des citoyens, dont le plus grand nombre n'a vû que les monnoies de son païs, qu'il ne voit pas même toujours. On apprend ici à connoître les *Piastres*, les *Croizades*, les *Crowns*, les *Rixdalles*, les *Ducatons*, les *Guinées*, les *Ruyders*, les *Souverains d'or*, les *Carolins*, les *Rouponis*, les *Sequins*, les *Francesconis*, les *Croizats*, les *Patagons*, &c, &c, &c, &c, avec leurs formes, leurs empreintes, & leurs légendes. Cette Carte très-bien gravée se trouve à Paris chez *Lattré*, Graveur rue Saint-Jacques. Elle est dédiée à M. *Paris de Monmartel*, Conseiller d'Etat, dont le génie a toujours été si fécond & si heu-

reux en ressources dans les besoins de la patrie, & dont le crédit est une monnoie réelle pour toute l'Europe.

Estampes Nouvelles.

Le burin de M. *Wille*, Graveur du Roi, enfante tous les jours, Monsieur, des chefs-d'œuvres qu'on ne se lasse point d'admirer. Il vient de publier deux morceaux qui sont achevés. L'un est *la Tricoteuse Hollandoise*, l'autre *la Ménagère Hollandoise*. *La Tricoteuse* est d'après le tableau original de *François Miéris*, dit *le vieux*, pour le distinguer de son fils *Guillaume*, dit *le jeune*, qui s'exerça dans le même genre de peinture que son père, mais non avec le même succès. *François Miéris* nâquit à Leyde en 1635. Il se rendit célèbre par la correction de son dessein, par l'élégance de ses compositions, par la suavité de ses couleurs, par le précieux fini de ses ouvrages. Il excelloit singulièrement à représenter des étoffes. Il auroit pu vivre dans l'aisance; mais il s'endetta & fut mis en prison par ses créanciers. Ils lui proposèrent de faire des tableaux

pour s'acquitter ; il ne voulut jamais travailler, disant que son esprit étoit aussi captif que son corps. Il mourut dans sa ville natale en 1681 à la fleur de son âge. Sa *Tricoteuse* est rendue par M. *Wille* avec toutes les graces & toutes les finesses qu'on peut admirer dans l'original qui appartient à M. *Lempereur*, Ecuyer, Echevin de la ville de Paris. Ce morceau est dédié à M. *Eberts*, Banquier, Associé Honoraire de l'Académie Impériale des Beaux-Arts d'Augsbourg, le même qui a fait avec M. *le Faucheur*, Commis chez Mrs *Desbrières*, célèbres Banquiers de cette ville, la Carte des Monnoies dont je viens de vous parler.

La Ménagère Hollandoise est d'après *Gerard Dow*, né à Leyde en 1613. Ce peintre peignoit tout d'après le naturel ; aussi mettoit-il beaucoup de vérité dans ses ouvrages, mais de cette vérité simple & naïve qui a tant de charmes & d'agrémens pour les vrais connoisseurs. Rien n'est comparable, Monsieur, à cette *Ménagère* de M. *Wille*, & je doute que le modèle, que possède encore M. *Lempereur*, fasse plus de plaisir que la copie.

Essai sur les grands événemens par les petites causes, tiré de l'Histoire.

Le Quadrupède écume, & son œil étincelle ;
Il rugit, on se cache ; on tremble à l'environ ;
Et cette allarme universelle
Est l'ouvrage d'un Moucheron.

Vous vous rappellez, Monsieur, ces vers *de la Fontaine* dans sa fable du Lion & du Moucheron. C'est l'image des grands événemens produits par les petites causes, & l'épigraphe que M. *Richer* a mise à la tête d'un volume in-12. de sa façon, qui se vend chez *Hardi* Libraire, rue S. Jacques. L'idée de cet ouvrage est très-ingénieuse: Il est fâcheux que l'exécution ne remplisse pas ce que promet le titre. L'auteur auroit pu faire un choix plus heureux de ses morceaux historiques. Il devoit nous faire grace de certains faits de l'Histoire Romaine, de celle de France & d'Angleterre, que tout le monde sçait, ou du moins se borner à les indiquer, au lieu de les détailler. Il place d'ailleurs parmi les grands événemens des faits très-simples, tels que l'abolition d'un

impôt, la mort du Maréchal d'*Ancre*, celle d'un Visir, &c. Mais ce qui vous paroîtra bien plus singulier encore, c'est de trouver dans cette Litanie des *grands évènemens par les petites causes*, l'article suivant : *La découverte du sel en Asie vient d'un Can des Tartares, qui laissa tomber un morceau de viande à terre.* M. *Richer* raconte ainsi ce *grand évènement*.
» Ce Prince (*Taunac-Can*) étant un » jour à la chasse, & ayant tué beau- » coup de gibier, fut pris d'une faim » si grande qu'il s'arrêta au milieu de » la campagne, ordonna à ses gens de » faire du feu, & de rôtir quelques » pièces. Ayant par hazard laissé tomber » un morceau de viande à terre, & sa » faim ne lui permettant pas de pren- » dre tout le temps qu'il falloit pour » l'essuyer, il le porta à sa bouche, & » le trouva meilleur que les autres, » parce qu'il avoit pris un petit goût de » sel. Comme c'étoit *un homme de* » *beaucoup de mérite*, il fit emporter » une certaine quantité de cette terre » qu'il confia à des gens habiles qui » parvinrent à lui faire du sel, & tous » les Tartares prirent l'habitude d'en

» employer dans ce qu'ils mangeoient ».
L'auteur prend occasion de cette *découverte du sel* pour nous dire que c'est aux grands Princes que le monde est redevable des sciences & des arts, & que les noms d'*Auguste*, de *Medicis*, de *Louis XIV* & de *Louis XV* seront immortels. M. *Richer* auroit dû faire un ouvrage plus philosophique qu'historique.

Avertissement au sujet du Journal de Médecine, Chirurgie & Pharmacie pour l'année 1758.

Les talens de M. *de Vandermonde*, Docteur en Médecine de la faculté de Paris, Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur Royal, & Associé à l'Institut de Bologne, ont donné de la vogue à cet ouvrage périodique. Il se propose de le rendre plus utile encore & plus curieux, en y publiant chaque mois une annonce & un extrait de tous les livres qui ont rapport à la Médecine, à la Chirurgie, à la Pharmacie, à la Chimie & à l'histoire naturelle. Par-là il instruira toutes les personnes de l'art de tout ce qui se

fait de nouveau dans leur genre, & leur procurera à peu de frais toutes les connoissances capables de perfectionuer leur profession. M. *de Vandermonde* commencera au mois de Janvier prochain à remplir ce nouveau travail qu'il s'est imposé.

Ne croyez pas au reste, Monsieur, que cette collection importante soit renfermée dans le cercle de ceux qui cultivent l'art de guérir; elle est d'un ressort plus étendu. Il suffit, pour s'en convaincre, de se rappeller l'histoire de cet Anglois porc-épic couvert de plumes, qui a mis au monde des enfans véritablement de lui, puisqu'ils lui ressembloient en tous points; celle de ce jeune homme qui étoit sujet comme une femme au tribut lunaire; la description de cette momie admirable conservée pendant plusieurs siècles sans avoir jamais été ouverte ni mutilée dans aucune de ses parties; cet homme qui portoit une tête de veau; ces monstres Cyclopes de naissance; cette femme qui au bout de vingt-sept mois a mis au monde un enfant par le nombril; celle qui avoit deux matrices; cette fille infor-

tunée qui, pendant dix ou douze ans, a rendu des aiguilles de toutes les parties de son corps, &c, &c, &c : voilà des faits bien capables d'intéresser tous ceux qui ont du goût pour l'étude de la nature, & qui veulent s'amuser & s'instruire.

« Si cependant, dit-on dans l'*Avertissement*, le Journal de Médecine n'at-» tachoit le Public que par sa variété & » ses agrémens, il n'auroit que de foi-» bles droits sur sa reconnoissance; mais » il lui devient bien plus estimable par » les secours favorables qu'il contient, » avec lesquels il peut espérer de résister » aux maladies dont il n'est que trop » souvent attaqué. Telles sont les épi-» démies, ces fléaux de la terre, ces hy-» dres produites par les saisons, qui cha-» que année sous des formes nouvelles » moissonnent tant de victimes, & qui » naissent, croissent & finissent, avant » qu'on ait pu s'opposer à leur fureur, » ou au moins détourner leur cours. » Par le moyen de ce Recueil dans le-» quel on tient un état exact des vents, » du ciel & des variations de l'atmos-» phère, & où l'on donne une descrip-

» tion fidéle de toutes les épidémies,
» de leur caractère, de leur durée, des
» bons ou mauvais succès dont les re-
» médes ont été suivis, on peut préve-
» nir leurs effets ou les combattre avec
» plus de sûreté; on apprendra par les
» malheurs des autres à faire son bon-
» heur, & à assurer sa tranquillité.

» Ce que l'on dit ici des épidémies,
» doit avoir lieu au sujet des autres
» maladies funestes, telles que la rage,
» la morsure de la vipere, &c, qui ont
» enlevé jusqu'à ce jour presque tous
» ceux qui ont eu le malheur d'en être
» affligés. On trouve dans ce Livre sa-
» taire des remédes à ces maux qui sem-
» bloient éluder les forces de la Médeci-
» ne, & détruire toute espérance. Que
» de biens n'en résulte-t'il pas pour ces
» campagnes malheureuses privées de
» presque tous les secours nécessaires
» aux malades, & où ces maux sont
» plus communs, & se déchaînent avec
» plus de violence! »

On souscrit toujours pour ce *Journal* chez *Vincent* Imprimeur Libraire rue Saint-Séverin à Paris. La souscription est très-modique. On paye 9 liv 12 sols

pour le prix des 12 Journaux de l'année. Moyennant cette somme, le Libraire fera tenir le premier de chaque mois ce Journal aux Souscripteurs qui lui donneront leur adresse dans cette ville. Les personnes de Province pourront pareillement s'engager avec les Libraires de chaque ville. Celles qui seront dans des endroits où il n'y a point de Libraire, ou qui voudront être servies plus promptement, auront la liberté de faire venir ce Journal par la Poste, en y remettant les 9 livres 12 sols francs de port, ou en les faisant tenir par quelqu'autre occasion au susdit VINCENT ; il n'en coutera que quatre sols de port par mois dans toutes le Villes de ce Royaume.

On souscrira incessamment au même endroit, suivant les avis qui en seront donnés dans les Journaux, pour la nouvelle édition du *Dictionnaire de Moréri*, *in-fol.* en dix volumes, qui sera beaucoup augmentée, corrigée, & dans laquelle les articles des Supplémens seront entièremens refondus, & remis à leur place.

Je suis, &c.

A Paris, ce 24 Décembre 1757.

L'ANNÉE LITTÉRAIRE.

LETTRE XIII.

Traité de la culture des Terres. Tome V. *

CE cinquième volume du *Traité de la culture des terres par M Duhamel du Monceau, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, des Académies de Palerme & de Besançon, Honoraire de la Société d'Edimbourg & de l'Académie de Marine, Inspecteur Général de la Marine, avec figures en taille douce*, contient, Monsieur, les expériences & les réfléxions sur la culture des terres & sur la conservation des grains, faites pendant les années 1755 & 1756, & se trouve, comme les volumes précédens, chez *Guérin* &

* Voyez par rapport aux volumes précédens l'*Année Littéraire* 1754, Tome VI page 13, & l'*Année* 1755 Tome VIII page 262.

de la Tour, rue Saint Jacques, à Saint Thomas d'Aquin.

Comme le succès de la nouvelle culture à l'égard du froment est un objet singulièrement intéressant, l'auteur a cru devoir l'exposer avec plus de détail que le reste. Il ne marche qu'escorté de preuves; elles lui viennent de toutes les Provinces de la France. Les pays étrangers lui en fournissent quelques-unes; & chaque preuve est confirmée par une foule d'expériences. A Montfort-Lamaury M. *Diançourt*, Capitaine Aide-Major au Régiment des Grenadiers de France, a éprouvé que, dans les terres cultivées selon la méthode de M. *Duhamel*, il n'a fallu que vingt gerbes pour faire un septier, au lieu de vingt cinq qu'il faut ordinairement. Il s'est trouvé des épis singuliers par leur grosseur.

En Lorraine on n'a encore fait que de petites épreuves; & Sa Majesté le Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, a voulu qu'elles fussent exécutées sous ses yeux. L'économie de la semence a été portée à un trop grand excès, puisqu'on n'a placé qu'un seul grain à chaque endroit, & qu'il y avoit un

pied de distance d'un grain à l'autre. Chaque grain a le plus communément produit quarante tuyaux, d'autres moins, & plusieurs autres soixante. Quantité d'épis contenoient soixante grains; & le produit de ces grains, réduit à un calcul commun, a été de neuf cens soixante pour un. On voit, par un grand nombre d'expériences rapportées dans ces Mémoires, qu'il seroit dangereux de porter aussi loin l'économie de la semence, & qu'il ne faut jamais espérer dans les grandes exploitations un produit aussi considérable que dans les petits essais. Vous sentez, Monsieur, qu'il n'est pas possible de cultiver aussi parfaitement des champs d'une grande étendue que les planches d'un jardin; mais vous en conclurez du moins que, pour se procurer de bonnes récoltes, il faut perfectionner la culture, & que, plus on approchera de la perfection de celle des potagers, plus on augmentera son revenu. Les expériences faites en Lorraine sous les yeux du Roi de Pologne, ont été dirigées par M. *Credo*, à qui Sa Majesté, toujours animée par le sentiment du bien public, a ordonné de pratiquer en grand dans la suite la nouvelle

culture. Ainſi le Mémoire qu'il a envoyé à M. *Duhamel*, & que celui-ci a inſeré tout entier dans ſon Recueil, peut être regardé comme le prélude d'une entrepriſe qui ne manquera pas de devenir conſidérable.

L'expérience qui a été faite à Loches en Touraine par Dom *Edouard Provenchère*, Procureur de la Chartreuſe du Liget, n'annonce d'abord rien d'avantageux. De deux champs de pareille étendue, l'un fut cultivé ſelon l'ancienne & l'autre ſelon la nouvelle méthode. Le champ cultivé à l'ordinaire a produit quatre fois plus que l'autre; mais Dom *Edouard* remarqua, 1°. que celui-ci avoit été ſemé trop clair; 2°. qu'*étant* ſur une hauteur, le terrein étoit d'une plus mauvaiſe qualité que celui de l'autre champ qui étoit ſitué dans un bas. Il rapporte une obſervation qui prouve la juſteſſe de ſon raiſonnement: quelques rangées qui ſe ſont trouvées en bon terrein, ont donné de bons pieds qui portoient juſqu'à quarante tuyaux dont la paille étoit haute, les épis fort longs, & les grains très gros.

M. de *Neuville* écrit à M. *Duhamel* qu'au château de la *Roche-Jaquelin*, près

de Duretal en Anjou, un champ semé avec un demi-boisseau en a produit plus de quatorze. Dans l'usage de la culture ordinaire on y employoit cinq boisseaux qui ne produisoient, dans les meilleures années, que douze à treize boisseaux. Quatre journaux, où l'on recueilloit, suivant la pratique commune, neuf septiers, ont donné, semés par rangées doubles, plus de quatre septiers de bénéfice. En lisant cet article, Monsieur, vous appercevrez un avantage encore plus considérable; vous y verrez des expériences qui tendent à faire connoître lequel est le plus avantageux de semer par rangées simples, doubles ou triples.

M. *Eyma de la Fosse-Rousse* écrit de Bergerac, près de Bordeaux, qu'un champ, qui dans les meilleures années produisoit, cultivé à l'ordinaire, 245 mesures tout au plus, en a produit 360, parce qu'il avoit été cultivé par rangées. Ce Mémoire, qui part de bonne main, contient d'ailleurs des réfléxions & des vues qui ne peuvent manquer d'être très-utiles aux cultivateurs intelligens.

D'autres Mémoires envoyés de Guigne en Brie par M. *Roussel*, de Varsovie par le Grand Maréchal de Pologne,

sent sur les récoltes, mais encore par l'altération qu'elles communiquent au bon grain. L'auteur a toujours prêté une attention singulière à cet article important. Il n'y a aucun des volumes de cet ouvrage où l'on ne trouve des observations sur la nielle, sur la rouille, &c. Il s'est parfaitement étendu sur cette matière dans le quatrième volume où il a joint à ses propres remarques celles de Messieurs *Tillet* *, *Donat*, *de Chateauvieux*, *Aimen*. Il est encore revenu sur le même sujet dans ce cinquième volume où il fait part au Public des expériences de Mrs *Aimen*, *Delu*, *de Saint-Mesmin*. Il y a joint celles de M. *Donat* avec la recette d'une *lessive* que ce dernier assûre lui avoir réussi depuis plusieurs années. Si les moyens que proposent ces Messieurs ne détruisent pas entièrement le mal, il est au moins certain qu'ils le diminuent considérablement.

La culture des prez est encore pour l'Etat un objet de la dernière importance. On ne peut voir sans regret des friches immenses uniquement réservées

* Voyez l'*Année Littéraire* 1755 Tome IV pages 3 & 217.

pour nourrir une petite quantité de bétail, pendant que la dixième partie de ce même terrein, bien entretenu en prez artificiels, pourroit produire une bien plus grande quantité de fourrage. Vous verrez, Monsieur, avec satisfaction, dans ce volume, que l'auteur ayant fait transplanter dans une terre bien labourée de vieux pieds de Luzerne, ils lui ont produit trois belles récoltes dès la première année; qu'un seul pied de sainfoin assez jeune a produit deux livres de foin à M. *Diancourt*; que M. *Eyma* a retiré d'un arpent quatorze mille quatre cens quarante-cinq livres pesant d'une première coupe de ce même foin, non compris le regain; qu'avec un seul arpent de luzerne bien cultivé, & presque sans autre fourrage, il a nourri quatre ou cinq bœufs depuis la mi Avril jusqu'au mois d'Octobre. En joignant à cela les succès de M. *de Chateauvieux* & de M. *de Villiers*, l'auteur se croit autorisé à presser les cultivateurs qui ont des champs propres à porter de la luzerne, à en cultiver suivant ses principes.

Dans un ouvrage qui tend à perfectionner l'Agriculture, il a paru à propos de donner le détail des nouvelles expé-

riences qui ont été faites sur la *conservation des grains* suivant la méthode publiée il y a quelques années, & dont je vous ai rendu compte *. Dom *Edouard*, dont il a déja été parlé, a fait remplir une tonne de bon froment non étuvé. Il s'est contenté de la faire rafraîchir pendant une heure chaque semaine au moyen d'un soufflet à soutirer du vin; il est parvenu par cette méthode à conserver en bon état cette petite masse de grains. Dom *Saint Affrique*, Prieur de l'Abbaye de Caën, a conservé douze cens boisseaux de vieux bled, non étuvé, ayant seulement le soin de le faire rafraîchir par le vent de deux soufflets. Des Négocians de Marseille ont fait construire une étuve & fait des expériences pour la conservation des grains qui ont eu d'heureux succès. Je pourrois citer une infinité d'autres faits semblables après M. *Duhamel*. Il a même éprouvé que du froment bien étuvé pouvoit se conserver sans le secours des soufflets. Dans son Traité sur la conservation des grains, il a parlé d'une étuve à l'Italienne qu'il a fait exécuter, pour en comparer les effets avec celle qu'il avoit imaginée. Il

* Voyez l'*Année Littéraire* 1754, Tome VII p. 173.

a vu depuis dans un ouvrage Italien que cette étuve est de l'invention de M. *Intieri.* Comme ce livre est fort rare en France, on a cru devoir en donner un extrait dans ce Recueil, quoiqu'il y en eût un déja dans le *Journal Etranger.*

On a placé à la fin du volume l'abrégé des observations Botanico-météorologiques pour les années 1755 & 1756, comme on l'avoit fait pour les années précédentes. Je voudrois, Monsieur, que ce cinquième Tome m'eût offert des sujets moins rebattus & des expériences plus variées ; qu'il ressemblât moins au volume précédent & pour le fond & pour la manière de le présenter. Ce sont toujours les mêmes épreuves, faites par les mêmes personnes, dans les mêmes lieux, pour prouver les mêmes choses.

Histoire d'une Inoculation faite par M. Hosty, Docteur Régent de la Faculté de Médecine de Paris.

On nous accuse, Monsieur, de légéreté dans nos goûts. Il est vrai que nous courons avec feu après les nouveautés agréables. Mais nous sommes de glace pour les nouveautés utiles. Plus curieux

du plaisir que du bonheur, nous saisissons ce qui peut varier l'un, nous négligeons ce qui peut procurer l'autre. L'Inoculation, dont l'infaillibilité a été démontrée dans un si grand nombre d'écrits que l'amour du bien public a dictés; cette méthode justifiée par tant de succès éclatans à la Chine, en Circassie, en Géorgie, à Constantinople, en Angleterre, en Italie, en Suède, en Dannemarck, en France même, où elle a eu pour appui la courageuse fermeté du premier Prince du Sang de nos Rois; ce préservatif si souverain contre les dangers d'une maladie meurtrière & presque générale, éprouve encore parmi nous des contradictions & des obstacles. Nous ne pouvons que gémir de ces préjugés bisarres & funestes. Mais ne nous lassons point de servir la patrie; efforçons nous de déchirer le bandeau de sa prévention, & de dissiper ses frayeurs déplacées; rendons-la heureuse, s'il se peut, en dépit d'elle-même. Vous me verrez, Monsieur, tant que je vivrai, recommander avec chaleur à nos concitoyens cette pratique salutaire. Si mes écrits ne font aucune impression sur eux, puisse du moins

mon exemple enhardir quelques-uns à le ſuivre ! Je ſuis père, & peut être plus ſenſible qu'un autre. Mais je ne balancerai point à faire donner à mes enfans la petite vérole artificielle. J'en ai déja prévenu M. *Hoſty*, & je l'ai laiſſé le maître de faire cette inſertion, lorſqu'il le jugera à propos. Cet habile Médecin a inoculé à Paris pluſieurs perſonnes de ma connoiſſance, qui toutes jouiſſent de la ſanté la plus brillante, & ſont à l'abri des craintes que leur inſpiroit l'avenir. L'Hiſtoire que vous allez lire, Monſieur, vous confirmera l'excellence de cette pratique.

Mlle *de Trellon d'Eſtancheau*, âgée d'environ dix-neuf ans, prévenue par les écrits publics en faveur de l'Inocution, encouragée d'ailleurs par les épreuves heureuſes faites à Paris, ſe détermina de ſon propre mouvement, il y a près de huit mois, à ſe faire inoculer, ſans que ſa famille ni ſon Médecin, M. *Macmahon* qu'elle avoit conſulté, l'euſſent confirmée dans ſon deſſein. Elle fut préparée au château de Vincennes, où elle demeure avec Madame ſa mère; elles vinrent à Paris le 10 Mai dernier

pour y rester pendant le traitement. Le 11 la Demoiselle fut inoculée aux deux bras, en ma présence, par M. *Silvy*, Chirurgien de la Reine. La couleur & le sédiment de l'urine sembloient indiquer quelque impression du virus dans la masse du sang; mais le dixième jour s'étant passé sans aucune apparence d'éruption, je fis réitérer l'opération aux deux bras, avec cette différence que je me servis, pour mieux réussir, d'un pus différent du premier, & que j'avois pris le même jour, en présence de mon confrère M. *Macquart*, d'une malade qu'il traitoit de la petite vérole naturelle. J'ai reconnu depuis l'efficacité de ce pus dans plusieurs Inoculations. Nous attendimes avec impatience le résultat de cette seconde opération, qui ne produisit pas plus d'effet que la première. Enfin, la Demoiselle ayant été purgée, retourna à Vincennes avec Madame sa mère au bout d'un mois, sans avoir éprouvé aucun symptôme de maladie. Après cette seconde épreuve, toutes ses inquiétudes pour l'avenir furent dissipées; c'étoit-là le motif qui l'avoit déterminée à se faire inoculer; & ce fut alors qu'elle commença à soupçonner

que ce qu'elle avoit oui dire, & qu'elle n'avoit pas cru, étoit vrai : sçavoir, qu'elle avoit eu la petite vérole dans son enfance au Couvent de la *Madeleine de Tresnel* *.

Pour s'en éclaircir, elle se rendit à ce Couvent le 8 Juin dernier avec M. *Macmahon*. Les Religieuses s'assemblèrent autour de leur élève, pour apprendre de sa bouche l'histoire de son Inoculation ; elles lui rapportèrent toutes les circonstances de la petite vérole naturelle qu'elle avoit eue à l'âge de six ans environ dans leur maison. Mademoiselle *d'Estancheau* me rendit tous ces détails avec une joie incroyable, plus persuadée que jamais qu'elle étoit pour toujours à l'abri d'une maladie si redoutable. J'avoue que je ne fus pas indifférent à son récit ; un grand nombre de faits semblables bien attestés, arrivés en Angleterre, m'étoient connus à la vérité **. Mais je n'étois pas fâché que

* Madame *d'Estancheau* étoit alors en Province ; ainsi elle ne pouvoit nous rien dire de certain à ce sujet. Mademoiselle sa fille nous avoit assûrés, M. *Macmahon* & moi, qu'elle n'étoit restée que vingt-quatre heures dans l'Infirmerie : d'où nous avions conclu que ce n'avoit pu être une vraie petite vérole.

** On ne citera ici que le Docteur *Maty*, qui ayant eu la petite vérole naturelle dans sa jeunesse, s'est inoculé

le hasard m'eût procuré en France, où cette pratique a tant de peine à être reçue, un exemple si frappant & si peu équivoque, qui prouve que le virus même de la petite vérole, porté dans la masse du sang, ne peut l'infecter quand une fois on a eu cette maladie; d'où l'on peut conclure que l'Inoculation garantit de la petite vérole pour toujours. De pareils faits, dont il résulte des vérités importantes au bien public, ne sçauroient être trop constatés; & c'est se deshonorer que de les avancer légérement & sur des oui-dire. Il faut les détailler & les circonstancier relativement aux noms des intéressés, aux lieux, aux temps, &c, de manière à pouvoir être vérifiés par quiconque voudroit s'en donner la peine; il est même nécessaire de les appuyer de témoignages authentiques, lorsque la chose est possible. C'est pourquoi, je me transportai le 12 Juillet avec M. *Macmahon* a la *Madeleine de Tresnel* pour y faire de plus amples informations, & y dresser un procès-verbal du fait.

lui-même en 1754 à l'âge de 40 ans, pour s'assûrer qu'en pareil cas l'inoculation ne produisoit aucun effet. . . . .

La mort de M. *Hermant* & de M. *Taillard*, l'un Médecin, l'autre Chirurgien de cette maison dans le temps où Mlle *d'Estancheau* y étoit Pensionnaire, ne nous permettant pas de recevoir les rapports des gens de l'Art, nous nous adressâmes aux Religieuses, & particulièrement à Madame *de Montgommery*, parce qu'elle étoit dans ce temps là Maîtresse de Classe, & chargée des Pensionnaires. Cette Dame respectable satisfit à nos questions avec toute la netteté, la justesse & la présence d'esprit possibles. J'ajoûte ici le précis de ses réponses, signé de sa main, ainsi que le certificat de mon confrère M. *Macmahon* & celui de Madame *d'Estancheau*. L'intéret public & la mauvaise foi de quelques imposteurs qui le trompent indignement, m'ont engagé à prendre les précautions les plus propres à constater le fait dont il s'agit aux yeux des personnes les plus difficiles à persuader.

Copie de l'Ecrit signé par Madame de Montgommery le 12 Juillet 1757.

Madame *de Montgommery*, Religieuse de la *Madeleine de Tresnel*, nous a rapporté, à M. *Macmahon* & à moi, que

Mlle *d'Eſtancheau* avoit environ ſix ans lorſqu'elle eut la petite vérole; qu'elle étoit la dixième & dernière Penſionnaire qui l'eurent dans le même temps; que les ſymptômes commencèrent avec beaucoup de violence, une fièvre très-forte, grand mal de tête, déſire, tranſport, &c; que ne doutant point que ce ne fût la maladie qui regnoit alors au Couvent, on l'avoit traitée en conſéquence; qu'elle avoit d'abord été ſaignée du bras, enſuite du pied; qu'elle avoit pris de l'émétique qui avoit procuré des évacuations très-abondantes par haut & par bas; que le quatrième jour l'éruption avoit paru; que les ſymptômes s'étoient calmés, & que la malade avoit été tranſportée dans une petite maiſon au fond du jardin, qui ſert d'Infirmerie, ſurtout pour les maladies contagieuſes, & dans laquelle étoient les neuf autres Penſionnaires attaquées de la petite vérole; qu'elle avoit été alitée neuf à dix jours; mais qu'après l'éruption finie, ſa maladie avoit été très-douce; qu'elle n'avoit pas eu beaucoup de petite vérole relativement à la violence des ſymptômes; ce qu'on avoit attribué aux grandes évacuations cauſées par l'émétique;

qu'elle avoit eu quelques gros grains au visage qui ont marqué, & qui marquent encore; qu'elle resta un mois dans cette petite maison au lieu de six semaines, durée ordinaire du séjour, parce que, nous dit Madame *de Montgommery*, le temps des autres étoit fini, & que plutôt que de l'y laisser seule, on l'avoit fait sortir avec elles, en lui faisant grace de dix jours*; enfin, que les marques au visage, aux bras & aux mains sont restées rouges pendant quelque temps à l'ordinaire.

Je soussigné, certifie que ce rapport est fidelle, exact, & tel que je l'ai fait à Messieurs Macmahon & Hosty. A Paris, ce 18 Juillet 1757. Signé DE MONTGOMMERY.

Je soussigné, Docteur Régent de la Faculté de Médecine, & Médecin de l'Ecole Royale Militaire, certifie avoir été présent à l'inoculation de Mademoiselle de Trellon, fille de Madame d'Estancheau, demeurant au château de Vincennes. J'ai aussi été présent au rapport de Madame de Montgommery : en consé-

* Le souvenir de ces dix jours nous a étonnés, & en même temps nous a prouvé qu'on pouvoit s'en rapporter à la mémoire de Madame *de Montgommery* sur toutes les autres circonstances.

quence de quoi je certifie que la relation que fait M. Hosty de l'un & de l'autre est très-fidelle & très exacte. A Paris, ce 19 Juillet 1757. Signé MACMAHON.

Je soussigné, certifie que le rapport que fait M. Hosty de l'inoculation de ma fille est exact & fidelle dans toutes les circonstances qui regardent ce fait. A Paris, ce 30 Novembre 1757. Signé BENETTE D'ESTANCHEAU.

Qu'il me soit permis d'ajouter quelques réflxions.

1°. Les deux inoculations de Mlle *d'Estancheau* en valent quatre, puisqu'il y a des Praticiens qui se contentent d'une seule incision, & que cette Demoiselle en a souffert quatre dans le cours des deux opérations ; il me paroît que ces quatre inoculations n'ont été infructueuses que parce que le germe * de la petite vérole avoit été détruit par celle qu'elle avoit eu naturellement dans son enfance.

2°. Il s'ensuit de ce fait que, par l'inoculation, on ne peut pas donner la petite vérole à ceux qui l'ont déja eue,

* Je me sers du terme de germe comme le plus usité, & j'entends par ce terme cette disposition & ce caractère particulier de la masse du sang qui le rend susceptible de la petite vérole.

& que l'on peut regarder cette méthode comme une pierre de touche en ce genre, pour reconnoître celui en qui le germe de cette maladie, ou est éteint, ou n'existe pas; ce qui a été constaté plusieurs fois en Angleterre; d'où il faut conclure :

3°. Que ce germe, ou humeur varioleuse, étant une fois dissipé, ne se reproduit plus, & qu'ainsi l'opinion de quelques personnes, qui croyent qu'on peut avoir plusieurs fois la vraie petite vérole, vient de ce qu'ils la confondent avec des espèces, pour ainsi dire, bâtardes, ou avec d'autres fièvres accompagnées d'éruptions cutanées à peu près semblables à celles que la petite vérole produit.

4°. On objecte que, si la petite vérole ne revient jamais, c'est une maladie d'une nature inconnue, unique en son genre, & qui n'a point sa pareille : je le suppose un moment; en est-ce assez pour assûrer qu'on peut avoir deux fois la petite vérole ? Mais il est faux que ce soit la seule maladie qui soit dans ce cas; elle est à cet égard comparable à la gourme des chevaux; cette gourme est une dépuration du sang des jeunes che-

vaux ; chaque cheval, comme tout le monde sçait, est en danger jusqu'à ce qu'elle soit passée ; il n'y en a point qui en soit exempt ; beaucoup de chevaux en meurent ; elle ne revient jamais ; elle se termine par la suppuration, &c. Est-ce un germe ? Est-ce un sang menstruel, &c ? Qu'importe ; du moins c'est *un fait* ; pourquoi n'en seroit-il pas de même de la petite vérole dans l'espèce humaine ?

5°. Ceux qui ont eu cette maladie d'une manière équivoque & légère, éprouvent des inquiétudes continuelles sur leur sort à cause de ces différens sentimens, ne sçachant s'ils ont eu la vraie petite vérole, & la craignant toujours. Or cette incertitude ne peut pas avoir lieu chez les inoculés, qui sont sûrs que l'éruption, quelque petite qu'elle soit, qui suit cette opération, est une vraie petite vérole, puisque l'on a employé ce qui pouvoit chez eux en développer le germe ; c'est un des grands avantages de cette méthode pour la tranquillité de ceux qui s'y soumettent.

Globes Nouveaux.

La Géographie, Monsieur, acquiert chaque jour de nouvelles richesses par

les découvertes de nos voyageurs, & par la main de nos Artistes. M. *Desnos*, Ingénieur pour les instrumens de Mathématiques, à l'enseigne du Globe, rue Saint Jacques, vient de donner au Public trois Globes de différentes grandeurs, parmi lesquels il y en a un de douze pouces de diamètre : tous trois sont exécutés avec beaucoup de propreté & de précision. Vous y verrez avec plaisir l'usage que l'on a fait des voyages des Russes dans la partie Septentrionale de l'Asie, & cette partie du monde presque voisine du continent de l'Amérique. Ce que Messieurs de l'Académie Royale des Sciences ont découvert, ce que nos observateurs ont apperçu, n'a point échappé à M. *Desnos*. Il a tracé les routes de nos navigateurs ; il a marqué avec des points longs les pays qui ont été vûs par l'Amiral *de Fuentes ;* mais il n'ose en déterminer les contours que nous ne connoissons pas encore assez, non plus que la mer de l'Ouest, & les différentes communications de la mer pacifique avec la baye d'*Hudson* qu'il indique de même.

Les trois Globes célestes qui répondent aux grandeurs de ceux que je vous

annonce, ne seront mis en vente qu'au commencement de l'année 1758. Ce que j'en ai vû m'a paru de la plus grande régularité pour la précision des calculs & le dessein des figures. Les observations que M. l'Abbé *de la Caille* a faites au Cap de Bonne-Espérance, rendent cette partie fort intéressante par les *étoiles* comprises dans le Tropique du Capricorne, & qui n'ont encore été posées sur aucun Globe. J'y ai remarqué jusqu'à treize constellations nouvelles, représentées par les principaux instrumens des Arts; la Boussole, l'Equerre, le Compas, le Microscope, le Télescope, &c, &c. On accompagne ces Globes d'un livret qui en indique l'usage, ce qu'ils ont de particulier, ce qu'ils ont de commun. C'est, je crois, ce que nous avons de plus exact en ce genre & de mieux exécuté. Une Sphère mouvante & très-régulière, qui se voit chez le même M. *Desnos*, doit servir à prouver combien cet Artiste est en état de mettre de la justesse & de la précision dans les instrumens de Mathématiques qu'il construit & dans les Globes que je vous indique. Je suis, &c.

A Paris, ce 26 Décembre 1757.

LETTRE

LETTRE XIV.

Adèle.

ADèle, *Comtesse de Ponthieu*, Tragédie de *M. de la Place*, a été représentée pour la première fois, Mr, par les Comédiens François le 28 Avril de cette année, & remise au Théâtre au mois de Novembre dernier. Elle vient d'être imprimée, & se vend chez *Jorry* Quai des Augustins. Le fond de cette pièce est historique. J'ai lû dans l'*Histoire Généalogique des Comtes de Ponthieu*, imprimée *in-folio* chez *Clouzier* en 1657, un fait assez singulier; sçavoir, que *Madame Edèle* ou *Adèle de Ponthieu* fut engagée aux deux fils de *Bernard de Saint-Valery*, de la Maison de France, par le même contrat de mariage dressé en présence de *Thibault* Evêque d'Amiens en 1168; *Hæc etiam conditio in maritagio apposita fuit, quòd, si Renaldus defecerit, alter filius Bernardi, qui hæres ipsius fuerit, filiam Comitis habebit.* On voit dans le même Livre que la postérité d'*Adèle de Ponthieu* subsiste

Ont de tant de climats franchi l'espace immense.
Mais, quand le fier François, attirant sur ses pas
Tout ce que votre Europe enfantoit de soldats,
Et des bords de la Seine enviant cette terre,
Au nom d'un Dieu de paix y vint *porter la* guerre,
J'admire par quel art des peuples éclairés,
Aux yeux de la Raison par l'erreur égarés,
Et victimes, sans-fruits, d'une telle entreprise,
Sont encor convaincus que le Ciel l'autorise!...
Deux siècles néanmoins, dans ces fatals climats,
Offrent deux jours à peine échappés aux combats:
L'horreur y regne seule, & la triste Judée,
Du sang des nations sans relâche inondée,
Aux vainqueurs, aux vaincus réservant même sort,
N'est en effet qu'un gouffre, où les attend la Mort.
Tous y tombent en foule; & l'Erreur qui *les* guide,
Jusqu'au pied des autels consacre l'homicide.

Mélédin leur peint ensuite avec les plus vives couleurs le zèle inhumain des Croisés, à la prise de Jérusalem, sous

Godefroy de Bouillon, le massacre des Musulmans qui défendoient la ville, sa propre sûreté, sa gloire, le sang de son frère qui vient de couler par la main de *Roger* : tous motifs capables de rendre sa vengeance légitime. Cependant, si le Roi *Lusignan*, qui s'est retiré avec le reste de ses troupes dans le Fort de Sion, veut consentir à la paix, & retourner en Europe avec les Chrétiens, il se charge de les faire conduire sur ses vaisseaux jusqu'à Byzance. Mais cette offre si brillante paroît trop suspecte aux deux captifs. Ils demandent uniquement que le Soudan, suivant les loix de la guerre, mette un prix à leur liberté. Cette réponse déplaît à *Mélédin*, qui, s'ils ont conçû quelque espoir de secours de la part de Saint *Louis*, leur déclare qu'ils y doivent d'autant moins compter, que *Raymond*, Prince de Joppé, a promis de fermer ce port à ce Monarque. Ce dernier trait accable les deux Princes ; mais leur courage ne leur permet pas de céder aux instances du Soudan, qui exige d'eux d'aller déterminer *Lusignan* à accepter des propositions que leur zèle mal entendu & les préjugés de leur siècle leur font trouver deshono-

rantes. *Mélédin* irrité les envoye en prison, & ordonne qu'on les sépare.

Il dévoile ensuite à *Osmin* les motifs de sa clémence apparente envers les deux captifs. Il ne respire qu'après l'instant de la paix pour arracher *Sophie* à *Omarzis*, son Visir, & pour combattre le Calife son ennemi, qui profitant de son absence, alloit assiéger Babylone. *Osmin* lui représente que cette *Sophie*, qu'il avoit vainement aimée du vivant du Soudan défunt, en étoit d'autant moins digne, qu'à l'instant même de la mort de ce Monarque elle a disparu de la Cour. *Mélédin* la justifie, & en rejette la faute sur *Fatmé* sa marâtre, qui n'a fait disparoître *Sophie* que par esprit de haine & de vengeance. *Osmin* insiste, & lui représente tout ce qu'il doit au Visir *Omarzis*. Ce Visir est un héros, qui a pris soin de l'enfance du Soudan, & à qui il doit la vie & le trône. D'ailleurs ce Visir est à la tête d'une armée qu'il conduit contre le Calife. Pour comble d'obstacles, ce même *Omarzis* a conclu le mariage du Soudan avec *Aménis*, Souveraine de l'Egypte; & cette alliance seule affermit la couronne sur la tête de *Mélédin*. Celui-ci convient de

tout ; mais l'amour l'emporte. Un billet l'assure que *Sophie* est dans le camp d'*Omarzis* ; & tout ce qu'*Osmin* peut obtenir de l'amoureux Soudan, c'est qu'il permette à *Osmin* même d'aller enlever *Sophie* à *Omarzis*. Dans ce moment arrive *Caled*, Officier du Palais, qui annonce l'arrivée d'une armée. Le Soudan croit que c'est celle de Saint *Louis* qui a corrompu le Prince de Joppé, ou qui a forcé l'entrée de ce port. *Osmin* pense, au contraire, que c'est peut-être *Omarzis* qui a vaincu le Calife, & qui vient pour secourir son maître. Si c'est lui, dit le Soudan,

. . . Vole, *Osmin* ; va remplir mon espoir.
L'amour parle...... Ose tout.

Cependant, pour être prêt à tout événement, il donne ses ordres à *Caled*.

Allez, & que l'armée à me suivre s'apprête.
Ce jour éclairera ma chûte ou ma conquête.

ACTE II.

C'est le Visir *Omarzis*, triomphant du Calife, qu'il a amené prisonnier à Jérusalem ; *Omarzis* en sortant de chez le Soudan, arrête *Osmin*, & lui deman-

de raiſon de l'enlèvement de *Sophie*. *Oſmin* refuſe avec fermeté de révéler un ſecret qui lui a été confié par ſon maître. *Sophie* arrive. Le Viſir lui marque toute ſa ſurpriſe & les ſoupçons qu'il a conçus, en la retrouvant au pouvoir de ſon maître. *Sophie* lui apprend qu'elle a été trahie, & livrée au Soudan. Et, pour le raſſurer entièrement ſur les idées qu'il peut avoir contr'elle, *Sophie* ſe détermine à lui raconter ſon hiſtoire. Elle eſt née Souveraine; à peine avoit-elle atteint ſa quinzième année que ſes vœux furent comblés par l'hymen le plus illuſtre. Mais ſon bonheur ne dura qu'un moment. Parmi ceux qui avoient prétendu à ſa main, *Montalban*, dont la naiſſance égaloit à peu près la ſienne, outré de la préférence qui avoit été accordée à un autre, diſparut de la Cour; & *Sophie* uniquement attachée à un époux que la guerre venoit d'enlever à ſa tendreſſe, étoit allée attendre ſon retour loin du tumulte d'une Cour bruyante; lorſqu'un jour,

Pardonnez à l'image accablante
Que rappelle ce jour à mon ame tremblante.

. . . .

Je cédois sans contrainte à ma douleur cachée,
Quand, par un bruit affreux au sommeil arrachée,
Sur des débris sanglans, où la flamme en fureur
N'offre à mes yeux surpris qu'un spectacle d'horreur,
Interdite, éperdue, & respirant à peine,
Je me vois entraîner vers la rive prochaine,
Où l'aspect d'un vaisseau, sur nos bords ignoré,
M'annonce l'avenir qui m'étoit préparé...
O Mort ! C'est vainement qu'un malheureux t'appelle...
Bientôt, par les secours d'une Pitié cruelle,
Je revins à la vie, ou plutôt aux malheurs.
J'ignorois jusqu'au nom de mes persécuteurs,
Lorsqu'un mot échappé, trahissant leur silence,
M'apprit que nous voguions aux rives de Bysance.
Peignez-vous ma douleur, ma crainte, mes regrets !
Mais le Ciel attendri renversa leurs projets :
Les vents, à l'instant même, & la mer en furie,
Du Pilote effrayé confondant l'industrie,
N'offrent aux yeux troublés des pâles matelots
Que leur crime, & la mort errante sur les flots.
Le vaisseau succomba sous l'effort de l'orage,
Et le Phare de Chypre éclaira son naufrage.

Elle apprend ensuite à *Omarzis* qu'un Pontife François, Apôtre de cette isle, lui avoit procuré une retraite dans une asyle sacré; mais que le père du Soudan, pour venger une offense de la part des Cypriotes, après avoir ravagé cette contrée, & l'avoir amenée captive avec eux, l'avoit donnée comme esclave à *Fatmé* son épouse. *Omarzis*, que le récit de *Sophie* intéresse, lui dit que sans doute ses malheurs sont parvenus jusqu'à la connoissance d'un époux qui vraisemblablement la regrette. *Sophie* attendrie, lui dit: Ah, Seigneur, pour comble d'infortune,

Ce même *Montalban* que son fatal amour
Fit avant mon hymen éloigner de ma Cour,
Abusant contre moi, même de mon absence,
Et contre mon époux signalant sa vengeance,
L'a, dit-on, convaincu qu'un amour odieux
M'entraînoit à sa suite, & nous guidoit tous deux.

Ce sont des François captifs qui ont appris ces cruelles particularités à *Sophie*. Elle seroit partie pour la France à l'instant même qu'elle a été affranchie par la Sultane *Fatmé*, si d'un côté la guerre entre les Chrétiens & les Sarra-

zins, de l'autre, les avis qu'elle a eus que son père & son époux pouvoient être dans la Syrie, ne l'avoient arrêtée. C'est eux qu'elle cherche; & c'est l'espérance de les retrouver qui l'a engagée à aller implorer le secours d'*Omarzis* jusques dans son camp même. Ce Ministre, qui rougit alors d'avoir soupçonné *Sophie* d'en vouloir à la main du Soudan, lui propose d'unir leurs intérêts, lui recommande de cacher son secret à ce Monarque, & lui promet de tout employer pour l'arracher au pouvoir d'un amant si dangereux. L'arrivée de *Mélédin* fait sortir le Vizir, & met fin a cette scène, dont les détails sont très-intéressans.

Le Soudan, surpris de la froideur & de l'embarras de *Sophie*, lui suppose des allarmes qu'il se presse de calmer en lui offrant sa couronne & sa main. *Sophie* interdite lui représente que l'une & l'autre sont dues à la Souveraine de Memphis. *Mélédin* rejette une alliance que son Vizir a formée sans son aveu. *Sophie* lui dit qu'elle se croiroit trop coupable en traversant un mariage qui peut seul rétablir la paix dans les Etats du Soudan. Il l'accuse d'ingratitude; il

Calife est vaincu ; Jérusalem est prise, Lusignan ne peut long-temps lui résister ; & si ce Prince ose encore se défendre, il exterminera les Chrétiens. *Sophie* tremble pour eux ; le Soudan veut sçavoir d'où naissent ses terreurs :

Que vous sont les *Chrétiens ?*
Leurs intérêts sont-ils plus sacrés que les miens ?....
En plaignant leur fortune, accusez-vous la mienne ?....
Je vois couler vos pleurs ?....

SOPHIE.

Seigneur, je suis Chrétienne :
Les Chrétiens me sont chers, & j'implore pour eux
La pitié d'un héros sensible & généreux !

MÉLÉDIN.

Quoi, lorsque *Lusignan* des bords du précipice
M'ose braver encor ?

SOPHIE.

Il est Roi.

MÉLÉDIN.

Qu'il fléchisse.

SOPHIE.

Il cesseroit de l'être.

MÉLÉDIN.

Il en feroit plus grand.

SOPHIE.

Et vous plus grand encor, Seigneur, en pardonnant!
Vaincre par la terreur, regner par le carnage,
C'eſt d'un heureux brigand le funeſte partage:
Par ſa victoire même il flétrit ſes travaux.
Mais vaincre & pardonner n'appartient qu'au héros.

Le Soudan admire les ſentimens de *Sophie*, & ne peut les imiter. Il eſt un autre ennemi qu'il doit craindre, pour peu que *Luſignan* ſe défende encore dans Sion. C'eſt *Louis* *, dont il fait le portrait, qui peut arriver de nouveau, forcer Joppé, & l'aſſiéger lui-même dans Solime. Mais *Raymond*, lui dit-elle, vous garde Joppé; & ce Prince, armé contre *Luſignan* ſon Souverain, vient lui-même en ces lieux vous garantir ſa foi. Le Soudan, qui en effet attend *Raymond*, congédie *Sophie*, en l'aſſurant que, s'il croit pouvoir compter ſur lui, il épargnera les Chrétiens. *Mélédin*, dans un court monologue, cherche à pénétrer les motifs de l'indifféren-

* *Louis IX* ou *Saint Louis*.

ce de *Sophie*. Il ignore quel sang l'a fait naître, ainsi que les projets qui l'on conduite dans le camp du Visir. C'est un mystère qu'il veut pénétrer. *Raymond*, qui arrive avec une suite, félicite *Milédin* sur sa conquête. Il étoit parti de Joppé avec un corps considérable de troupes pour renforcer l'armée du *Soudan*. Il est charmé de le trouver vainqueur, & d'être enfin vengé de *Lusignan*. Je sçais, lui dit *Mélédin*, que vous avez à vous en plaindre, & que Joppé vous a servi de retraite contre lui. Mais le cours change... *Raymond* s'efforce par sa fermeté de dissiper ses craintes. Cependant l'impatience de *Milédin* lui fait craindre que *Lusignan* ne lui résiste encore long-temps. *Raymond* lui dit que le moyen de le réduire est de le faire trembler pour son peuple. Deux guerriers, dit le Soudan, que le sort a jettés dans mes chaînes, l'eussent peut-être ébranlé ; mais je n'ai pû les résoudre à seconder mes vœux. *Raymond* lui conseille de les faire mourir. Le Soudan convient que la rigueur subjugua toujours le vulgaire. Mais, avant que d'en user envers les deux captifs, il veut encore les voir.

Raymond, dès que le Soudan est sorti, témoigne à *Orman*, son confident, la joie la plus vive. Tu m'as vû, dit il, depuis dix ans en proie à tout ce que les remords & la douleur ont de plus affreux ? Vois ton ami s'abandonner à de plus doux transports ! Tu as sans doute remarqué en entrant dans ces lieux ces deux captifs indignés de leurs fers ? Tu sçais combien j'ai droit de haïr *Lusignan* ? . . . . . Eh bien, ces deux François, que le sort semble me livrer aujourd'hui, me sont mille fois plus odieux.

Suis-moi. Ton amitié te rend digne d'entendre
Un funeste secret d'où mon sort va dépendre.

ACTE III.

Sophie ouvre la scène, suivie par *Omarzis*, & plongée dans la douleur. Il la presse de lui en dire la cause, quoiqu'il s'en doute, & tremble de l'apprendre. J'ai suivi vos conseils, lui dit-elle ; j'ai sçû renfermer dans mon cœur un secret qui, en irritant la flamme de *Mélédin*, eut peut-être fait un tyran d'un amant vertueux. Mais la raison ne peut plus rien sur lui : vainqueur du Calife,

sans crainte de la part des Chrétiens, maître enfin de Solime, il rejette avec éclat la main d'*Aménis*, & m'offre la sienne. Il y a plus, dit-elle, & c'est de là sur-tout que naît l'excès de mes allarmes :

Ce Prince de Joppé, qui, François & *Chrétien*,
Suit un culte aujourd'hui si différent du sien,
Ce *Raymond* que Solime a vû trahir son maître,
(Car jamais Apostat ne peut être que traître!)
Inspire à *Mélédin* tout ce que sa fureur
Contre un peuple qu'il hait peut inspirer d'horreur :
Et de nouveau Solime exposée au carnage
De leurs soldats unis doit assouvir *la rage*.

Omarzis ne peut concevoir que *Mélédin* s'abandonne à cet excès de cruauté. *Sophie*, pour l'en convaincre, lui apprend que deux captifs de distinction sont destinés aux plus affreux supplices, s'ils refusent d'aller épouvanter *Lusignan* par les horreurs que *Mélédin* prépare aux Chrétiens. C'en est trop, dit le Visir, & je cours lui parler. *Sophie* l'arrête. Elle est sous la puissance du Soudan ; elle connoît toute la violence de ses feux; elle sent tout ce qu'elle en doit crain-

dre, si les remontrances du Visir sont infructueuses. Le Visir sent également le péril de se taire. *Mélédin*, pour terminer la guerre & hâter son hymen avec *Sophie*, peut livrer les Chrétiens à la fureur de ses soldats. Eh bien, reprend *Sophie* avec chaleur, écartons la cause de tant de maux, Seigneur; favorisez ma fuite. *Omarzis*, effrayé de cette proposition, lui représente les dangers où cette fuite l'exposeroit. *Sophie* ne les redoute pas; sa seule crainte est que l'amour du Soudan pour elle n'occasionne la perte des Chrétiens. La nuit peut seconder son évasion; le Visir est puissant; le Soudan, tout amoureux qu'il est, dès qu'il se verra sans espoir, écoutera la voix de la Raison. Le Visir cède, en admirant le vertueux courage de *Sophie*. Mais il ne veut pas qu'elle s'expose seule. Il peut disposer de *Caled*, à qui la garde des prisonniers est confiée. Il veut qu'un de ces captifs l'accompagne, & qu'elle soit éclaircie par elle même sur le rang, les desseins & les vertus de cet esclave. Il va lui même le choisir, & le lui envoyer. *Sophie* seule déplore son sort, & frémit des nouveaux dangers qui la menacent. S'il est vrai,

dit-elle, que la calomnie ait second
la haine,

Et que d'affreux soupçons au cœur de mo
époux

Ne laissent de l'amour que les transports ja
loux,

Quand sur nous l'imposture a *déployé sa rage*,
Pour la vaincre, est-ce assez que d'avoir du
courage?

Et, même au plus haut rang, mon sexe infor
tuné

N'est-il pas criminel, dès qu'il est soupçon
né?....

Ce qu'elle doit à son époux, à l
France, *à elle-même*, *l'emporte* sur s
craintes; *&* dût elle périr *dans* son e
treprise, elle s'expose à tout. *Caled* ar
rive avec un captif qui reste dans l
fond du Théâtre. *Caled* dit à *Sophie*, de
la part d'*Omarzis*, de se presser, si elle
veut prévenir le courroux du Soudan &
la mort du captif. *Sophie* tremble, &
craint que le captif ne soit François. Elle
lui parle avec humanité, & lui dit que
l'espoir de le sauver adoucit son infor-
tune.

ROGER.

Ciel!.... Suis-je ici connu?

SOPHIE.

Chrétien, sans le connoître,
Pour plaindre un malheureux, il nous suffit de l'être.

ROGER *à part.*

Veillé je?... Quelle voix flatte & touche mon cœur?...
Quels accens étrangers dans ce séjour d'horreur?...
Approchons.....

SOPHIE *en le regardant fixement.*

Dieu! Quels traits?.. Je me meurs!..

ROGER.

Quoi, Madame?...
(*à part*) D'où naît à son aspect le trouble de mon ame?....
C'est elle..... Quels transports de surprise & d'effroi!....
C'est ma fille!....

SOPHIE.

Mon père!....

ROGER.

Ah, perfide, est-ce toi?...
Arrête!....

SOPHIE.

Moi, Seigneur?... Ah, que viens-je d'entendre?....

dit-elle, que la calomnie ait secondé la haine,

Et que d'affreux soupçons au cœur de mon époux
Ne laissent de l'amour que les transports jaloux,
Quand sur nous l'imposture a déployé *sa rage*,
Pour la vaincre, est-ce assez que d'avoir du courage ?
Et, même au plus haut rang, mon sexe infortuné
N'est-il pas criminel, dès qu'il est soupçonné ?....

Ce qu'elle doit à son époux, à la France, à elle-même, l'emporte sur ses craintes; & dût elle périr dans son entreprise, elle s'expose à tout. *Caled* arrive avec un captif qui reste dans le fond du Théâtre. *Caled* dit à *Sophie*, de la part d'*Omarzis*, de se presser, si elle veut prévenir le courroux du Soudan & la mort du captif. *Sophie* tremble, & craint que le captif ne soit François. Elle lui parle avec humanité, & lui dit que l'espoir de le sauver adoucit son infortune.

ROGER.

Ciel!.... Suis-je ici connu?

SOPHIE.

Chrétien, ſans le connoître,
Pour plaindre un malheureux, il nous ſuffit de
l'être.

ROGER *à part.*

Veillé je ?.... Quelle voix flatte & touche mon
cœur ?...
Quels accens étrangers dans ce ſéjour d'hor-
reur ?...
Approchons.....

SOPHIE *en le regardant fixement.*

Dieu ! Quels traits ?.. Je me meurs !..

ROGER.

Quoi, Madame ?...
(*à part*) D'où naît à ſon aſpect le trouble de
mon ame ?....
C'eſt elle...... Quels tranſports de ſurpriſe &
d'effroi !....
C'eſt ma fille !....

SOPHIE.

Mon père !....

ROGER.

Ah, perfide, eſt-ce toi ?...
Arrête !....

SOPHIE.

Moi, Seigneur ?... Ah, que viens-je d'en-
tendre ?....

Moi, perfide !.... A ce titre aurois-je dû m'attendre ?
O mon père !....

ROGER.

Il t'est dû.... par quel coup du Destin,
Echappée au trépas que te devoit ma main,
Te vois-je sous les loix du Tyran qui nous brave ?....
Etois-tu dans Solime ! Etois tu son esclave ?
Ministre d'un époux & d'un père outragés,
L'indigne *Montalban* nous auroit-il vengés ?

ADÈLE *en se retirant avec précipitation.*

Montalban !. .. Lui, Seigneur ?.... Ainsi la calomnie,
Même aux yeux de mon père, a pû noircir ma vie ?...
Montalban ! .... Juste Ciel ! Il est donc vrai, Seigneur,
Qu'échappée au pouvoir d'un lâche ravisseur,
D'un horrible complot victime déplorable,
Votre fille à vos yeux passe encor pour coupable ?

ROGER.

Ciel, fais pour mon bonheur que j'en puisse douter !

Adèle lui raconte alors la façon dont elle a été enlevée, les rigueurs de son

esclavage, les vœux inutiles qu'elle a formés pour son époux & pour son père, les vains efforts qu'elle a tentés pour leur apprendre son sort; elle lui peint enfin avec les couleurs les plus vives & les plus pathétiques toute l'horreur de sa situation depuis dix ans. *Roger* l'interrompt tout à coup, & lui demande froidement si, avant qu'elle fût unie à *Renaud*, elle avoit été aimée de *Montalban*?

ADÈLE.

Oui, Seigneur.

ROGER.

Tu pâlis?

ADÈLE.

Moi?

ROGER.

Sa main t'est connue?

ADÈLE.

Eh bien, Seigneur?

ROGER.

Tiens... lis.

C'est un billet de *Montalban*, par lequel il fait entendre à *Renaud* qu'*Adèle* s'est livrée volontairement à lui, & que *Renaud* ne la reverra jamais. Elle frémit de douleur & de rage. *Roger* la croit toujours coupable. *Adèle*, au dé-

sespoir, se jette à ses pieds, & demand la mort ou la grace d'être entendue lorsque le Soudan paroît dans le fon du Théâtre :

Ciel, aux pieds d'un esclave ? Insolent, t colère
Va laver dans ton sang....

ADÈLE *saisissant le bras du Soudan prêt à percer Roger.*

Arrête ! C'est mon père.

MÉLÉDIN.

Ton père ?

ADÈLE.

Oui, Soudan ! C'est un père outragé,
Qui, si je suis coupable, a droit d'être vengé !
C'est ton égal, un Prince, un Héros, dont la France
Respecte les vertus autant que la puissance !

MÉLÉDIN *à part.*

O *Raymond* !.... Dans quel sang eûs-tu plongé mon bras ?

ROGER, *à part, en fixant Adèle.*

D'où naît sa fermeté qui m'arrache au trépas ?
Soudan, puisqu'à tes yeux elle m'a fait connoître,
Adèle, ainsi que moi, voit-elle en toi son maître ?
Ma honte....

Non,

Non, barbare, lui dit le Soudan; apprends que sa vertu a vû cent fois ton vainqueur à ses pieds, & que je n'ai pû lui plaire. Cette réponse du Soudan achève d'indigner *Roger* contre sa fille. Tu l'aimes, dit-il, au Soudan. Et toi, en s'adressant à *Adèle*, pour dérober ta tête à mon ressentiment, tu me jurois dans l'instant même que les rigueurs de ton esclavage ne t'avoient point permis de m'instruire de ton sort? Le Soudan t'aime!..... Il la quitte en la traitant de perfide. *Adèle* demeure accablée, & le Soudan frappé de ce spectacle, après un moment d'incertitude, lui promet d'employer son pouvoir pour forcer *Roger* de s'expliquer avec elle, & de l'épargner ainsi que son complice... Son complice, dit *Adèle* avec vivacité!.... Elle soupçonne que ce pourroit être son époux. Le Soudan, surpris de ce transport, lui demande si ce captif lui est connu. Elle se tire d'embarras, en répondant que ce captif est Chrétien sans doute, & que ce titre suffit pour l'intéresser en sa faveur. Le Soudan la rassûre, en promettant de ne pas attenter à leurs jours. Mais *Adèle* craint tout de la part de *Raymond*, dont elle connoît la haine

pour les Chrétiens: Il presse leur supplice, dit elle; je le sçai.

Ah, Seigneur, prévenez ce complot sanguinaire.

MÉLÉDIN.

Madame, à ce péril je vole les soustraire.
Dussé je vous servir sans espoir de retour,
La vengeance se tait à la voix de l'Amour.

ACTE IV.

Raymond, dont la haine contre les Chrétiens, & sur-tout contre les deux deux Princes captifs, n'a point été oisive entre le second Acte & celui-ci, demande à *Orman* ce qu'il doit attendre des ordres qu'il lui a donnés *Orman* lui dit que tout retentit déja dans Solime de bruits séditieux; que la nouvelle qu'il a répandue du prochain retour de *S. Louis* ranime les Chrétiens, intimide les Sarrasins, trouble le Soudan lui-même, & que tout va forcer ce Monarque à verser le sang de ceux que *Raymond* a proscrits. Foible soulagement pour ce dernier! Depuis que celle qui flattoit son amour autant que sa vengeance a cessé de vivre; depuis que cet objet, qui causa tous ses mal-

heurs, lui a été ravi par le sort, rien n'a pû calmer ses douleurs. Il a vainement quitté son nom, ainsi que sa patrie, pour apporter ses regrets en ces lieux, vainement la fortune y combla son ambition; le cœur d'un coupable n'est point fait pour la paix. N'importe; pourvû qu'il se venge des auteurs de sa peine, il est content. *Orman* s'étonne que *Roger*, qui a été surpris par le Soudan dans le Palais, soit échappé à la vengeance de ce Prince. *Raymond* en ignore la cause, & brule d'en être instruit. Le Soudan, qu'il attend, s'approche. Il congédie *Orman*, en lui ordonnant de tenir ses soldats tout prêts

Mélédin demande raison à *Raymond* des bruits répandus dans Solime; ce dernier répond qu'il est seulement informé que les Chrétiens, séduits par l'espérance de l'arrivée du Monarque François, se préparent à tenter de nouveau le sort des armes. Le Soudan irrité se propose de les prévenir. Punissez-les sans les combattre, lui dit *Raymond*. Que la mort des captifs annonce à ces ingrats ce qu'ils doivent attendre de votre vengeance. Le Soudan, qui a été attendri par *Adèle*, rejette ces conseils

ſanguinaires. Il reſpecte le courage de *Luſignan* ; & quelqu'imprudent qu'il ſoit, un trop foible ennemi ne ſçauroit lui paroître odieux..... Vous oubliez donc l'audace des deux François, lui dit *Raymond* ? Et ſi vous les connoiſſez, ſçavez-vous que l'un père & l'autre époux d'une femme charmante ont pouſſé la fureur au point de lui arracher la vie ? Ce mot, qui apprend au Soudan qu'*Adèle* a un époux, le frappe & l'afflige également. Revenu à lui, il annonce à *Raymond* que cette épouſe eſt vivante, qu'elle eſt même dans ſon Palais.

RAYMOND *ſurpris.*

Ici, Seigneur !.... C'eſt donc cette jeune étrangère
Qu'en ces lieux *Omarzis* ?....

MÉLÉDIN.

C'eſt elle que ſon père
Peut-être m'enlevoit, quand, par vous-même inſtruit
Qu'un captif en ces lieux venoit d'être introduit,
J'ai prévenu leur fuite. Et c'eſt à votre zèle
Que je dois le bonheur de voir encore *Adèle*.

Il achève d'accabler *Raymond* en lui

apprenant à quel excès il aime *Adèle*, & la résolution où il est de se venger de ses dédains sur *Renaud*, qu'il ordonne qu'on lui amène. Il congédie alors *Raymond*, en le priant de veiller sur les démarches des Chrétiens. *Raymond* sort en disant à part :

Tu presses ma vengeance !

Le Soudan, demeuré seul avec *Osmin*, gémit des nouveaux obstacles qui traversent ses feux. Le sage *Omarzis* vient l'interrompre, & lui parle avec cette noble franchise, cette vérité éloquente, à laquelle l'oreille des Rois est si peu accoutumée. Il annonce enfin au Soudan que c'est vainement qu'il se flatte d'être jamais aimé d'*Adèle*, dont la tendresse & l'attachement pour son époux sont inviolables. Le Soudan renvoie le Visir, en lui disant qu'il attend cet époux, qu'il lira dans son cœur & connoîtra la vérité de ses sentimens. *Mélédin* communique ses soupçons à *Osmin*. Il ne peut croire qu'*Adèle* puisse encore aimer son époux. Le Visir seul, dit-il, a pû dans le Palais avoir ménagé un entretien secret entr'*Adèle* & *Roger*. Il a craint que mon amour pour elle

ne me rendît contraire à l'hymen d'*Aménis*, qu'il regarde comme son ouvrage. Il faut prévenir les funestes effets de son zèle, *Osmin*. Tandis qu'ici j'entendrai mon rival, cours, devance le Visir; apprends à *Sophie* que *Raymond* demande de nouveau la mort des captifs, & que je dois y consentir. L'effet que cet avis produira sur elle fixera mes soupçons, & décidera mon sort. *Renaud* paroît.

Mélédin lui demande ce qu'il a fait de son épouse; il est accusé de l'avoir fait mourir; il lui ordonne de prouver son innocence.

RENAUD.

Non, Soudan; si ton cœur connoît l'humanité,
Songe que le malheur veut être respecté;
Qu'à ceux dont le courage égale l'infortune,
La pitié peu discrette est au moins importune,
Et que souvent le poids de nos maux inconnus,
Lorsqu'ils sont découverts, nous accable encor plus.

Le Soudan, touché de la noblesse du caractère de *Renaud*, se sent ému & forcé de le plaindre. Si cette épouse, lui dit-il, échappée à la mort, s'offroit à tes regards, que pourroit-elle attendre?

RENAUD.

Innocente ?... L'amour de l'époux le plus tendre !...
Mais coupable..... Ah, Soudan, pourquoi donc me presser
Sur un sort que mon cœur n'ose encor prononcer ?...
Quel espoir fais-tu luire à mon ame incertaine ?...
Que t'importe, Soudan, mon amour ou ma haine ?
Et quels nouveaux malheurs dois-je attendre en ces lieux ?....

MÉLEDIN *voyant venir Adèle.*

Regarde !

RENAUD.

Quel objet se présente à mes yeux ?

Renaud recule de surprise & d'effroi, & de façon à ne pouvoir être vû par *Adèle*, qui s'approche avec vivacité du Soudan pour demander la grace de son époux & de son père. Cette scène, dans laquelle *Adèle* se justifie en présence de son mari, où le mari, sans qu'*Adèle* s'en doute, est témoin de tout l'amour qu'elle conserve pour lui, de son indifférence pour le Soudan, des maux qu'elle a soufferts pendant le cours d'un cruel

esclavage ; les différens mouvemens de *Renaud* à mesure que son épouse développe au Soudan les mouvemens les plus secrets de son ame, & ses terreurs pour le péril qui menace son époux & son père ; cette scène, dis-je, forme peut-être l'un des plus beaux tableaux, des plus attendrissans & des mieux imaginés que l'on voie au Théâtre. *Renaud*, transporté d'amour & de joie, se précipite tout-à-coup aux pieds d'*Adèle*. *Adèle*, qui le reconnoît au seul son de sa voix, tombe mourante dans ses bras ; & le Soudan, témoin de ce spectacle, en est lui-même touché, & sort pour cacher le trouble qu'il ressent à leur vûe. *Renaud*, demeuré seul avec *Adèle*, l'accable de tendresse & de regrets. *Adèle* jouit du plaisir de le voir dans ses bras rendre justice à sa vertu. Elle soupire cependant par un retour d'idées sur elle-même & sur *Renaud*. Ce n'est qu'à ses yeux seulement qu'elle est justifiée. Le crime dont elle a été accusée est public. Hélas, lui dit-elle en gémissant,

La France par tes yeux ne voit pas ton épouse !
Juste ou non, mon opprobre eut droit de l'offenser.

Il ſubſiſte, & toi ſeul ne ſçaurois l'effacer.

. . . .

Quelques Héros, peut-être, ont déſarmé l'envie;
Mais, hélas, qui d'entr'eux vainquit la calomnie?
Ce monſtre qui, toujours vainement combattu,
Conſole tant de cœurs de leur peu de vertu!

Renaud la raſſûre; mais on voit paroître *Raymond* avec *Caled* & des ſoldats. *Roger*, dit-il, eſt révolté; les Chrétiens ſont en armes; *Renaud* eſt complice, & le Soudan indigné me laiſſe le ſoin de ſa vengeance. *Raymond* ordonne aux ſoldats d'arrêter *Renaud*, & de le traîner en priſon. *Adèle*, qui d'abord a reconnu *Montalban* dans *Raymond*, ſe jette entre ſon époux & les ſoldats, en s'écriant:

Arrêtez!... Prenez plutôt ma vie;
Arrêtez!... Eſt-ce toi dont la noire furie,
Après m'avoir livrée au ſort le plus cruel,
Après avoir trahi ta patrie & le Ciel,
Eſt-ce toi, *Montalban*, dont la voix ſanguinaire
Oſe proſcrire ici mon époux & mon père?

. . . .

Renaud, tu vois l'auteur de nos malheurs passés !
Perfide en son amour, implacable en sa haine,
S'il commande en ces lieux, notre perte est certaine.

Montalban, sans être ému des plaintes d'*Adèle*, ordonne aux soldats d'obéir. On entraîne *Renaud*. *Adèle* le suit malgré les Gardes.

ACTE V.

Adèle plongée dans la douleur, & pénétrée d'effroi, cherche & vient attendre *Omarzis*. Tout retentit du bruit affreux des armes; son père est révolté; le courroux de *Melédin* a livré son époux au fer de *Montalban*; *Omarzis* semble l'abandonner; c'est en lui seul qu'elle espéroit encore. Il paroît enfin; elle vole à sa rencontre, & lui demande avec empressement si les soupçons dont elle lui a fait part étoient injustes ou légitimes ?....

OMARZIS.

Madame, vos soupçons m'ont découvert des crimes.
Le Tyran de Joppé feint en vain à mes yeux
De combattre *Roger* & les séditieux;

C'est par lui qu'en effet la révolte excitée
Regne de toutes parts dans Solime agitée.
Je le tiens d'Orman même..... Et l'appareil affreux
Des supplices prochains présentés à ses yeux
A fait pâlir le lâche.... Il a parlé, Madame.

ADÈLE.

Ah, Seigneur, achevez de rassûrer mon ame.

OMARZIS.

L'indigne *Montalban*, seconde par les siens,
Pour effrayer *Roger* sur le sort des Chrétiens,
A fait peindre à ses yeux l'épouvantable image
De Solime embrasée & livrée au carnage,
Adèle frémissant pour les jours d'un époux,
Et *Renaud* immolé par un rival jaloux.....
C'est lui seul, en un mot, dont les fausses alarmes
Aux Chrétiens qu'il abuse ont fait prendre les armes.

Ce récit met le comble aux terreurs d'*Adèle*. Elle supplie & presse le Visir de démasquer au plutôt le traître. Sa haine & son amour sont pour elle également à craindre. Elle croit déja voir son père & son époux victimes de sa fureur. *Omarzis* la rassûre, quant à son époux, qu'il a tiré de sa prison, & que *Calid* va lui amener dans le moment.

Transports d'*Adèle* à la vue de ce Prince. *Omarzis*, qui a tout risqué pour le rendre à la tendresse inquiète d'*Adèle*, tremble maitenant pour les jours du Soudan même, & se dispose à voler à son secours. *Renaud* lui demande avec ardeur la grace de le suivre, & de lui marquer toute sa reconnoissance en combattant & en mourant, s'il le faut, pour *Mélédin*. Mais *Omarzis* veut qu'il demeure auprès d'*Adèle* pour lui servir d'appui. L'espérance & la joie rentrent dans le cœur de la Princesse ; ce rayon de bonheur s'éteint bien-tôt. *Montalban* paroît dans le fond du Théâtre. Il annonce dans un *à parte* sa surprise & son chagrin de trouver *Renaud* avec *Adèle*. Mais prenant tout à coup son parti, il s'avance, & dit à *Renaud* qu'il bruloit de rompre ses fers ; qu'il est jaloux qu'un autre lui ait ravi cette gloire ; que tout, ce qu'il avoit fait jusqu'à présent contre lui n'étoit qu'une feinte pour le mieux servir ; qu'en un mot, il vient venger *Adèle*, *Renaud* & les Chrétiens. *Renaud*, outré de la noirceur de *Montalban*, lui demande froidement s'il croit pouvoir encore en imposer à ses victimes, ou s'il imagine devoir ajoû-

ter à ſes forfaits le plaiſir barbare d'inſulter à leurs maux. *Montalban*, ſans avoir l'air d'être offenſé de ce diſcours, affecte l'intérêt le plus vif pour la ſituation déplorable où ſe trouve *Renaud*. Si le Soudan triomphe des rebelles, lui dit-il, vous êtes perdu! Il aime votre épouſe.... J'ai pénétré ſes horribles deſſeins; j'ai feint dem'y prêter; mais c'étoit pour mieux les confondre...... Oui, Madame, s'écrie-t-il, en s'adreſſant à *Adèle*, c'eſt moi-même qui vous offre un aſyle contre un Monarque que l'amour rend barbare; il l'aſſûre qu'en cela il eſt d'intelligence avec *Roger* qui s'eſt révolté, & qui a briſé la priſon du Calife vaincu par *Omarzis*, afin de mettre cet illuſtre priſonnier dans ſes intérêts. *Adèle*, qui ſemble juſques-là avoir écouté patiemment *Montalban*, lui demande d'un ton, dont le ſpectateur ſeul ſent la fineſſe & l'ironie, ſi c'eſt à Joppé qu'il compte les conduire? C'eſt dans cette place même, répond-t-il avec toute la vivacité d'un ſcélérat qui croit toucher au but de ſes deſirs. Et quoi, lui dit *Adèle*, veux-tu laiſſer *Orman* dans ſa priſon? *Montalban*, terraſſé d'un propos qui lui annonce la découverte de

ſon complot, rêve un inſtant, & ne rompt le ſilence que pour leur dire d'un ton de maître, de le ſuivre. *Renaud* mépriſe ſes ordres, & lui reproche tous ſes crimes. *Montalban*, déſeſperé de leur réſiſtance, & qui craint que les cris d'*Adèle* n'attirent dans l'endroit où ils ſont les ſoldats d'*Omarzis*, lui fait ſentir que, ſi elle ne cède point à la néceſſité, *Renaud* va devenir ſa victime, & qu'elle même en ſera la cauſe. Dans ce moment terrible, où la malheureuſe *Adèle* n'a d'autre choix que celui de voir immoler ſon époux, ou de ſe livrer avec lui à *Montalban*, le généreux *Renaud* ſe préſente au raviſſeur, & lui dit: Frappe! Le poignard eſt levé; *Montalban*, la rage dans les yeux, eſt prêt à conſommer ſon crime; *Adèle* frémiſſant, dit à part:

Seconde, ô Ciel, le tranſport qui me guide!

MONTALBAN *à Renaud.*

Suis-moi, te dis-je.... ou meurs.

ADÈLE *en le frappant de ſon poignard.*

Meurs toi-même, perfide!
Et ſous ce bras vengeur qu'animent tes forfaits
Tombe; ſers de victime aux vertus que tu hais.

Le Soudan, instruit par *Omarzis* de la trahison de *Montalban*, & qui venoit pour secourir *Adèle*, arrive dans ce moment. L'une est évanouie & soutenue par son époux; l'autre est expirant dans les bras de ses soldats. *Montalban*, luttant contre la mort, & conservant toute la férocité de son caractère, dit à *Mélédin* :

. . . .

Tout coupable à tes yeux que s'offre *Montalban*;
Tout odieux qu'il est... avant que je périsse,
Mon œil mourant verra commencer ton supplice.

MÉLÉDIN.

Des jours de ce cruel, Dieu, prolongez le cours.

MONTALBAN.

Renaud seul est aimé... *Renaud* le fut toujours;
Et forcé par l'amour, plus puissant que ma rage......
Je rends à la vertu son lustre...... & mon hommage.

Cette entière justification d'*Adèle* la transporte, ainsi que son époux, de la joie la plus pure. *Roger* & *Omarzis*, qui ont entendu les dernières paroles de

Montalban qu'on emporte, s'avancent avec toute la chaleur du sentiment. Le père tombe dans les bras de sa fille & de son gendre ; il s'adresse ensuite au Soudan. Tu sçais d'*Omarzis*, dit-il, comment je fus séduit par *Montalban*.

Que les cœurs généreux sont aisément trompés !....
Pardonne à nos Chrétiens à ton glaive échappés ;
Pardonne à mes enfans !.... Regne en Roi sur ton ame ;
Sois digne de ta gloire en surmontant ta flamme ;
Et ne vois dans *Renaud* qu'un Héros opprimé,
Que, pour venger son Dieu, la gloire avoit armé.

. . . .

Soudan, ce seul espoir à tes pieds me ramène...
Garant de nos Chrétiens, *Roger* reprend sa chaîne,
Et te rend le Calife à tes fers enlevé.

MÉLÉDIN *avec transport.*

Ton zèle à ce trait seul est déja trop prouvé.
Soyez libres tous deux *... Vous **, de votre constance,

* Aux deux Princes.
** *Adèle.*

Madame, recevez la digne récompense... *
Et puissiez-vous bientôt, au comble du bonheur,
Des feux dont je brulois me pardonner l'erreur !

ADÈLE.

Ah, Seigneur !... Ah, *Renaud !*....

RENAUD.

Quoi, Soudan, puis-je croire ?...

MELÉDIN.

Oui, Prince, croyez-en mon devoir & ma gloire.....
Croyez que, dans un cœur sensible & généreux,
Tout cède au plaisir pur de faire des heureux !
Quand je vous dois à tous, quand je me dois justice,
La rendre pour un Roi n'est pas un sacrifice.
Apprends ** à *Lusignan* qu'il peut tout exiger
D'un vainqueur attendri qui doit tout à *Roger.*

Le Commandeur *de Vignacourt*, dans son Roman d'*Edèle de Ponthieu*, & Madame *de Gomez* dans ses *Journées Amu-*

* En lui présentant *Renaud.*
** A *Roger.*

santes ont adopté ou changé les circonstances historiques de l'aventure de cette Princesse, relativement au but que doit se proposer tout auteur d'ouvrages d'agrément. Ce but est de toucher & de plaire. M. *de la Place* a usé du même privilège avec raison, puisque son objet étoit le même. Il a écarté le merveilleux de nos anciens Chroniqueurs, & a soumis sa fable aux règles de la vraisemblance. L'entreprise n'étoit pas aisée, & les maîtres de l'art sont peut-être seuls capables d'en bien sentir toutes les difficultés. Un père, un mari, une femme, un rival, qui tous se sont vûs, & un Soudan; sont les acteurs principaux qui s'offrent pour remplir les *cinq Actes*. Que d'efforts & de combinaisons n'a-t-il pas fallu pour faire agir les quatre premiers rôles de manière à entretenir l'attention du spectateur, à exciter sa curiosité, & à ne faire reconnoître ces quatre personnages entr'eux qu'à mesure que la marche & l'intérêt de la pièce sembloient l'exiger! C'est ce que notre auteur a exécuté en homme qui connoît le Théâtre, & cette connoissance en embrasse une infinité d'autres; il faut avoir étudié le cœur humain,

les passions, le goût du public, les loix dramatiques, &c, &c, &c. Cet ouvrage doit faire encore d'autant plus d'honneur à M. *de la Place* qu'il est entièrement à lui; qu'il l'a seul imaginé, créé, disposé; les poëtes anciens & modernes ne lui en ont point fourni la fable, le plan, les caractères, les situations, les coups de Théâtre, le nœud, le dénoûment, les pensées mêmes, &c. Ce n'est point un sujet déja traité avant lui avec succès par trois ou quatre poëtes; ce qui ôte absolument le mérite de l'invention, & diminue celui de l'exécution.

Quelques personnes ont trouvé le fond d'*Adèle* un peu romanesque; elles ne sçavoient pas sans doute qu'il étoit puisé dans l'histoire. Indépendamment de cette source, rien de plus vraisemblable que la captivité de cette Princesse; le mélange des Chrétiens & des Sarrasins du temps des Croisades, leurs victoires & leurs défaites alternatives durent produire un grand nombre d'événemens pareils.

Quoiqu'il en soit, cette pièce, où la vertu persécutée est exposée aux épreuves les plus terribles que puisse subir une femme, sur-tout du rang d'*Adèle*, nous

présente cette même vertu triomphante & le crime puni, par des moyens, non-seulement que la raison ne peut désavouer, mais qu'elle juge nécessaires. On y trouve cette complication ménagée qui attache le spectateur sans le fatiguer ; les inquiétudes, les allarmes remplissent le cœur, & l'on goûte à la fin ce soulagement, cette satisfaction que le matelot tremblant éprouve après la tempête.

Les nobles sentimens de la plupart des héros de cette tragédie ont dû particulièrement vous frapper, Monsieur. *Mélédin*, *Omarzis*, *Roger*, *Renaud*, *Adèle*, quels caractères, quelles ames, quelles vertus dans des genres différens ! Et quel contraste dans cet infâme *Raymond*, dans cet apostat qui deshonoreroit toutes les Religions que son affreuse politique lui feroit embrasser !

A l'égard de la diction, l'auteur est poëte dans les endroits où il lui étoit permis de l'être ; le morceau des Croisades, la description de l'enlévement d'*Adèle*, & plusieurs autres, sont très bien écrits. La pièce a réussi dans sa nouveauté & dans sa reprise, & j'ai vû des larmes couler à la représentation : preuve non

équivoque de l'attendrissement qu'elle inspire.

Ainsi M. *de la Place* enrichit doublement notre art dramatique. Il nous a rendu dans ce genre le service le plus important par son Théâtre Anglois. Il a fouillé cette mine précieuse qu'on avoit simplement indiquée avant lui ; il a fait plus ; il a marché à côté des originaux qu'il traduisoit. Sa *Venise Sauvée*, d'après *Otway*, a produit le plus grand effet sur notre scène, & son *Adèle* prouve qu'il n'a besoin que de son propre génie pour cueillir les lauriers de *Melpomène*. C'est sans contredit un de nos hommes de Lettres les plus estimables comme auteur, comme traducteur, & comme citoyen.

Je suis, &c.

A Paris, ce 29 Décembre.

P. S. La Maison *de Fontaines*, qui, comme je vous l'ai dit, Monsieur, au commencement de cet Article, descend de celle *de Ponthieu*, subsiste aujourd'hui partagée en plusieurs branches. La branche aînée a pour chef du nom & armes M. le Chevalier *de Fontaines*, dont la sœur est Madame la Marquise *de Fontanges*, Dame d'Honneur de S. A. S. Madame la Princesse *de Conti*.

TABLE DES MATIERES CONTENUES DANS CE HUITIÉME VOLUME DE L'ANNÉE LITTÉRAIRE 1757.

*Fin de la Table des Matières du huitième Volume de l'*ANNÉE LITTÉRAIRE 1757.

